

Hugh Corbett 9 Le feu de satan

Doherty, Paul Charles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Paul C. Doherty

Le feu de Satan

grands détectives

10
18



Paul C. DOHERTY

LE FEU DE SATAN

*Traduit de l'anglais
par Anne Bruneau
et Catherine Poussier*



« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Table des matières

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

NOTE DE L'AUTEUR

PROLOGUE

Sur les escarpements du djebel Ansarieh, là où djinns et démons se reposaient de leurs éternels combats contre les hommes, se dressait Am-Massafia, le repaire de roche ocre, le nid d'aigle du cheikh Al-Jebal, le Vieux de la Montagne. On y accédait par d'étroits sentiers tortueux et secrets que marbraient constamment l'ombre ailée des vautours. La dernière section – un pont de cordes enjambant un gouffre béant qu'on franchissait au péril de sa vie – était gardée par des guerriers nubiens dont la ceinture s'ornait de larges cimeterres affûtées. Une fois passé ce pont de l'enfer et des portes cloutées de fer, on entrait dans un palais dallé de mosaïques. Des fontaines d'eau glacée dispensaient une fraîcheur agréable dans les cours dont l'ombre protégeait des ardeurs du soleil couchant. Des paons déambulaient dans la roseraie et des perroquets multicolores poussaient des cris stridents en se glissant dans le feuillage sombre des mûriers. Les murs treillisés des cours disparaissaient sous les fleurs rares et exotiques dont l'arôme entêtant embaumait l'air sec, tandis que des brûle-parfums, dans les coins ou sur des étagères, exhalaient leur fumée ambrée vers un ciel toujours limpide.

Les sous-sols de la forteresse, cependant, offraient une tout autre vision, celle de souterrains étouffants et obscurs et de galeries sans air ni lumière, à part la lueur tremblotante de rares torches fixées aux parois rouge sang. Les cachots du Vieux de la Montagne renfermaient nombre de prisonniers. Certains étaient morts depuis longtemps et leur chair se détachait des os qui jaunissaient dans la moiteur. D'autres, accroupis dans des geôles exiguës et cadennassées, avaient perdu la raison et se traînaient comme des chiens, les yeux fous, en hurlant sans discontinuer dans les ténèbres. Mais, dans sa cellule, l'Inconnu, l'infidèle aux cheveux couleur de blé mûr et aux yeux bleu clair, rêvait de vengeance en se débattant sur sa paille pourrie. Seule cette passion dévorante repoussait les démons prêts à ravir son âme et l'empêchait d'être englouti dans la nuit noire du Styx. La haine, la rage, une volonté farouche lui permettaient de ne pas sombrer dans la démence et de garder un semblant de raison. Il se refusait à penser aux horreurs qui se déroulaient en silence autour de

son cachot pour revivre le passé et surtout cette nuit épouvantable où Saint-Jean-d'Acre était tombé aux mains du sultan. Il se rappelait sans cesse le roulement ininterrompu des tambours de guerre lorsque les hordes musulmanes s'étaient déversées par la brèche de la muraille. Il revoyait les cohortes de mamelouks traverser les fossés saccagés, piétiner les cadavres, escalader les engins de guerre brisés, refouler les chevaliers blessés et envahir les rues de la cité. Le prisonnier cligna des yeux et leva le bras pour examiner les taches blanchâtres qui se formaient sur ses membres. Il ferma les yeux et implora Dieu de lui accorder la vie. Il pria, non pour être guéri de la lèpre, mais pour survivre assez longtemps et assouvir sa vengeance.

Loin des cachots, dans une salle luxueuse que rafraîchissait la brise, le Vieux de la Montagne contemplait un jardin clos et des bassins de marbre d'où jaillissaient, dans l'air parfumé, des jets d'eau cristalline. Les paupières lourdes des vapeurs de l'opium, il regardait les pavillons décorés de tapis de soie et les portiques couverts de riches tuiles, où ses jeunes guerriers reposaient auprès de ravissantes Circassiennes et rêvaient au Paradis sous l'empire de la drogue. Il en était ainsi tous les jours, jusqu'au moment où il envoyait ses hommes en mission. Une fois les dés jetés, ils quittaient la forteresse, vêtus de tuniques blanches aux larges ceintures rouges, chaussés de sandales écarlates aux bouts dorés, et descendaient dans les vallées pour accomplir la volonté de leur maître. Personne ne pouvait s'opposer à lui. Nul n'échappait à sa sentence de mort. Deux poignards plantés dans l'oreiller du lit de la victime et une galette de sésame sur la table : c'est ainsi que le cheikh Al-Jebal avertissait les malheureux que ses Assassins⁽¹⁾ allaient exécuter ses ordres.

Il se retourna sur le divan de soie pourpre où se prélassaient les corps nus et dorés de ses concubines. Elles murmuraient dans leur sommeil hanté par la drogue tandis qu'il scrutait le plafond en cèdre incrusté d'or et de diamants étincelants. Il se redressa soudain, troublé, l'oeil rivé sur les oiseaux d'or et d'argent ciselé aux plumes émaillées et aux yeux de rubis flamboyants. Il tendit la main vers la table où les plats en or et les coupes d'ambre regorgeaient des vins les plus doux et de fruits délicieux. Sa main retomba. Il avait assez bu et mangé. Il s'ennuyait et les affaires d'ici-bas requéraient toute son attention.

— A quoi sert donc à l'homme de posséder le monde s'il perd son âme immortelle ? chuchota-t-il en citant l'Évangile des chrétiens.

La veille, des messagers avaient apporté des nouvelles, des rumeurs provenant des marchés animés d'Alexandrie, de Tripoli et même de plus loin, d'Occident, des pays des infidèles, de Rome, d'Avignon, de Paris et de Londres. Le cheikh se leva du divan et s'étira. Un esclave s'élança d'un coin de la pièce et posa

soigneusement une cape de mousseline blanche sur les épaules de son maître qui ne lui prêta aucune attention, comme s'il n'existait pas. Le cheikh pénétra dans une alcôve en tirant une courtine de cuir double frappé d'or. Il contempla l'échiquier et ses pièces d'ivoire.

— C'est la volonté d'Allah ! souffla-t-il. Je vais intervenir dans le jeu par la volonté d'Allah.

Il prit le roi et, le pressant contre sa joue, s'assit sur une chaise aux allures de trône. Il songea aux monarques qui régnaient sur la chrétienté d'Occident : à Édouard d'Angleterre⁽²⁾, à Philippe de France⁽³⁾ et aux templiers, ses ennemis invétérés, ces moines-soldats aux croix rouges, qui possédaient forteresses et puissance. Il caressa la pièce représentant le roi, un sourire paresseux aux lèvres.

— Il est temps de redescendre parmi les fils des hommes, marmonna-t-il.

L'Angleterre et la France allaient, sous peu, signer un important traité de paix. Le Temple, toujours sur le qui-vive, pourrait profiter de cette trêve pour diriger les regards des princes vers la reconquête de Jérusalem et des Lieux saints. Les flottes de Venise, Gênes et Pise viendraient à nouveau mouiller près des rivages de Palestine. Les templiers réarmeraient leurs places fortes et les magnifiques chevaliers d'Occident, vêtus de cottes de mailles, déferleraient pour planter leurs étendards sur Saint-Jean-d'Acre, Damas, Tripoli et Sidon. La côte serait mise à feu et à sang. Et puis il courait d'autres rumeurs. D'étranges récits, des histoires que le cheikh avait peine à croire, mais dont il espérait tirer avantage. Les yeux fermés, il murmura les trois messages sacrés des Assassins, ceux qu'ils envoyaient à leurs victimes.

SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

Il rouvrit les yeux : peu d'hommes avaient survécu à ces messages. L'un d'eux, Édouard d'Angleterre, participait à la croisade en Terre sainte, avant d'être couronné roi, lorsqu'un couteau empoisonné lui avait traversé l'épaule⁽⁴⁾. Mais, par la grâce de Dieu et le dévouement de son épouse⁽⁵⁾, il était totalement rétabli. Le cheikh fit tourner ses bagues autour de ses doigts. Il devait absolument tirer profit des secrets qui lui étaient parvenus aux oreilles. Mais comment envoyer des Assassins au royaume d'Édouard, dans cette île de brumes glacées ? Il regarda les lumières qui jouaient sur ses bagues serties de pierres précieuses avant de redresser la tête. On pouvait piquer un ennemi autrement qu'avec le venin d'un scorpion.

— Amenez le prisonnier ! ordonna-t-il à mi-voix dans l'air embaumé. Relâchez l'infidèle, ce chevalier que nous appelons

l'Inconnu. Ce sera lui l'instrument de ma volonté.

Environ trois mois plus tard, soeur Cecilia et soeur Marcia, de l'ordre de Saint-Benoît, s'acheminaient vers la porte d'York connue sous le nom de Botham Bar, en suivant l'ancienne voie romaine. On était entre chien et loup et l'obscurité commençait à envahir les halliers humides qui enserraient le chemin. Montées sur les meilleures haquenées du couvent, les deux moniales, enveloppées de leur habit de laine marron, bavardaient pour dissimuler leur angoisse. Certes, elles n'éprouvaient pas de grandes craintes : leur guide, Thurston, du village de Guiseborough, qui marchait devant à longues enjambées, était un paysan trapu et vigoureux.

Une rondache⁽⁶⁾ sur le dos, il portait épée et poignard à la ceinture et tenait, dans son large poing, un gourdin capable d'assommer un boeuf. Mais les deux bénédictines aimaient à s'effrayer l'une l'autre. Elles jetaient parfois des regards apeurés aux arbres dégouttants de pluie en évoquant la construction de cette voie romaine ainsi que les fantômes des Anciens qui, dans la forêt humide et froide, hantaient les ruines couvertes de lierre, refuge, à présent, du renard, du blaireau et du chat-huant.

Leurs craintes devinrent plus vives lorsque disparut la clarté du jour et que l'activité des animaux nocturnes fit frémir le sous-bois. Un sanglier déboula sur le chemin, tranchant l'air de ses redoutables défenses. Des renardes glapirent à la lune, et, au loin, dans un hameau perdu, un chien hurla lugubrement dans les ténèbres. Les deux religieuses rapprochèrent leurs chevaux et se rassurèrent à part elles. Qui voudrait nuire à des femmes qui s'étaient consacrées à Dieu ? Ce qui les reconfortait surtout, outre l'impressionnant gourdin de Thurston, c'était qu'en raison de la venue imminente du roi à York, routes et sentiers avaient été débarrassés des brigands et hors-la-loi qui les infestaient et que la présence de nombreux sergents du Temple éloignait de la cité filous, larrons et vagabonds de tout poil. C'est justement des templiers qu'elles parlaient, de ces hommes hâlés qui, bardés de fer, portaient des cottes de mailles sous leurs larges manteaux de laine frappés de la croix pattée rouge sang. Elles venaient de passer devant le grand manoir templier de Framlingham, et la vue de ces bâtiments noyés d'ombre les avait amenées à en discuter. Les templiers, ces moines-soldats, ces guerriers voués au célibat, étaient détenteurs d'immenses richesses et de mystérieux secrets. C'est ce qu'elles avaient appris lors de leur séjour à la maison mère de Beverley, dans le réfectoire où les moniales avaient évoqué, à voix basse, ce jour où des commandeurs avaient fait irruption dans la cour du couvent en réclamant des vivres et du picotin pour leurs chevaux, tout en surveillant étroitement un chariot bâché portant un coffre à six serrures, qui, d'après mère Perpetua, devait contenir une

relique inestimable aux pouvoirs considérables.

— Pour quelle autre raison, avait-elle avancé, ce chariot aurait-il été si bien gardé par des chevaliers, des écuyers et des arbalétriers du Temple ?

Tout au long du trajet, soeur Cecilia et soeur Marcia avaient répété les rumeurs qui couraient sur les templiers. En entendant les chouettes hululer, elles se demandaient s'ils n'avaient pas jeté un sort sur la contrée.

— Nous vivons une époque terrible, déclara soeur Marcia. Regardez toute cette pluie que nous avons eue au temps des semailles et qui a gâté les plants et fait pourrir le blé en herbe.

— C'est vrai, approuva soeur Cecilia. On parle de disette et même de famine. On dit que les paysans mélangent de la craie à la farine.

— Et puis, renchérit soeur Marcia, on raconte que, du côté de Hull, un curé a vu trois sorcières sur leurs balais s'élancer vers lui à cinq pieds du sol.

— Et à Ripon, l'interrompit soeur Cecilia, ne voulant pas être en reste, on a aperçu le Diable, à midi, sous la branche maîtresse d'un if. Il fixait la porte du prieuré avec d'horribles yeux de braise.

Elles entendirent soudain du bruit sur le chemin. Soeur Cecilia tira sur les rênes avec un petit cri. Thurston ne ralentit pas l'allure et jura à mi-voix contre ces pies bavardes, mais au bout d'un moment il s'arrêta et surveilla la route.

— C'est rien ! murmura-t-il avec son fort accent du Yorkshire, mais...

En dissimulant un sourire, il frotta sa barbe hirsute.

— Mais quoi ? s'impatientait soeur Cecilia.

— Eh bien, répondit lentement Thurston qui s'amusait énormément, on raconte que...

— Que quoi ?

— Que depuis l'arrivée à York de ces templiers, poursuivit Thurston en scrutant l'obscurité, toutes sortes de démons, sous forme de belettes, ont été vus dans le coin chevauchant d'énormes chats roux.

Les deux bénédictines étouffèrent des exclamations.

— Et puis, continua le paysan dont la voix n'était plus qu'un chuchotement, le Malin lui-même est apparu près de Walmer Bar. Il portait une tunique pourpre et un chaperon noir.

Thurston revint sur ses pas et observa le visage ridé de soeur Cecilia.

— Il avait un aspect terrifiant, reprit-il d'une voix rauque, le bec d'un aigle, des yeux étincelants, les membres velus et les serres d'un griffon.

— Cela suffit ! coupa soeur Marcia. Vous vous amusez à nous

effrayer. Nous devrions déjà être à York à l'heure qu'il est.

« Oh, pour sûr, se dit Thurston. Et on y serait déjà depuis une heure si vous n'aviez pas jacassé autant sur les lutins, les templiers, les démons ou la magie. »

Il regarda le ciel étoilé.

— Ne vous inquiétez pas, mes soeurs ! les rassura-t-il par-dessus son épaule, encore deux miles et nous atteindrons Botham Bar ! D'ailleurs, nous y serions plus tôt si vous pouviez faire trotter vos haquenées plus vite !

Elles ne se le firent pas dire deux fois. Elles talonnèrent leurs montures en lui criant de ne pas marcher trop en avant. Il repartit à grandes enjambées, pas mécontent d'avoir taquiné ces bonnes vivantes bien en chair qui, depuis leur départ de Beverley, avaient passé plus de temps à parler de Satan qu'à prier. Mais soudain il s'immobilisa. En bon paysan et braconnier invétéré, il connaissait parfaitement la forêt et savait distinguer les odeurs et les sons inquiétants. Quelque chose n'allait pas et il le sentait. Il leva la main, ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque et son coeur se mit à battre à tout rompre. L'air nocturne lui apportait une étrange odeur de fumée, de feu, et de quelque chose d'autre... de chair humaine brûlée. Thurston reconnut l'odeur. Il ne l'avait jamais oubliée depuis ce jour où, à Guiseborough, la sorcière avait péri sur le bûcher, sur la place du marché. Le village avait pué pendant des jours entiers comme si la vieille vipère avait maudit l'air au moment même de mourir.

— Que se passe-t-il ? lança soeur Cecilia d'une voix suraiguë en s'efforçant à grand-peine de maîtriser son palefroi.

L'animal, assez doux d'habitude, se montrait très nerveux, comme si, lui aussi, était sensible à la puanteur.

— Je ne sais pas, répondit Thurston. Écoutez !

Les deux religieuses obtempérèrent. Puis elles l'entendirent : un galop échevelé sur le sentier. Thurston se hâta de les faire se ranger sur le talus. Le cheval surgit dans un bruit de tonnerre, cou allongé, oreilles couchées. Un instant paniqué, le paysan se demanda s'il ne pourrait pas arrêter l'animal emballé. Celui-ci les vit, et, glissant sur le chemin, obliqua et se cabra avant de continuer sa course folle. Le sang de Thurston se glaça dans ses veines : les jambes coupées du cavalier étaient coincées dans les étriers.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota soeur Cecilia.

Thurston s'accroupit sur le talus, les mains crispées sur le ventre.

— Thurston ! hurla soeur Marcia, qu'y a-t-il ?

Il se retourna et vomit dans l'herbe. Puis il saisit la gourde de vin accrochée au pommeau de la selle de soeur Cecilia. Sans écouter leurs protestations, il ôta le bouchon et avala une énorme lampée.

— Il vaut mieux se dépêcher.

Il remit le bouchon en place, lança la gourde à soeur Cecilia et, sans un regard en arrière, reprit son chemin. Après un tournant, ils arrivèrent, pleins de frayeur, près d'un feu violent qui brûlait à la lisière de la forêt. Soeur Marcia eut un haut-le-cœur à cause de la forte puanteur et, de mauvaise grâce, laissa sa haquenée s'approcher des flammes. Elle jeta un coup d'oeil au feu qui consumait avidement un tronc humain et poussa un hurlement. Elle s'évanouit devant l'atroce spectacle et s'écroula comme une masse sur le sol.

CHAPITRE PREMIER

York, fête de l'Annonciation, 1303.

— Dieu sait pourtant que j'en ai besoin !

Édouard d'Angleterre passa la main dans ses cheveux gris acier avant d'abattre son poing sur la table du réfectoire du prieuré St Léonard, dans les faubourgs d'York. Le bruit se répercuta dans la longue pièce chaulée.

— J'ai besoin d'argent ! cria le roi.

Loin de s'effrayer de son attitude théâtrale, les quatre commandeurs du Temple, principaux chefs de cet ordre chevalier, tournèrent leurs regards vers le grand maître Jacques de Molay, récemment arrivé de France, qui siégeait sur sa chaire⁽⁷⁾, mains jointes, comme en prière.

— Eh bien ? aboya le monarque.

Impassible sous son hâle, Jacques de Molay se borna à écarter les mains. Ses yeux gris clair restaient impavides, face au terrible accès de rage du monarque.

— Eh bien, s'impatienta ce dernier, allez-vous me répondre ou me bénir ?

— Nous ne sommes pas vos sujets, Sire.

— Certains d'entre vous le sont, par la malemort ! rugit le roi.

Il se redressa sur son siège, en martelant la table.

— Sur le chemin d'York, je suis passé devant votre manoir de Framlingham. J'ai remarqué l'élégance de son portail, les champs, les pâturages, les viviers et les vergers. Ces terres m'appartiennent. Le bétail et les moutons qui y paissent m'appartiennent. Les moineaux qui nichent dans les branches et les pigeons de vos fuies m'appartiennent. C'est mon père⁽⁸⁾ qui vous a fait don de ce manoir, je peux le reprendre quand il me plaît.

— Tout ce que nous avons nous vient de Dieu, rétorqua calmement le grand maître. De nobles princes comme votre père se sont montrés généreux pour que nous continuions notre combat contre les infidèles et reconquérions les Lieux saints de Palestine.

Édouard fut tenté de répliquer que les templiers s'y étaient fort

mal pris, mais, se tournant du côté de la fenêtre, il croisa le regard d'un clerc brun, assis dans l'embrasure, qui lui fit signe de modérer ses propos. Respirant plus bruyamment à présent, Édouard leva les yeux vers la belle charpente de bois poli.

— J'ai besoin d'argent. La guerre avec l'Écosse est sur le point de s'achever. Si je pouvais seulement capturer ce félon de Wallace⁽⁹⁾, ce feu follet !...

— Mais vous n'êtes pas en guerre avec la France, l'interrompit le maître. Vous et Son auguste Majesté, Philippe IV, signerez bientôt un traité de paix éternelle.

Le sarcasme n'échappa pas à Édouard qui dissimula un sourire.

— Votre fils et héritier, le prince de Galles⁽¹⁰⁾, reprit Jacques de Molay, va épouser la fille du roi Philippe, la princesse Isabelle⁽¹¹⁾, qui lui apportera une dot substantielle.

A la gauche du monarque, John de Warrenne, comte de Surrey, rota sans discrétion aucune, ses yeux bleus et larmoyants rivés sur le grand maître. Édouard, de sa botte, lui écrasa les orteils.

— La réponse de notre cher comte, commenta-t-il, manque d'élégance, mais reconnaissez, Messire de Molay, que vous vous gaussez de nous. La princesse Isabelle n'a pas neuf ans. Il se passera encore plus de trois années avant qu'elle puisse se marier. Je dois remplir mes coffres dès les mois prochains. Il me faut des troupes fraîches pour ma campagne d'Écosse avant la mi-été.

Il lança un coup d'oeil désespéré à chacun des commandeurs. « Ils finiront bien par m'aider, pensa-t-il. Ce sont des Anglais. Ils connaissent les problèmes qui m'assaillent. » Aucune compassion, pourtant, ne se peignait sur les traits burinés de Bartholomew Baddlesmere, qui était chauve comme un oeuf et portait une barbe grisonnante. Quant à William Symmes, son voisin, dont un bandeau noir couvrait l'oeil gauche, son étroit visage couturé de cicatrices et encadré par les mèches raides de ses cheveux blonds n'exprimait que dureté. « Aucun espoir de ce côté ! jugea Édouard. Tous les deux appartiennent au Temple, corps et âme. Ils ne se soucient plus que de leur fichu ordre ! »

Il chercha le regard de Ralph Legrave qui, vingt ans auparavant, avait servi dans sa maison en qualité de chevalier. Il avait revêtu à présent la cotte blanche frappée de la croix pattée rouge. Son visage ouvert et enfantin, à la peau fine comme celle d'une demoiselle, ne trahissait pourtant aucune aménité envers son ancien seigneur. En face de lui, Richard Branquier venait de s'essuyer le nez d'un revers de manche. Le grand argentier du Temple en Angleterre, à la haute silhouette voûtée, arborait une mine sombre. Son regard de myope fuyait celui du monarque pour se concentrer sur le livre de comptes ouvert devant lui.

« Pareil à un jean-foutre de marchand ! pesta Édouard *in petto*. Il me considère comme un cheval boiteux ! » Le roi fixa ses mains croisées sur ses genoux. « J'aimerais leur briser le crâne ! » songea-t-il.

À ses côtés, John de Warrenne racla des pieds en branlant lentement la tête de droite à gauche. Édouard lui serra le poignet à le lui casser. Le comte ne brillait pas par son intelligence et le roi reconnaissait les signes avant-coureurs de la tempête. Si la confrontation durait trop longtemps et que les templiers faisaient preuve de mauvaise volonté, John de Warrenne n'hésiterait pas à les traiter de tous les noms ou même à employer la manière forte. Le monarque décocha un regard furibond au clerc qui, assis sur le coussiège⁽¹²⁾, contemplait la cour en contrebas. « Triste bâtard ! » pensa-t-il.

Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, aurait dû siéger à sa droite au lieu de rêvasser à la fenêtre et de se languir de son épouse aux cheveux de lin. Le silence se fit oppressant. Les templiers restaient figés, comme des statues de pierre.

— Me faut-il vous supplier ? demanda le roi d'une voix tranchante.

Il gratta une tache sur son surcot pourpre et vit, du coin de l'oeil, Branquier chuchoter à l'oreille de Jacques de Molay. Le grand maître acquiesça lentement.

— L'Échiquier se trouve-t-il à York ? s'enquit-il.

— Oui, le Trésor est ici, mais il ne contient guère que du vent.

Branquier sortit la main de dessous le livre de comptes et fit rouler sur la table une pièce d'or bien sonnante. Le monarque la rattrapa habilement et la regarda. Son coeur fit un bond dans sa poitrine. Un rictus aux lèvres, il remit la pièce au comte de Surrey en lui murmurant :

— Encore une autre !

John de Warrenne examina la pièce d'or avec curiosité. Grosse comme un denier, elle présentait sur chaque face une croix maladroitement gravée et donnait l'impression d'avoir été frappée depuis peu. Il la soupesa avec soin.

— Eh bien, ironisa le roi, est-ce là tout ce que vous allez me donner ?

— Sire, vous affirmez que le Trésor est vide.

Branquier, penché sur la table, tendit un doigt osseux vers la pièce que Warrenne faisait passer d'une main à l'autre.

— Pourtant, Sire, on trouve de ces pièces partout dans York. De facture récente et bien frappées. Ne viennent-elles pas de l'Échiquier ?

— Non ! Elles sont apparues par dizaines depuis mon arrivée ici, mais elles ne proviennent pas des ateliers de la Couronne.

— Mais qui posséderait de tels lingots ? s'étonna Branquier. Et

comment peut-on mettre en circulation une monnaie de si haute valeur ?

— Je l'ignore ! Si je le savais, je m'emparerais de l'or et enverrais au gibet le scélérat qui a façonné ces pièces.

Il prit, dans son aumônière, un denier mince comme une hostie, et le lança sur la table.

— Voici la monnaie que je frappe, Sir Richard : des pièces qu'on dit en argent. Elles contiennent autant d'argent que j'en ai dans mes... mains ! acheva-t-il prestement.

— Mais qui serait ce faux-monnayeur ? insista Jacques de Molay. Qui posséderait des lingots et les moyens de battre si belle monnaie ?

— Je ne sais pas ! s'exclama Édouard. Et sans vouloir vous offenser, Monseigneur, cela ne regarde que moi. La fabrication de fausse monnaie est un crime de haute trahison dans mon royaume. Je ne vois pas le rapport avec l'affaire qui nous occupe.

— A savoir ?

— Le prêt de cinquante mille livres esterlin !

Les templiers signifièrent nerveusement leur refus.

— Ne pourriez-vous pas solliciter un prêt auprès de Philippe de France, Sire ? suggéra Baddlesmere en échangeant un coup d'oeil avec l'argentier. Un prêt dont on tiendrait compte lors du règlement de la dot d'Isabelle, sa fille ? Après tout, l'envoyé du roi de France, le seigneur Amaury de Craon, est en train de faire bonne chère dans les cuisines du prieuré.

Edouard observa Corbett. En entendant le nom de son ennemi invétéré, de son adversaire sur l'échiquier politique, le magistrat avait redoublé d'attention.

— Votre avis, Sir Hugh ? lança Édouard. Vous enverrai-je au Louvre prier mon cher frère, le roi très chrétien Philippe de France, de vider son Trésor ?

— Autant m'expédier sur la lune, Sire ! Les coffres du roi Philippe sont plus vides encore que les vôtres.

— Que désirez-vous vraiment ? intervint Jacques de Molay. Un prêt ou un don ?

Radieux, Édouard adressa un clin d'oeil à Corbett : ses interlocuteurs étaient sur le point de négocier.

— Si vous avez l'intention de me faire un don, plaisanta le monarque, je l'accepte.

— Je m'explique, reprit le grand maître. Si vous nous confirmez dans nos possessions d'Angleterre et de Gascogne...

Édouard approuvait déjà vigoureusement.

— ...et si vous garantissez le libre passage à nos marchands, confirmez l'église des Templiers à Londres ainsi que toutes nos propriétés, meubles et immeubles...

Le roi ne se tenait plus de joie.

— Oui, oui, murmura-t-il.

— Et un quart de cet or, poursuivit Jacques de Molay.

Édouard se redressa brusquement.

— Quel or ?

— Vous avez fait allusion à un faux-monnayeur. Cet homme, quel qu'il soit, doit posséder une masse d'or considérable. Nous en exigeons le quart.

— Accordé ! promit Édouard.

— Et enfin, conclut le templier en se croisant les mains, ceci : il y a douze ans, Saint-Jean-d'Acre, la dernière forteresse chrétienne en Palestine, la clef des Lieux saints, est tombée aux mains des infidèles.

— C'est vrai, par Dieu, souffla pieusement le roi. Mon cœur saigne à la pensée de Saint-Jean-d'Acre.

Il pressa la pointe de sa botte sur le pied de John de Warrenne au cas où ce dernier serait tenté de ricaner.

— Je n'en doute pas, rétorqua caustiquement le grand maître.

— J'ai combattu en Palestine, rappela Édouard. Il y a trente-trois ans, je m'y suis rendu, accompagné d'Aliénor, mon épouse bien-aimée. Peut-être vous souvenez-vous que le Vieux de la Montagne envoya un assassin me tuer...

— Et que c'est un médecin du Temple qui vous arracha à la mort, coupa Jacques de Molay. Sire, cette guérison est un signe : croisez-vous à nouveau !

Il vit le sourire du roi s'évanouir.

— Nous voudrions que vous juriez de repartir en croisade et de rejoindre les chevaliers du Temple en une guerre sainte pour libérer Saint-Jean-d'Acre des forces de l'islam. Faites-le et, le jour de la Saint-Pierre et Saint-Paul, notre Trésor de Londres remettra à l'Échiquier, par le truchement de ses banquiers italiens, cinquante mille livres esterlin.

— D'accord ! s'écria le roi.

— Nous voulons votre serment sur l'heure.

— Impossible ! répliqua Édouard. Je mène encore la guerre contre l'Écosse.

— Quand elle sera finie, prêterez-vous ce serment ? l'apostropha William Symmes en touchant son bandeau sur l'oeil. Cette campagne écossaise va bientôt s'achever. Nous vous faisons don de cet argent. Vous devez accéder à notre requête.

Une lueur fanatique brillait dans son oeil unique. Édouard regretta son impétuosité : « Vous êtes tous de mèche, songea-t-il. Vous avez organisé cela avant même de me rencontrer. »

Le regard de son clerc lui disait nettement : « Je vous avais prévenu ! »

— Demain matin, reprit Jacques de Molay, vous entrerez à York pour suivre la messe à l'église abbatiale de St Mary. Nous aimerions que vous prêtiez serment après la communion. Veuillez jurer, la main sur le Saint-Sacrement, qu'après la fin de la guerre contre l'Écossais vous soutiendrez notre croisade.

— Et j'aurai l'argent ?

— Prêterez-vous serment ?

— Oui, oui ! J'ai l'intention d'entrer à York, demain, par Micklegate et de passer par Trinity pour aller à l'abbaye. J'y prêterai serment, mais recevrai-je l'argent ?

— Nous avons promis, assura le grand maître avant de se rencogner sur son siège. Quand nous sommes convenus de cet entretien, Sire, vous avez mentionné d'autres problèmes.

Sir Hugh Corbett continuait d'observer le jongleur qui amusait les troupes royales dans la cour en contrebass. Le saltimbanque lançait des quilles qu'il rattrapait adroitement pendant qu'un ours hirsute, un singe sur l'épaule, esquissait une danse pataude aux sons aigus d'un pipeau. Le magistrat soupira en entendant l'allusion à d'autres problèmes. Il alla s'asseoir à la droite de son souverain.

— Cessez de rêvasser, pour l'amour de Dieu ! siffla le roi. Vous auriez pu venir à ma rescousse !

Les commandeurs, faisant mine de converser entre eux, jaugeaient discrètement le garde du Sceau privé, au haut bout de la table.

— Il a tout du moine, marmonna Branquier en notant ses cheveux bruns coupés court, qui se teintaient de gris aux tempes, son visage lisse et mat et ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites.

Le murmure de reproche du monarque ne leur avait pas échappé et ils guettaient la réaction de ce clerc ô combien énigmatique.

Corbett, les coudes appuyés sur la table, approcha son visage à quelques pouces de celui du roi.

— Sire, chuchota-t-il, vous n'avez guère besoin de mon aide. Comme d'habitude, votre habileté ferait l'admiration du Diable lui-même, bien que le but...

Le roi feignit l'innocence blessée.

— Vous avez obtenu votre argent, enchaîna Corbett. Les clercs de l'Échiquier vont rédiger le contrat et vous pourrez jurer ce que vous voudrez.

— Pas question que vous rentriez dans votre manoir, siffla le monarque avec virulence. J'exige que vous restiez auprès de moi. A présent, exposez la situation à nos invités.

— Seigneur de Molay, entonna Corbett, et vous, commandeurs du Temple, ce que j'ai à dire doit demeurer secret. Le roi a prononcé le nom de son ennemi, le Vieux de la Montagne. Vous savez, vous qui avez vécu et combattu en Orient, que ce cheikh dirige une sorte de

secte de dangereux tueurs.

Ils en convinrent à mi-voix.

— Ces Assassins se targuent de ce que nul ne peut leur échapper. Mers, montagnes, déserts, rien ne les arrête. Ils suivent un rituel très précis : en guise d'avertissement, ils laissent, bien en évidence, une galette de sésame et deux dagues, enveloppées, chacune, dans de la soie écarlate.

Corbett s'interrompit, tambourinant sur la table.

— Notre noble souverain a reçu des menaces de mort. Il y a dix jours, on a trouvé, enfoncées sur la porte de la cathédrale St Paul à Londres, deux dagues entre lesquelles était clouée une galette.

Il sortit un parchemin de son escarcelle.

— Du tissu rouge était accroché à chaque dague et le mot suivant était fiché à l'une d'elles.

SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

Corbett observa une pause : ses paroles avaient provoqué la consternation chez les templiers. Les sièges crissèrent sur le plancher, toute trace d'impassibilité et de sérénité disparut. Au seul nom de leur plus implacable ennemi et devant l'impudence inouïe du message, les moines-chevaliers proféraient de sourdes menaces, le poing serré sur leurs armes.

Seul le grand maître restait imperturbable, comme sculpté dans de la pierre.

— Comment est-ce possible ? s'exclama Legrave. Les Assassins hantent les déserts de Syrie, pas les maisons à colombages de Cheapside !

On salua sa plaisanterie par des éclats de rire.

— A Londres, renchérit Baddlesmere, un Assassin se verrait comme le nez au milieu de la figure.

Corbett objecta d'un geste :

— Vous avez mentionné le seigneur Amaury de Craon. Il est ici, c'est vrai, dépêché auprès du roi pour négocier le mariage de la princesse Isabelle.

Le clerc hésita, puis choisit soigneusement ses mots.

— Mais hier il a apporté des nouvelles de France. Il apparaîtrait qu'on a trouvé, il y a quelque temps, ces mêmes menaces de mort clouées sur la porte de la basilique Saint-Denis. Et peu après, le roi Philippe, lors d'une partie de chasse dans le bois de Boulogne, faillit être assassiné par un mystérieux archer.

Un silence de plomb s'était abattu sur le réfectoire. Tous avaient

les yeux braqués sur Corbett.

— Sir Hugh, vous n'avez pas répondu à notre question, reprit tranquillement Jacques de Molay. Comment un Assassin arpenterait-il les rues de Paris et de Londres sans se faire reconnaître ?

— Monseigneur, n'existe-t-il vraiment aucun lien entre le Temple et les Assassins ?

Le tollé qui s'ensuivit fut vite calmé par le grand maître.

— Nous leur avons envoyé des ambassades, comme le fait votre souverain auprès des califes et des sultans, sans parler des khans mongols. Dites ce que vous avez à dire.

— D'après le seigneur de Craon, poursuivit Corbett, cet Assassin serait un apostat, un renégat qui aurait appartenu à votre ordre.

Les commandeurs bondirent en renversant chaises et escabeaux. Baddlesmere tira sa dague du fourreau, Symmes tendit un doigt accusateur vers le magistrat, les traits marbrés par la fureur.

— Comment osez-vous ? bafouilla-t-il. Comment osez-vous nous accuser de trahison ? Nous sommes des moines, les serviteurs du Christ. Nous versons notre sang et passons notre vie à défendre notre sainte foi.

— Asseyez-vous ! cria Jacques de Molay. Tous !

Son teint hâlé était devenu gris de cendre et ses yeux flamboyaient d'une rage meurtrière.

— Vous feriez mieux de vous rasseoir, leur enjoignit John de Warrenne. Dégainer son épée ou sa dague en présence du roi est acte de haute trahison.

— J'ai entendu parler de ce qui s'est passé à Paris, déclara le grand maître. Et tant que les faits ne seront pas avérés, je les considère comme des rumeurs mensongères. Quelles preuves avance le seigneur de Craon pour étayer ses affirmations ?

— Des preuves difficiles à réfuter, intervint Édouard. D'abord, le jour de la tentative d'assassinat contre Philippe, on a vu un soldat portant la livrée du Temple s'enfuir du bois de Boulogne. Puis, les templiers ont des commanderies à Londres et à Paris et ils connaissent le rituel des Assassins : les dagues, la soie écarlate, la galette de sésame et le message à trois phrases. Ensuite, enchaîna le monarque en se redressant sur son siège et en tendant un doigt autoritaire vers Jacques de Molay, vous savez pertinemment que de nombreux templiers – dont certains siègent peut-être à cette table – sont convaincus que l'ordre fut refoulé de Terre sainte parce que les monarques chrétiens ne l'ont pas suffisamment soutenu. Et enfin, conclut-il en regardant le plafond, je dirai ceci : il y a trente ans, les Assassins tentèrent de me tuer. Ils échouèrent. Je fracassai le crâne de mon assaillant avec un escabeau. Peu de gens ont eu vent de cet incident. La plupart des seigneurs qui m'accompagnaient alors sont

morts à l'heure actuelle, mais les templiers, eux, sont au courant.

— Y a-t-il d'autres problèmes ? questionna le grand maître d'une voix lasse.

Corbett prit la parole d'un ton égal, sans tenir compte de l'animosité provoquée par ses remarques.

— Depuis le règne du père de notre souverain, le Temple possède le manoir de Framlingham, sur la route d'York, au-delà de Botham Bar. En général, ce sont des régisseurs et des casaliers⁽¹³⁾ qui s'en occupent, mais, ces deux dernières semaines, depuis l'arrivée de Vos Seigneuries à York, on nous a signalé d'étranges événements : des feux dans les bois, en pleine nuit, ou encore certains passages ou salles strictement interdits...

— Absurde ! l'interrompit Branquier. Nous appartenons à un ordre de chevalerie et obéissons à des rituels bien précis. Comme nous formons une communauté fermée, il n'est pas question de divulguer nos secrets au premier venu, de la même façon que ni vous ni le roi ne permettez au commun de déambuler dans la Chancellerie de Westminster ou la salle du Trésor, dans la Tour.

— Il y a d'autres faits troublants, poursuivit Corbett. Sir Richard Branquier, vous nous avez montré une pièce d'or qui ne pouvait provenir des ateliers de la Couronne. Or, ne vous en déplaît, ces pièces sont apparues le mois dernier au moment où vous et vos compagnons décidiez de demeurer à Framlingham.

Les commandeurs nièrent avec force, frappant la table du poing pour souligner leurs vigoureuses protestations. Le grand maître resta de marbre. Il tapait doucement dans ses mains en arborant cette parfaite maîtrise de soi qui avait fait la renommée des templiers.

— Finissez-en, Sir Hugh ! déclara-t-il, l'air résigné. De quoi d'autre nous accuse-t-on ? Pas de l'étrange mort sur la route d'York, j'espère !

Corbett esquissa un faible sourire.

— Je vous remercie de le mentionner ! Deux bénédictines, soeur Cecilia et soeur Marcia, accompagnées de leur guide, Thurston, se sont présentées devant le maire et les échevins d'York. Ils ont déclaré sous serment qu'aux abords de la ville, un cheval emballé, transportant la partie inférieure d'un corps, avait déboulé près d'eux et qu'en poursuivant leur chemin ils avaient découvert un cadavre étrangement consumé par un feu dont ils ne purent déterminer l'origine.

— Oui, nous en avons entendu parler, concéda Baddlesmere. L'histoire a fait le tour d'York. L'homme était totalement méconnaissable par suite de ses brûlures.

— Ce n'est pas tout à fait exact, rectifia le magistrat. Seul son tronc était dévoré par le feu, la partie inférieure de son corps ainsi que les jambes...

Il haussa les épaules.

— Vous devinez la suite. Ce qui est bizarre, c'est que personne ne l'a identifié et que nul ne connaît son assassin ou le motif du crime, ni même la cause de ce mystérieux embrasement.

— Je proteste ! s'exclama Branquier en se tournant vers Jacques de Molay. Monseigneur, on nous a demandé de venir ici et notre générosité a été abusée. Fidèles serviteurs de la Couronne, nous venons d'entériner un don d'une grande valeur. Or le magistrat de haut rang qu'est le garde du Sceau privé nous jette en pleine figure des accusations absolument scandaleuses !

Jacques de Molay, coudes sur la table, joignit le bout des doigts.

— Non, non ! Telle n'était pas votre intention, dit-il en hochant la tête, n'est-ce pas, Sir Hugh ? Vous ne croyez pas vraiment que les templiers se soient rendus coupables d'actes aussi vils ?

— Non, Monseigneur.

Corbett fustigea Branquier du regard.

— Mais veuillez ne pas oublier ceci : loin de vous diffamer derrière votre dos, nous vous avons informés, sans détour, de ce que d'aucuns chuchotaient à votre sujet , ensuite, une série d'événements inexplicables ont étrangement coïncidé avec votre arrivée dans la région. Enfin, et surtout, le Temple est un royaume en lui-même. Vos commanderies s'étendent des frontières de l'Écosse au fin fond de la botte italienne, de Rouen jusqu'à la terre des Slaves. Et à présent, des pièces d'or, des cadavres calcinés...

Corbett eut une mimique expressive.

— Ces problèmes se résoudront tôt ou tard, mais la haute trahison envers notre roi... cela, c'est tout autre chose. Votre savoir et votre puissance vous permettent de glaner des renseignements, sans parler des rumeurs des différentes cours d'Europe.

— Autrement dit, précisa le grand maître, vous souhaiteriez que nous découvrions la raison cachée derrière la décision des Assassins de reprendre les hostilités contre la Couronne d'Angleterre.

— Exactement ! répliqua Corbett. Il n'entre pas dans nos intentions de vous menacer.

Le magistrat se retourna et s'inclina devant le roi.

— Notre souverain a déjà accepté de vous confirmer dans vos droits et privilèges. Nous vous demandons simplement votre aide et serions fort intéressés par tout ce que vous pourriez trouver.

— Mais cela ne change en rien notre accord, n'est-ce pas ? s'inquiéta le roi.

— Non, répondit Jacques de Molay.

Le monarque soupira.

— Je prêterai donc serment, demain, dans l'église abbatiale.

La réunion s'acheva sur ces paroles. Le grand maître et ses

commandeurs prirent congé sur un dernier salut. Édouard, John de Warrenne et Corbett restèrent dans le réfectoire et écoutèrent décroître les pas martiaux des templiers. Le monarque jeta un regard matois à son clerc.

— J'ai eu ce que je voulais, non ?

— Les templiers également, Sire. Votre serment sera l'affirmation solennelle de votre soutien.

— Quel dommage, enchaîna le roi en repoussant son siège, qu'il vous ait fallu lancer ces accusations !

Corbett, qui commençait à ranger son écritoire et à débarrasser le bureau, ébaucha un sourire.

— Vous avez reçu des menaces de mort, Sire. C'est un geste qu'on pourrait imputer aux templiers. En y faisant allusion, vous les avez avertis que leur ordre a cessé de bénéficier du même soutien qu'autrefois.

— Croyez-vous qu'il faille prendre au sérieux ces manoeuvres d'intimidation de la part des Assassins ? s'enquit le comte de Surrey.

— On a trouvé des poignards, énonça fermement Corbett. Il y a trente ans, notre souverain a été attaqué par un membre de cette secte. Nous devons également considérer les messages de mort rapportés par le seigneur de Craon.

Il eut un geste désabusé.

— Mais tout cela reste bien vague.

— En d'autres termes, conclut Édouard, ce n'est pas assez important pour vous retenir à York, hein, Hugh ?

Le roi se leva et s'étira, faisant craquer ses jointures.

— Vous pensez donc pouvoir prendre la poudre d'escampette et rejoindre votre manoir de Leighton pour retrouver la belle Lady Maeve et la petite Aliénor.

— Je ne les ai pas revues depuis trois mois, Sire. Vous m'aviez pourtant promis de me laisser partir à la Chandeleur, il y a sept semaines passées !

Édouard le toisa.

— Raison d'État, Hugh !

Il tendit ses longs doigts couturés de cicatrices.

— Nous avons convoqué un conseil à York et l'envoyé français est là. Les négociations pour le mariage de mon fils se poursuivent. Et, par-dessus le marché, voilà cette affaire de fausse monnaie et de templiers.

Il agrippa l'épaule de Corbett.

— J'ai besoin de vous ici, Hugh.

— Et mon épouse a besoin de moi à Leighton ! Vous m'avez donné votre parole, Sire, vous, Édouard d'Angleterre, dont la devise est « Ma parole est mon honneur ».

— C'est vrai... quelquefois...

Le roi, l'air las, prit sa cape sur le dos d'une chaise et se la passa vivement autour des épaules.

— ... et d'autres fois, non.

— Nous aimerions tous retrouver femme et foyer ! s'exclama John de Warrenne en lançant à Corbett un regard de sanglier furieux.

Au fond de lui-même, le comte n'avait jamais compris pourquoi Édouard tolérât pareille franchise de la part du clerc. Ce dernier se mordit la langue, refrénant l'envie de rétorquer que s'il avait eu une épouse comme celle du comte, il aurait également passé le plus clair de son temps loin d'elle. Il s'adressa au roi.

— Quand pourrais-je prendre congé, Sire ?

Le monarque pinça les lèvres.

— A la mi-avril. Vers la Saint-Alphège, je vous le promets. En attendant, enchaîna-t-il en gagnant le seuil à grandes enjambées et en appelant Warrenne d'un claquement de doigts, j'exige que ces faux-monnayeurs soient démasqués. Je vous demande de surveiller les templiers. Lisez également la centaine de pétitions que m'ont adressées les bons bourgeois d'York. Vous ne serez pas trop de deux pour les étudier, vous et votre gredin de clerc, ce Ranulf aux yeux pers.

Le roi s'interrompit, la main sur la clenche.

— Oh ! pour montrer que je ne porte pas rancune à Jacques de Molay, allez chez le marchand de vin, le maître tavernier Hubert Seagrave qui tient l'auberge la plus importante d'York, près de Coppergate. Demandez-lui un tonnelet de son meilleur bordeaux et demain, après que j'aurai prêté serment, emportez-le à Framlingham : ce sera mon présent au grand maître.

Corbett se retourna.

— Partirez-vous en croisade, Sire ?

Édouard lui opposa un regard candide.

— Bien sûr, Hugh. J'ai donné ma parole. Une fois les affaires d'Angleterre réglées, vous, moi, John de Warrenne et tous les autres, nous irons à Jérusalem.

En gloussant doucement, il sortit majestueusement de la salle, suivi lourdement par le comte de Surrey. Corbett se leva en soupirant. Il scruta le réfectoire, contemplant l'immense crucifix noir accroché au mur du fond et les riches couleurs du triptyque sur la cheminée. Puis il alla à la fenêtre et jeta un coup d'oeil à la cour en contrebas. Les soldats avaient incité deux mendiants aveugles à s'affronter en duel avec des épées de bois. Battant l'air de leurs semblants d'armes, les miséreux, hirsutes et dépenaillés, se tournaient autour d'un pas hésitant et se frappaient en vacillant. De temps à autre, le cercle des gardes les repoussait dans l'arène avec de gros rires.

« Cela ne vous a-t-il pas suffi ? murmura Corbett pour lui-même. N'avez-vous pas vu assez d'avilissement et de bains de sang dans les marches d'Écosse ? »

Il s'assit sur le coussiège. Depuis la fin janvier, le roi était resté dans les comtés du Nord pour lancer de brèves expéditions au-delà de la frontière. Il espérait ainsi capturer William Wallace, l'insaisissable chef écossais, ou du moins le forcer à l'affronter en bataille rangée. Corbett avait le coeur soulevé en y repensant. Hameaux et villages réduits en débris calcinés et fumants, cadavres gisant dans des mares dé sang sur la bruyère brisée et humide, colonnes de fumée grise, odeur de mort et de décomposition, potences courbées sous le poids des pendus, nus comme des vers, vaches et moutons massacrés, carcasses gonflées empoisonnant puits et ruisseaux... une région entière engloutie dans l'océan de feu allumé par Édouard qui, en se retirant, avait voulu tout raser derrière lui.

Corbett aspirait à revenir auprès de Maeve et d'Aliénor, non seulement parce qu'il se languissait d'elles, mais aussi parce qu'il était atterré par la résolution implacable du roi qui voulait mettre les Écossais à genoux, par la subtilité et la complexité des intrigues de cour, par l'arrogance des nobles, tel le comte de Surrey, qui se croyaient maîtres de la terre et considéraient que leur prochain était né pour les servir.

Les deux mendiants pleuraient à présent. Corbett fut tenté de se désintéresser de leur sort, mais il se ravisa et ouvrit la croisée à la volée.

— Arrêtez ça ! hurla-t-il.

Un soldat faillit lui adresser un geste obscène, mais l'un de ses camarades, reconnaissant Corbett, lui parla à l'oreille. Le magistrat appela un sergent et lui cria :

— Accompagnez ces mendiants à l'aumônerie ; donnez-leur du pain et du vin et renvoyez-les !

Le vétéran aux tempes grisonnantes inclina la tête.

— Les gars ne faisaient que s'amuser, Sir Hugh !

— Eh bien, le spectacle est fini ! trancha Corbett. Qu'ils paient ! Faites une quête pour ces mendiants !

Il surveilla le sergent qui exécutait ses ordres, puis il referma la croisée. On frappa à la porte.

— Entrez !

Ranulf, son serviteur promu clerc à part entière à la Chancellerie, s'avança d'un pas martial, ses cheveux roux attachés derrière la nuque. Fier de son habit de clerc – bleu ciel frangé de petit-gris – il passa les pouces dans son large baudrier. Ses yeux de chat brillèrent d'une lueur malicieuse.

— Allons-nous regagner nos pénates, Messire ?

— Non ! répondit brutalement son maître avant de se rasseoir à la table.

Ranulf esquissa une grimace à l'intention de Maltote, le blond messenger à l'allure bonasse.

— Bien ! chuchota-t-il.

Le clerc fit prestement volte-face.

— Qu'est-ce qui te retient à York, Ranulf ?

— Oh rien !

Le magistrat le dévisagea attentivement.

— T'arrive-t-il de dire la vérité, Ranulf ?

— Chaque fois que j'ouvre la bouche, Messire !

— Et tu ne t'es pas trouvé d'amie galante autant que plantureuse ici ? Aucune femme de brave bourgeois ?

— Bien sûr que non !

Corbett revint à son écritoire. Ranulf fit la nique derrière lui et remercia le ciel qu'il ne se fût pas enquis des *filles* des braves bourgeois.

— Donc nous restons à York ?

— Oui, lui confirma Corbett avec lassitude. Nous logerons à l'abbaye de St Mary. Pour l'instant, nous avons du pain sur la planche. Les pétitions !

Maltote se précipita, un épais rouleau de vélin à la main.

— Voici ce qu'ont reçu les clercs.

Le magistrat enjoignit à ses serviteurs de prendre place de chaque côté de la table.

— Nous allons consacrer deux heures à étudier tout cela, décida-t-il.

Tandis qu'il reprenait son écritoire, Ranulf échangeait un regard avec Maltote et levait les yeux au ciel. « Maître Longue Figure », comme il avait secrètement surnommé Corbett, était d'assez méchante humeur. Mais ils s'attelèrent à la tâche. Le magistrat parcourut les pétitions envoyées au conseil par les habitants d'York dès l'annonce de la visite royale. Chaque ville avait le droit d'adresser des doléances à la Couronne, que le souverain considérait avec le plus grand sérieux. Après avoir rassemblé les lettres individuelles, les clercs de la Chancellerie les recopiaient d'une belle écriture sur des parchemins que l'on cousait ensemble.

L'une des tâches de Corbett, à la Cour, consistait à s'occuper de ces requêtes. Celles-ci concernaient une foule disparate de problèmes : une certaine Francesca Ingoldsby accusait une Elizabeth Raddle de l'avoir assaillie et battue avec un balai, sur le pavé de la cité, en présence de ses voisins. Matthew Belle affirmait que Thomas Cooke l'avait attaqué et frappé au visage avec un tisonnier, à la taverne du *Manteau Vert*. Thomasina Wheel sollicitait l'autorisation de

s'embarquer pour aller se recueillir sur le tombeau de saint Jacques à Compostelle. Mary Verdell déplorait la perte d'une cape et accusait Elizabeth Fryer de la lui avoir volée.

John de Bartonon et Beatrice, son épouse, se plaignaient de ce que le curé de leur paroisse pénétrait constamment sur leur propriété. Etc. Cela n'en finissait pas. Corbett en renvoyait certaines vers le conseil municipal, d'autres vers le shérif ou le maire. Il en gardait quelques-unes pour les montrer au roi. L'une d'elles retint particulièrement son attention : Hubert Seagrave, le marchand de vin attitré du roi à York, demandait la permission d'acheter deux manse^[14] de terre jouxtant sa taverne.

Corbett sourit à Ranulf.

— Cela, nous pouvons nous en charger nous-mêmes, marmonna-t-il. Il faut que j'aille prendre un tonnelet de vin chez lui pour l'offrir aux templiers à Framlingham.

Ranulf, occupé à inscrire les décisions de son maître, se contenta de maugréer. Corbett reprit sa lecture et remarqua qu'un nombre croissant de plaintes, émanant aussi bien d'individus que de notables de la cité, avait trait à d'inquiétants et mystérieux événements qui se seraient déroulés au manoir de Framlingham. Un bourgeois d'York, John de Huyten, mentionnait des lumières brûlant tard dans la commanderie et des hymnes chantées au beau milieu de la nuit. De nombreuses autres pétitions protestaient contre le fait que, depuis l'arrivée des templiers, les jardins et les terres du manoir étaient sévèrement gardés et que les droits de passage coutumiers à travers la propriété étaient supprimés. Un certain Leofric Goodman, charpentier de son état, déclarait même qu'il avait été expulsé de Framlingham. Appelé à y travailler, il était monté à l'étage réparer un battant de fenêtre, mais un sergent l'avait interpellé et chassé en usant de violentes menaces.

Corbett reposa sa plume et s'approcha de la croisée. Le jour faiblissait. On avait allumé lampes et torches, et Ranulf lui-même bougonnait qu'on y voyait à peine pour lire. Corbett s'efforça de rassembler ses idées. Il voulait retourner auprès de Maeve, mais éprouvait un profond sentiment de malaise, une impression de danger croissant. Il repensait aux menaces de mort dirigées contre le roi à Londres, aux dagues plantées à la porte de St Paul et à cet immonde assassinat sur la route d'York. Qui était ce malheureux cavalier ? Qui lui avait tranché le corps en deux avant d'en brûler la partie supérieure ? Pourquoi Jacques de Molay était-il venu en Angleterre ? Que cachaient donc les templiers ?

Sur les terres du prieuré, une chouette hulula comme pour avertir qu'elle allait se mettre à chasser toute la nuit. Corbett se souvint des paroles d'un vieux briscard qu'il avait connu lorsqu'il combattait sur

les marches galloises.

— Lorsque le chat-huant crie avant le crépuscule, proclamait-il, le Malin s'apprête à rôder ici-bas.

CHAPITRE II

Au manoir de Framlingham, Guido Reverchien, régisseur des terres du Temple dans le Yorkshire, accomplissait son chemin de croix solitaire et quotidien sur l'allée de gravier du grand labyrinthe. Comme à l'accoutumée, il le parcourait sur les mains et les genoux en chantant l'office divin en expiation de ses fautes. Son visage hâlé, presque noir, s'ornait de barbe et de cheveux blancs. Il venait de dépasser la soixantaine, et se croyait encore chargé d'une multitude de péchés. Il avait été chevalier du Temple, un de ces moines-guerriers qui avaient défendu les remparts de Saint-Jean-d'Acre en 1291 lorsque les hordes des mamelouks avaient déferlé par des trouées dans la muraille et mis la ville des templiers à feu et à sang. Il avait survécu. En compagnie d'autres défenseurs, il avait lutté pas à pas sur le chemin menant au quai, avant de sauter dans l'une des rares embarcations qui amenaient les réfugiés vers les navires de la flotte chrétienne. Oh, il s'était battu comme un lion ! Dans les ruelles poussiéreuses de la cité, les combattants avaient parfois pataugé dans le sang jusqu'à la cheville et pourtant la ville était tombée, et lui, Guido Reverchien, avait survécu. Depuis cette terrible nuit, il était en proie aux cauchemars. La destruction de Saint-Jean-d'Acre hantait chaque minute de son sommeil.

Les années passant, il en était arrivé à la conclusion qu'il aurait dû périr à Saint-Jean-d'Acre, qu'il aurait dû combattre jusqu'au bout et se faire tailler en pièces par les ennemis du Christ, ce qui aurait permis à d'autres de fuir.

— Et au lieu de cela, avait-il confié à son confesseur, je suis revenu en Angleterre. J'ai reçu un bénéfice fort appréciable pour m'occuper des greniers, granges, champs et pâturages du Temple. Mais, mon père, j'ai trahi le Christ, j'ai failli envers Dieu. Je dois retourner en Palestine pour mon salut !

Son confesseur lui avait répété, plus d'une fois, que c'était hors de question.

— On a besoin de vous en Angleterre ! lui avait-il chuchoté derrière la grille du confessionnal. Vous avez certains devoirs ici !

Mais Guido avait refusé de se laisser consoler jusqu'à ce que son

confesseur mentionne le labyrinthe situé près du manoir ; cet océan implacable de hautes futaies de troènes enserrait d'étroites allées qui menaient au centre où s'élevait une immense croix ornée de l'effigie du Crucifié.

— Vous ne pouvez aller à Jérusalem, lui avait conseillé son confesseur, mais si vous devez expier vos péchés, si vous cherchez à faire pénitence, parcourez ce dédale à genoux, tous les jours, avant l'aube, en récitant les psaumes.

Et c'est ce que faisait Guido. Les graviers s'enfonçaient dans ses genoux, mais il considérait cela comme son chemin vers le Paradis et se traînait péniblement en égrenant, entre ses doigts déformés, son chapelet en bois tout bosselé. Il connaissait le labyrinthe par coeur. Chaque recoin dissimulé, chaque cul-de-sac, lui était familier. Parfois, il s'engageait sciemment dans la mauvaise direction pour augmenter ses souffrances et trouver quelque soulagement dans les tortures qu'il s'infligeait. Il atteignit enfin le centre. Ses genoux étaient en sang. Une douleur atroce lui tenaillait bras et épaules. La sueur ruisselait sur son visage.

— Je suis à Jérusalem, murmura-t-il, les yeux levés vers la croix. J'ai tenu parole.

Il rampa sur les genoux et les mains vers le socle du calvaire et contempla la face torturée du Sauveur.

— Ô Seigneur ! chuchota-t-il en se frappant la poitrine. J'ai péché devant Toi et devant les Cieux !

Il prit de l'amadou dans son escarcelle et alluma trois gros cierges jaunes, sur la herse en fer posée sur les marches du calvaire. Il essaya d'éviter les mares qui s'étaient formées entre les graviers et regarda les flammes vaciller dans la brise du petit matin. Puis il fixa le Christ.

— Exactement comme à Saint-Jean-d'Acre, soufflât-il. L'aube grise, les flammes vacillantes...

Il plissa les paupières. Même l'odeur de cette malheureuse cité embrasée semblait le poursuivre. La flamme des cierges grandit et, tout d'un coup... il fut cerné par le feu. Il ouvrit la bouche pour crier, mais le rideau de flammes l'enveloppait déjà.

Édouard d'Angleterre faisait son entrée à York, toutes bannières et étendards déployés. Les hérauts d'armes précédaient l'impressionnant cortège qui serpentait sous Micklegate Bar. Derrière le roi se traînait un long équipage de chariots et de bêtes de somme, encadrés par des rangs de piquiers et d'archers. La cité bourdonnait comme une ruche éventrée, car les hérauts n'avaient précisé qu'à la dernière minute par quelle porte le roi allait pénétrer dans la ville.

Tout York accourait lui souhaiter la bienvenue. Les bourgeois en habits fourrés et capuchons bordés d'hermine étaient accompagnés de

leurs épouses et filles qui, sourcils épilés et chevelure luxuriante serrée sous de riches voiles et coiffes, avaient revêtu leurs plus beaux atours de samit⁽¹⁵⁾ et de sarcenet⁽¹⁶⁾. Les curés des différentes paroisses, en chasubles aux vives couleurs, avaient entraîné leurs ouailles et apporté eau bénite et goupillons pour bénir leur souverain lorsqu'il passerait devant eux. Les autorités municipales avaient fait de leur mieux : on avait nettoyé rues et caniveaux, chassé les mendiants scrofuleux, vidé le pilori, démonté les potences et les cages de fer. Les nombreux représentants des guildes de la Fête-Dieu et de la Trinité se pressaient sous leurs grandes bannières bariolées.

Le maire et les échevins s'étaient portés à la rencontre d'Édouard devant Micklegate Bar. Ils lui avaient remis les clefs de la ville sur un coussin pourpre et avaient ajouté, pour son plus grand bonheur, des bourses d'or et d'argent qu'il avait glissées dans les mains de Warrenne, après avoir remercié ses sujets et entendu leurs protestations de loyauté.

— Gardez l'oeil dessus ! avait-il ordonné au comte. Que pas un seul penny ne se perde !

Aussitôt passé Micklegate Bar, le cortège s'était arrêté pour écouter un chœur de jeunes garçons en surplis chanter en canon un hymne de bienvenue au roi, louant son règne et glorifiant ses victoires. Puis le cortège était reparti en direction du centre en empruntant les rues étroites bordées de belles demeures dont les pans de bois vernis et noirs encadraient le plâtre blanc, étincelant sous le soleil matinal.

Tout un peuple de truands hauts en couleur avait défié les ordonnances municipales pour être là : courtisanes et prostituées en large décolleté et perruques rousses et orange lorgnaient les soldats et essayaient d'attirer l'attention des chevaliers et des sergents à cheval. Les sans-le-sou, les va-nu-pieds qui hantaient les venelles se blottissaient dans l'ombre, fuyant le soleil, prêts à s'enfuir à la vue du moindre dizainier⁽¹⁷⁾. Éclopés, baladins, sicaires, coupe-bourses et tire-laine se regroupaient à l'affût de proies faciles. Marchands et apprentis, arborant les couleurs de leur guilde, avaient relevé leurs étals et tentaient, bouche bée, d'apercevoir leur noble souverain.

Et de fait Édouard avait tout du Prince Triomphant : un cercle d'or sur ses cheveux gris acier, il avait, sur l'insistance de Corbett, revêtu un haubert sous son surcot de samit doré. Il montait son grand destrier, Bayard le Noir, dont la selle et le harnais étaient de cuir pourpre foncé bordé d'argent. Il caracolait avec aisance, une main tenant les rênes, l'autre supportant un magnifique faucon, blanc comme neige, venu de Paris. A ses côtés, John de Warrenne, comte de Surrey, en simple cotte de mailles, brandissait l'étendard personnel du roi – lion d'or rampant sur champ de gueules. Corbett chevauchait

juste derrière son souverain. Rongé par l'inquiétude et la nervosité, il surveillait la foule et les fenêtres ouvertes de chaque côté de la rue. De temps à autre, il portait la main à sa dague et jetait des regards anxieux à Ranulf, près de lui. Ce dernier, cependant, pensait surtout à lancer baisers et sourires aux filles et épouses des bourgeois. Le cortège s'arrêtait souvent et les hérauts d'armes aux cabars⁽¹⁸⁾ chamarrés sonnaient de leurs trompettes d'argent avant de poursuivre leur chemin derrière les bannières aux armes d'Angleterre, d'Écosse, du pays de Galles, de France et de Castille.

Au coin de Trinity, le monarque assista à un mystère, une scène tirée du Jugement dernier. Une épaisse tenture, prêtée par la guilde de la Fête-Dieu, était tendue entre deux grands poteaux plantés sur un châssis que l'on avait installé sur trois larges chariots. Peinte de couleurs criardes, elle représentait le sort qui attendait les pécheurs. Les juristes, auteurs de lois iniques, étaient enveloppés de capes de soufre brûlant, tandis que les avocats véreux subissaient le supplice du pal et de la roue. Édouard ricana en voyant un démon à face de singe conduire un groupe de moines tonsurés vers un chaudron bouillonnant, plein de serpents venimeux.

Devant l'estrade improvisée, un groupe de jeunes femmes, en chaperon vert et toutes de blanc vêtues, entonnèrent un doux chant de bienvenue. Le roi l'écouta attentivement en caressant la tête du faucon. Puis il lança quelques pièces d'argent au pied de la scène, embrassa l'une des jeunes filles et ordonna d'avancer. Ranulf voulut l'imiter, bien sûr : il agrippa le bras d'une jouvencelle, ce qui lui valut des regards courroucés de la part de son maître.

Ils venaient de tourner dans Trinity, lorsque, soudain, un carreau d'arbalète siffla aux oreilles de Corbett, passant entre lui et le roi. Un homme d'escorte lâcha sa lance et s'effondra en hurlant et en s'étouffant avec le sang qui jaillissait de sa bouche. Se hissant sur ses étriers, Corbett cria ses ordres : les gardes s'élancèrent et, sur les instructions du magistrat et du comte, formèrent, autour du roi, un rempart d'acier de leurs boucliers. Corbett scruta les maisons alentour.

— Là-bas ! s'écria Ranulf.

Le garde du Sceau privé se tourna dans la direction indiquée : la fenêtre du dernier étage d'une taverne, à l'angle d'une venelle. Il vit le battant et la croisée s'ouvrir derechef et la gueule trapue d'une arbalète apparaître près d'une silhouette encapuchonnée et tapie. Il entendit alors un nouveau vrombissement évoquant le piqué d'un faucon, mais, cette fois, le trait s'écrasa contre l'un des boucliers.

— Suivez-moi ! lança Corbett.

Il sauta à terre en dégainant son épée et, Ranulf et Maltote sur ses talons, se fraya un chemin dans la foule sans se préoccuper du tumulte. Ils atteignirent l'ombre des maisons. Corbett leva les yeux et

jura : il avait perdu la fenêtre de vue. Mais il repéra l'angle de la venelle. Un mendiant, coiffé d'un chaperon, s'y tenait accroupi, la main tendue. Corbett le bouscula et se rua dans l'entrée sous l'enseigne bigarrée qui se balançait à la perche à houblon. Criant à Ranulf d'aller surveiller la porte de derrière dans la venelle, il pénétra dans le couloir obscur et exigü. Les gens présents – servantes, garçons et filles d'auberge pour la plupart – ne savaient absolument pas de quoi il retournait. Il leur hurla de dégager le passage et se précipita dans l'étroit escalier branlant. Trempé de sueur à présent, il affermit son épée dans la main en se demandant ce qu'il ferait s'il se trouvait face à face avec l'assassin. Il essaya de se rappeler la position de la fenêtre.

— En haut, marmonna-t-il pour lui-même.

Il gravit avec précaution la volée de marches suivantes. Parvenu à mi-chemin, il vit de la fumée s'échapper de sous une porte située en retrait, en haut de l'escalier. Il fit volte-face.

— Maltote, avertis le tavernier qu'il y a le feu !

Se bouchant le nez, il s'efforça d'ouvrir la soupente, mais la porte était verrouillée. Il prit son élan et l'enfonça d'un coup de pied. Des volutes s'élevaient dans la pièce, mais le plus gros de la fumée s'échappait déjà par la fenêtre. Sous le rebord se trouvait un escabeau où reposait encore une arbalète avec ses carreaux. Sur le plancher gisait un corps, déjà noir, en train de brûler. Pendant un long moment, Corbett ne put en détacher le regard tant les étranges flammes bleues et jaunes qui dansaient sur la dépouille embrasée l'horrifiaient.

— Dieu de miséricorde ! s'écria Maltote dans son dos. Qu'est-ce que ce feu, Messire ?

Corbett sortit de son hébétément en toussant et en crachant. Il arracha, de derrière la porte, une lourde courtine élimée et trouée qu'il jeta sur le cadavre pour étouffer les flammes en requérant l'aide de Maltote. Le tavernier et ses serviteurs arrivaient à la rescousse, ployant sous des seaux d'eau. Ils arrosèrent la couverture et la chambre. Corbett remarqua que le feu n'avait pris ni au plancher ni aux murs, mais s'était contenté de les roussir un peu. L'incendie fut finalement maîtrisé. Rien ne le rappelait à part l'odeur, les marques de brûlé et un grésillement atroce lorsque l'eau imbibait la courtine recouvrant la dépouille.

— Sortez tous ! ordonna Corbett. Maltote, mets-les dehors !

Le tavernier, au crâne dégarni et à la panse de buveur de bière, commençait à protester lorsque Ranulf fit irruption dans la soupente.

— Je n'ai vu personne ! Personne !

Il poussa une exclamation étouffée.

— Qu'est-il arrivé ici ?

— Évacuez la pièce ! s'égosilla Corbett. Toi, jeta-t-il au tavernier

avec un geste autoritaire, attends-moi en bas !

Maltote et Ranulf chassèrent tout le monde. Corbett ôta la lourde courtine et eut un haut-le-cœur : la puanteur était insoutenable. Maltote alla vomir sur la paille, dans un coin, tandis que Ranulf s'accroupissait calmement près des restes calcinés.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en désignant l'arbalète et les carreaux sur l'escabeau.

— Je n'en sais rien ! Voilà un individu qui, il y a peu, était bien vivant et armé d'une foule de mauvaises intentions. Il a pris une arbalète, tiré deux fois sur le roi, puis le voilà mort en train de se consumer, dévoré par ce feu étrange qui ne s'attaque ni aux murs ni au plancher.

— Cela aurait fini par arriver, observa Ranulf. Le feu aurait couvé et détruit le bois. C'est notre arrivée qui a empêché tout cela. Les questions que l'on doit se poser, à présent, sont « qui est cet homme ? » et « comment a-t-il péri ? ».

Corbett s'obligea à examiner le corps. Visage et buste étaient carbonisés, les yeux liquéfiés, cheveux et barbe n'étaient plus que cendre. Corbett déglutit difficilement.

— Regarde !

Il repoussa la courtine.

— Les flammes ont ravagé le haut du corps, mais seulement roussi ses chausses et ses bottes.

Il se redressa et s'intéressa au lit. Une sacoche de cuir tout usée était enfoncée sous l'oreiller maculé. Corbett s'en empara et, coupant les sangles, il en déversa le contenu sur le couvre-lit en laine : un poignard gallois, une bourse pleine de pièces d'argent et une cotte sale, une cotte blanche frappée, devant et derrière, de la croix pattée rouge du Temple.

— Il est bien riche, pour un soldat ! s'étonna Corbett.

Il ouvrit la bourse et fit couler les pièces sur sa paume, puis sur le lit avant de dérouler les parchemins qu'il avait également trouvés. L'un était une carte rudimentaire où le clerc reconnut immédiatement les rues reliant Micklegate Bar à Trinity. L'autre était une liste de provisions, achetées par un certain Walter Murston, sergent au manoir templier de Framlingham. Le garde du Sceau privé s'assit sur le lit.

— Ranulf, remets tout cela dans la sacoche. Et pour l'amour de Dieu, cache cela, supplia-t-il avec un geste vers la dépouille calcinée. Ce Walter Murston, membre de l'ordre des Templiers, s'est rendu coupable de tentative d'assassinat sur la personne du roi, et donc de haute trahison. Il a tiré deux carreaux et puis, en quelques minutes, a été mystérieusement tué par le feu.

— Le châtiment divin ! s'exclama Maltote.

— En ce cas, railla Ranulf, tout York, ou presque, périrait par les

flammes !

Corbett regarda par la fenêtre. Le cortège royal s'éloignait. La foule observait la taverne qu'entourait un cordon d'hommes d'armes, lances dressées, boucliers serrés les uns contre les autres. Un pas lourd retentit soudain sur les marches tandis qu'une voix de basse profonde vilipendait « ces bâtards de taverniers, ces damnés rejets de Satan ».

— Voici le comte de Surrey ! murmura Corbett avec une grimace.

La porte pivota avec fracas sur ses gonds de cuir.

— Espèces de jean-foutre ! Bougres d'ingrats ! tonna John de Warrenne.

La face empourprée et baignée de sueur, il s'avavançait pesamment dans la pièce, tel un vieil ours.

— Eh bien, Corbett, maudit clerc, qu'avons-nous ici ?

Il retira la courtine en haillons et contempla le cadavre.

— Par le cul des sorcières ! Qui est-ce ?

— Un sergent, à première vue, probablement un arbalétrier du Temple, répondit Corbett. Il est monté ici avec son arme et a tenté d'assassiner notre souverain.

— Qui l'a tué ?

— Nous en discussions justement, Monseigneur. Maltote pense que c'est Dieu, mais Ranulf est d'avis que si chaque pécheur d'York recevait son juste châtiment, toute la ville serait engloutie dans un océan de feu.

Warrenne se racla la gorge et revint à la porte pour brailler des ordres dans la cage d'escalier. Des archers royaux accoururent.

— Emportez-le ! ordonna-t-il. Je veux qu'on le traîne jusqu'au Pavement et qu'on le pende à la plus haute potence.

Les soldats défirent adroitement le lit et enveloppèrent le cadavre dans les draps sales. Le comte épiait Corbett du coin de l'oeil.

— Qu'un fainéant de clerc rédige la pancarte : *Ainsi meurent les traîtres* et qu'on la passe autour du cou de ce félon !

Il poussa dehors les soldats et leur sinistre fardeau avant de refermer violemment la porte.

— Son nom ?

— Walter Murston.

— Le roi voudra que l'on fasse la lumière là-dessus ! reprit le comte d'un ton sans réplique. Je n'ai aucune confiance dans ces moines-chevaliers !

Il traversa la pièce pour donner un coup de botte dans les cendres en faisant tinter ses éperons sur le plancher. Puis il jeta un regard par la fenêtre.

— J'ai peur, Corbett.

Sa voix devint murmure.

— La terreur me noue les tripes. Je me trouvais avec le roi, il y a

trente ans, lorsque les Assassins ont essayé de le tuer. Un homme qui se prétendait messager.

Le vieux soldat, narines frémissantes, respirait bruyamment en fermant à demi les paupières.

— Cette fripouille s'est jetée si vite sur le roi ! Mais Édouard a réagi promptement en lui fracassant le crâne avec un tabouret. Et voilà qu'ils en veulent encore à sa vie !

Il saisit le bras de Corbett qui soutint son regard sans flancher.

— Arrêtez-les, Hugh, pour l'amour de Dieu ! souffla-t-il en détournant les yeux. Nous, ses vieux compagnons d'armes, sommes tous proches de notre fin.

— Dites à notre souverain qu'il n'a rien à craindre et que je le retrouverai à l'abbaye de St Mary, répliqua Corbett.

John de Warrenne se dirigea pesamment vers le seuil.

— Monseigneur !

— Oui, Corbett ?

— Veuillez dire au roi que je ne retournerai pas à mon manoir de Leighton, déclara le magistrat avec un sourire forcé. Du moins, pas avant que cette affaire ne soit réglée.

Il écouta le comte redescendre lourdement en agonisant d'injures toutes les personnes présentes dans l'auberge. Ranulf et Maltote, dans un coin, étaient bouche bée.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Ranulf ? demanda le garde du Sceau privé. Qu'as-tu à gober les mouches ?

— C'est la première fois que je l'entends vous appeler Hugh, Messire. Il doit vraiment crever de peur...

— Oui. Les Assassins ne menacent jamais en vain.

Corbett referma la croisée.

— Mais partons ! Ça pue, ici ! Ranulf, prends la sacoche !

— Qui sont ces Assassins ? demanda Maltote.

— Je te l'expliquerai plus tard. Ce qui m'intrigue, c'est la raison qui a poussé un templier à suivre leurs instructions.

Ils dévalèrent l'escalier et revinrent dans la salle de la taverne dont les murs suintaient d'humidité sous les poutres basses, noircies par la fumée de milliers de flambées. Au fond, près de la porte de la resserre, le tavernier, entouré des filles de cuisine, avalait rasade de vin après rasade de vin comme si sa vie en dépendait. Un seul regard à Corbett lui suffit. Il se jeta à genoux, les mains jointes.

— O Dieu de miséricorde, protégez-moi ! gémit-il en lançant des regards pitoyables à Corbett dont la mine grave ne le rassurait guère.

Il rampait presque aux pieds du magistrat.

— Messire, croyez-moi, nous n'avons rien à voir avec tout ce qui est arrivé !

Ranulf dégaina et, du plat de l'épée, frappa l'épaule de l'homme.

— Si c'était le cas, lança-t-il d'une voix narquoise, tu te balancerai au gibet avant la fin de la semaine, tu seras écartelé et tes restes exposés au-dessus de Micklegate Bar.

L'aubergiste empoigna la cape de Ranulf.

— Pitié, Messire ! geignit-il.

Corbett écarta l'épée de Ranulf et fit brutalement rasseoir l'homme.

— Verse du vin, et du meilleur, à ton maître, ainsi qu'à moi et à mes compagnons, ordonna-t-il à l'une des servantes. Bon, écoute-moi, tavernier, ajouta-t-il en se saisissant d'un tabouret et en s'asseyant près de l'aubergiste jusqu'à lui toucher les genoux. Tu n'as rien à craindre si tu nous dis la vérité.

Le tavernier ne cessait de trembler. L'épée du serviteur s'avérait certes effrayante, mais la voix douce du maître l'était plus encore – le malheureux ne parvenait qu'à bredouiller des mots sans suite.

— Tu ne cours aucun danger, le rassura Corbett. On ne peut te tenir responsable de tous ceux qui fréquentent ton auberge.

Il prit le gobelet apporté par une servante et le lui fourra de force dans les mains. Quant à lui, il commença à boire, mais reposa son verre précipitamment : le vin était certes bon, mais la vue d'une grosse mouche flottant près du bord lui souleva le cœur.

— Bon ! Qui était cet homme ?

— Je l'ignore. Il est arrivé hier soir. Un voyageur. Il m'a dit s'appeler Walter Murston. Il m'a payé un bon prix pour la soupente : deux pièces d'argent. Il a soupé et je ne l'ai pas revu.

— N'est-il pas descendu déjeuner ce matin ?

— Non. Nous, nous avons fort à faire, vu l'entrée du roi à York.

L'aubergiste se cacha le visage en gémissant.

— Cela devait être un jour de liesse. Nous étions là, sur le seuil, à acclamer les bannières et à écouter les trompettes et voilà-t-y pas que la minute d'après...

Ses mains s'agitèrent en signe d'impuissance.

— Et personne ne l'accompagnait ? insista Corbett. Personne n'est venu le voir ?

— Non, Messire, mais il faut dire que la taverne a deux portes : une devant et l'autre derrière. Les gens entrent et sortent à leur guise, surtout un jour comme aujourd'hui.

Sa voix s'éteignit.

Les yeux clos, Corbett se revit dans la foule en train de se frayer un chemin et de bousculer un mendiant pendant que Ranulf se précipitait dans la ruelle. Il ouvrit les yeux.

— Attends ici ! ordonna-t-il avant de se ruer dehors.

— Que cherchez-vous ? lui cria Ranulf qui s'était élancé sur ses talons.

Corbett gagna l'entrée de la ruelle et scruta l'étroit boyau nauséabond où abondaient détrit­us et chats errants. Deux gamins tentaient vainement de chevaucher une vieille truie qui fouillait les immondices, mais de mendiant, point !

— Messire ? s'inquiéta Ranulf.

Le magistrat revint à l'auberge.

— Tavernier, les mendiants, à Londres, ont leurs coins favoris : l'angle d'une rue, le porche d'une église... Je suppose qu'il en est de même à York. Un de ces miséreux se tient-il d'habitude près de ton établissement, au bout de la ruelle ?

L'aubergiste fit signe que non.

— Aucun mendiant ne demanderait la charité ici. C'est trop éloigné du marché et la venelle est une impasse plus qu'autre chose.

Son sourire dévoila des gencives enflées et rouges.

— Et puis, mes clients ne sont pas du genre à lâcher le moindre sou !

— En ce cas, tavernier, retourne à tes tonneaux. Tu n'as rien à craindre.

Corbett enjoignit à Ranulf et Maltote de le suivre et ils regagnèrent Trinity Lane.

— Messire !

Un sergent de la suite royale s'avanc­ait, une main sur la garde de l'épée, l'autre tenant son casque.

— Le comte de Surrey nous a ordonné de rester ici jusqu'à ce que vous en ayez fini.

— Rassemblez vos hommes, sergent, et rejoignez le roi à l'abbaye. Dites au comte que je le retrouverai sous peu. Nos chevaux !

Sur un geste de l'officier, un archer approcha avec leurs montures.

— Je vous conseille de les mener à la bride, déclara le soldat. Les rues grouillent de monde.

Corbett fut forcé d'en convenir en quittant Trinity. À présent que l'imposant cortège royal s'était éloigné, la foule envahissait Micklegate qui avait recouvré son aspect habituel de rue marchande. Derrière leurs étals abaissés, négociants, colporteurs et compagnons tâchaient de tirer bénéfice de l'atmosphère de fête. Corbett marchait près de son cheval. Ses serviteurs le suivaient difficilement et leur progression était lente.

Devant St Martin, des ménestrels avaient érigé une estrade de fortune sur deux charrettes et présentaient à des spectateurs ravis un mystère sur Caïn et Abel. Au moment où arrivaient les trois hommes, Dieu le Père, vêtu d'un drap blanc et affublé d'une auréole accrochée à la nuque, marquait Caïn d'une croix rouge au front.

« Si seulement c'était aussi facile, songea Corbett, si seulement la marque de Caïn apparaissait sur le front de ceux qui ont tué ou qui

rêvent de le faire ! »

— Croyez-vous que ce templier ait agi seul ? demanda Ranulf en se portant à sa hauteur.

— Non. Combien de temps nous a-t-il fallu pour quitter le cortège et arriver à la soupente ?

Ranulf s'arrêta. Des enfants couraient derrière un cerceau de bois, suivis d'un corniaud. La gueule serrée sur un maigre poulet, l'animal était pourchassé par une mégère qui, folle de rage, hurlait des imprécations à qui mieux mieux.

— Ils ont une drôle de façon de causer ici, remarqua Ranulf. Ils parlent plus vite et de manière plus hachée qu'à Londres.

— Mais les filles sont aussi jolies que là-bas. Je t'ai posé une question : combien de temps nous a-t-il fallu, à ton avis ?

— Le temps de réciter dix Ave, à peu près.

Corbett se souvint qu'il avait dû jouer des coudes, puis qu'il s'était égaré avant d'entrer dans l'auberge et de se précipiter dans l'escalier.

— Vous pensez qu'ils étaient deux, Messire ?

— Oui. La porte de la soupente avait été fermée à clef, probablement par le complice de l'arbalétrier quand il est parti. J'ai remarqué que la clef n'était plus là.

— Serait-ce le mendiant que vous cherchiez ?

— Peut-être, mais cela n'explique pas tout, poursuivit Corbett. Murston a sûrement tiré ces deux carreaux. Et pourtant, comment un soldat de métier se serait-il laisser tuer en si peu de temps, sans opposer la moindre résistance ? Et comment son corps a-t-il pu être dévoré si vite par ce feu terrible ?

— L'autre aurait pu le tuer avant de descendre en quatrième vitesse et contrefaire le mendiant que vous avez bousculé.

— Certes, mais ce ne sont là que des hypothèses.

Il raffermi les rênes en abordant le large pont sur l'Ouse. Les marchands avaient dressé leurs étals le long des hautes palissades qui bordaient l'ouvrage. Ils pouvaient ainsi clamer que leur poisson était « tout frais pêché du fleuve au-dessous ». Corbett s'arrêta et dit à Ranulf de tenir les chevaux. Dans l'interstice entre deux planches, il vit, sur sa droite, le grand donjon du château et puis, sur sa gauche, les flèches élancées de la cathédrale et de l'abbaye de St Mary.

— Que vais-je dire au roi ? murmura-t-il entre ses dents, sans s'émouvoir des coups d'oeil intrigués des passants.

Il contempla les tourbillons du fleuve près des radiers et les fragiles embarcations, ballottées par les eaux, où les pêcheurs luttèrent contre la marée pour tendre leurs filets et éviter les tas de détritus qui tournoyaient, bloqués par les piles massives du pont. La mort du templier n'avait ni queue ni tête : un homme de guerre réduit en cendres et de cette manière !

Il revint près de Ranulf, mais tout à coup un petit mendiant surgit à ses côtés, une piécette à la main, un parchemin dans l'autre, et se mit à jacasser. Amusé, Corbett se pencha vers lui.

— Que dis-tu, mon garçon ?

Le sourire s'élargit sur la maigre frimousse de l'enfant qui remit brusquement le parchemin à Corbett. Celui-ci le déroula et le lut tandis que le gamin décampait. Corbett sentit son sang se glacer dans ses veines malgré le chaud soleil et le tumulte environnant.

SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

Il étudia le gribouillis. Les phrases n'étaient pas dans le même ordre, mais la menace, elle, était bien réelle. Il leva les yeux : l'enfant avait disparu, impossible de le retrouver. Dissimulé dans la foule, l'assassin les avait observés et suivis pas à pas. Le templier n'avait pas agi seul, il n'avait été qu'un simple pion et la partie ne faisait que commencer.

CHAPITRE III

Dans les appartements privés du palais épiscopal. Édouard d'Angleterre était allongé dans un grand cuveau en bois, entouré de draps de bougran pourpre. Des armées de serviteurs munis de seaux d'eau versaient l'eau brûlante qu'ils agrémentaient de pétales d'égantaine et de brins de marjolaine. Bras ballants de chaque côté, le roi délassait ses membres endoloris dans l'eau savonneuse et parfumée. Il jeta un regard agacé à Corbett, assis près de John de Warrenne. Le magistrat s'efforçait de réprimer son amusement, non pas qu'Édouard se départît de sa dignité royale en prenant un bain, mais parce que l'archevêque, propriétaire du cuveau, avait eu la fatuité d'y faire peindre son blason et des croix.

— Que voyez-vous là de si divertissant ? gronda le monarque. Les templiers m'ont promis un prêt de cinquante mille livres esterlin, moi, j'ai fait serment de repartir en croisade et vous venez me dire que ces gredins essaient de me tuer !

— Ce n'était pas un prêt, rétorqua Corbett, mais un don. Vous vous croiserez à nouveau, Sire, quand ce cuveau chantera le *Te Deum*, sans vouloir vous offenser.

Édouard se leva en s'ébrouant et sortit du bain. Le comte de Surrey lui passa un vêtement en laine autour des épaules.

— Voilà qui était bien plaisant, déclara le souverain.

Domage qu'il me faille attendre la mi-été pour en prendre un autre !

Il s'approcha du clerc à pas feutrés en secouant ses cheveux mouillés.

— Vous vous baignez toutes les semaines, n'est-ce pas ?

— Un médecin arabe, qui avait étudié à Salerne, m'a affirmé que cela ne me ferait aucun mal.

— Cela vous amollit ! grommela Édouard.

Il alla à un dressoir et emplît de vin des hanaps incrustés d'or qu'il tendit d'autorité à Corbett et au comte.

— Donc, ce templier m'a décoché deux flèches avant de partir en fumée ?

— Apparemment, Sire, répondit Corbett. Mais il devait y avoir un

autre individu, qui m'a suivi dans York et m'a fait remettre ces menaces de mort.

— Mais pourquoi les templiers voudraient-ils m'expédier *ad patres* ? Cette attaque a-t-elle un lien avec le malheureux que les deux bénédictines ont trouvé, en train de brûler, sur la route d'York ?

Il prit une profonde inspiration.

— Vous m'avez l'air encore frais et dispos, Corbett. J'aimerais que vous vous rendiez à Framlingham.

Il enleva une de ses bagues et la déposa sur la paume du magistrat.

— Montrez-la à Jacques de Molay. Il la reconnaîtra.

Corbett admira l'améthyste qui étincelait sur l'anneau d'or.

— Les templiers l'ont offerte à mon père, expliqua le roi. Vous me la rapporterez, bien sûr, mais d'ici là, elle vous conférera l'autorité nécessaire. Recherchez la vérité, Corbett ! Servez-vous de votre flair et de votre cervelle pour fouiner partout ! Débusquez l'assassin, moi je me charge de l'occire !

— Est-ce tout, Sire ?

— Que voulez-vous de plus ? ricana Édouard. Que le cuveau de l'archevêque vous chante le *Te Deum* ? Ah oui ! s'écria-t-il alors que le clerc s'inclinait et se dirigeait vers le seuil, je souhaite que vous restiez à Framlingham jusqu'à ce que cette affaire soit entièrement élucidée. Cela dit, en témoignage de mon amitié envers Jacques de Molay, emportez-lui le tonnelet de vin que j'ai promis.

On frappa à la porte. Le battant s'ouvrit violemment, manquant renverser Corbett. Amaury de Craon, l'envoyé de Philippe IV auprès du Grand Conseil royal, entra avec raideur. Il semblait être dans tous ses états. Sans paraître s'apercevoir de la présence du comte de Surrey, il mit promptement genou à terre devant le souverain.

— Sire, murmura-t-il, je viens d'apprendre l'attaque dont vous avez été victime.

Il leva son visage matois terminé par une barbe rousse.

— Au nom de mon souverain, je rends grâce à Dieu de ce que vous soyez indemne et je prie pour que le traître soit rapidement mis hors d'état de nuire.

— Il le sera, n'en doutez pas !

Le roi tendit la main que le Français effleura de ses lèvres avant de se relever.

— Notre cher clerc bien-aimé, Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé, poursuivit le monarque, va se mettre en quête de la vérité.

— Comme je l'ai déjà fait en maintes occasions, ajouta Corbett en s'appuyant contre la porte qu'il venait de refermer.

Amaury de Craon se retourna.

— Sir Hugh ! Que Dieu vous ait en Sa sainte Garde !

Il s'approcha de Corbett, lui agrippa les deux bras et l'embrassa sur la joue, bel émule de Judas.

— Vous semblez vous porter à merveille, Sir Hugh !

Corbett dévisagea son ennemi invétéré, le maître-espion de Philippe IV et le cerveau derrière ses complots. Il apprécia à sa juste valeur le luxe ostentatoire de sa mise : sa cotte-hardie⁽¹⁹⁾ en soie damassée, bordée d'or au col et aux manches, tombait sur des bottes de cuir rouge brillant, incrusté de minuscules pierreries.

— Et vous, Sir Amaury, n'avez guère changé.

Le seigneur de Craon, dos au roi, esquissa un sourire, mais son regard trahit une haine profonde envers ce clerc anglais qu'il aurait eu plaisir à envoyer aux enfers.

— Félicitez-moi, Sir Hugh. Je me suis marié et mon épouse attend déjà un enfant.

— Double bénédiction, Sir Amaury.

— Mais je ne suis pas venu échanger des politesses, ni même, ajouta le Français en se retournant vers le monarque, exprimer ma joie en voyant que vous avez échappé de peu à la mort.

— Qu'est-ce, alors ? dit Corbett d'une voix impatiente.

— Mon maître veut vous avertir d'un grand péril. Savez-vous qu'il a été victime d'une attaque similaire lors d'une partie de chasse dans le bois de Boulogne ?

— Continuez ! le pressa doucement Édouard.

— Les agents du roi ont retrouvé le coupable. Un templier, un sergent de la commanderie de Paris. Ils l'ont arrêté et il a fait des aveux complets après un court séjour dans les cachots du Louvre.

— Et ?

— Apparemment, Sire, certains templiers de haut rang rejettent la responsabilité de leur expulsion de la Terre sainte sur l'empereur du Saint Empire romain germanique, sur le pape lui-même et sur les monarques de la chrétienté, plus spécialement Philippe de France et Édouard d'Angleterre.

Corbett s'approcha.

— Et vous avez donc été chargé d'avertir notre souverain ?

— Oui, Sir Hugh. La France et l'Angleterre vont signer un traité de paix crucial que va renforcer le mariage liant les deux familles régnantes. Nos pays ont eu des différends, mais ils sont confrontés maintenant à un danger commun qui menace de briser cette alliance.

— Et qu'a avoué d'autre cet agent ? demanda Édouard.

Amaury de Craon sortit un vélin de sa manche et le tendit vivement à Corbett.

— Voyez vous-même !

Le clerc déroula le parchemin. Au fur et à mesure qu'il le parcourait, il se rendait compte que ses soupçons sur Craon

s'avéraient, pour une fois, sans fondement.

— Alors ? s'enquit le monarque en s'asseyant sur un banc.

Corbett étudia le manuscrit en s'approchant de la fenêtre pour mieux y voir.

— C'est une confession, expliqua-t-il. Celle du sergent du Temple, à Paris. Il avoue avoir attenté à la vie du roi de France, dans le bois de Boulogne. Il semblerait qu'il exécutait les ordres d'un officier supérieur qu'il ne connaissait que sous le nom de « Sagittarius » ou « l'Archer ».

— Et ce sont les bourreaux de Philippe qui lui ont arraché ces aveux ? voulut savoir Édouard.

— Non, pas eux, mais le Grand Inquisiteur en personne.

Corbett surprit le sourire satisfait du seigneur de Craon qui intervint :

— Vous n'ignorez pas que l'Inquisition est un univers à elle seule.

— Il est dit dans ce manuscrit, poursuivit Corbett, qu'on a trouvé certains objets en sa possession : un pentacle, le dessin d'une croix inversée et d'autres objets relevant de la magie.

Il leva les yeux.

— C'est la raison pour laquelle l'Inquisition a pris l'affaire en main. Le sergent affirme faire partie d'une secte satanique, ainsi que d'autres templiers ; ils participeraient à des sabbats et adoreraient des démons et une tête sans corps.

Corbett examina, au bas du parchemin, le sceau rouge sang de la Sainte Inquisition et la signature du Grand Inquisiteur et de ses deux assistants.

— Ainsi, conclut Édouard, un peu tendu, la menace est réelle ?

Le Français acquiesça sèchement.

— Mon souverain maître a déjà demandé à Sa Sainteté Boniface VIII l'ouverture d'une enquête sur l'ordre des Templiers.

Il mit genou à terre devant Édouard.

— Mais j'informerai le roi, mon maître, que vous êtes sain et sauf, et, enchaîna-t-il en jetant un regard de côté à Corbett, que vous avez juré solennellement de repartir en croisade...

— ... à laquelle il conviera les autres princes de la chrétienté à l'accompagner, ajouta Corbett.

Amaury de Craon se releva et s'inclina.

— Vous pouvez compter sur Philippe de France. Il est prêt à verser son sang, comme le fit jadis son aïeul⁽²⁰⁾, pour reprendre la Terre du Christ.

Et sur un dernier salut, il ressortit aussi promptement qu'il était entré.

— Cela a dû lui coûter de dire la vérité, pour une fois dans sa vie, commenta Corbett en s'assurant que la porte était bien fermée.

— Allez à Framlingham, ordonna le roi. Logez-y. Avertissez Jacques de Molay que tout templier trouvé hors des terres du manoir sera arrêté comme suspect de haute trahison !

Ranulf et Maltote poussèrent de hauts cris quand leur maître les arracha à la partie de dés qu'ils disputaient avec les archers du roi. Ils protestèrent encore plus quand ils surent où ils allaient.

— Cessez de pleurnicher ! leur enjoignit-il. D'abord, les archers ne tarderont pas à découvrir que vous trichez, et ensuite, Ranulf, une période d'abstinence loin des donzelles sera fort bénéfique à ton âme.

En parcourant les rues d'York, un peu plus tard, Corbett ne se retournait même pas vers ses serviteurs qui chevauchaient derrière lui. Il savait parfaitement que Ranulf ne décolerait pas et maudissait à mi-voix ce « Maître Longue Figure » et ses ordres de pisse-vinaigre. Maltote, lui, s'accommodait de la situation. Du moment qu'il se trouvait en compagnie de chevaux et qu'il reconnaissait les plantes qui croissaient dans les champs, il était content. Aussi laissait-il Ranulf maugréer tout en s'efforçant de maîtriser un poney de bât récalcitrant qui n'appréciait nullement d'avoir échangé une écurie confortable pour des rues bruyantes et poussiéreuses.

Ranulf, qui connaissait bien la ville à présent, se porta finalement à la hauteur de son maître.

— Messire, ne devrions-nous pas aller dans l'autre direction ? Framlingham se trouve au nord, au-delà de Botham Bar.

Corbett s'arrêta avant d'entrer dans les Shambles, le quartier de la boucherie.

— Nous avons une affaire à régler avec Hubert Seagrave, marchand de vin de la Couronne et fier propriétaire du *Manteau Vert* dans Coppergate. Nous sommes chargés d'apporter un cadeau au grand maître.

Il scruta la ruelle étroite en face de lui et vit le sang et les abats qui couvraient les pavés d'une couche visqueuse tandis que les étals présentaient les carcasses éventrées des moutons, cochons et agneaux. Il tira sur la bride en lançant :

— Passons ailleurs !

Au même instant, un carreau d'arbalète siffla près de sa tête et s'écrasa sur le plâtre d'une façade voisine. Le magistrat se figea sur place. Ranulf s'empara des rênes de sa monture et l'entraîna au galop dans une ruelle menant à Coppergate. Marchands, apprentis, mendiants, gamins, chats et chiens errants... tous fuyaient devant le martèlement des sabots. Certains eurent, quand même, la présence d'esprit de ramasser des détritres et de lapider les trois cavaliers – car Maltote s'était joint à ses compagnons. Aussitôt dans Coppergate, Corbett fit halte et demanda :

— Qui a tiré ?

Ranulf s'épongea le front.

— Dieu seul le sait, je n'ai pas l'intention d'y retourner voir.

Corbett se hâta de mettre pied à terre en ordonnant à ses serviteurs de faire de même.

— Abritez-vous derrière les chevaux ! leur conseilla-t-il.

Ils longèrent Coppergate. Un marchand accourut vers eux, protestant contre leur course folle. Ranulf dégaina son épée en criant qu'ils étaient en mission, au service du roi. L'homme recula.

— Qu'est-ce que c'était que cette flèche ? dit Ranulf. Un avertissement ?

— Je ne crois pas, répondit Corbett. Si je n'avais pas tourné bride, ce carreau aurait fait mouche.

— Si nous revenions là-bas ? suggéra Maltote. Peut-être que...

— Ne dis pas de sottises ! gronda Ranulf.

Il gesticula vers les demeures qui les entouraient.

— Fenêtres, portes, passages, coins et recoins, on pourrait cacher toute une armée dans cette bonne ville d'York.

Corbett poursuivit son chemin, l'estomac noué. Il s'en était fallu d'un cheveu ! Il en avait des sueurs froides et la tête qui lui tournait. Il essaya de ne plus y songer, se concentrant sur les couleurs, les cris et les appels des marchands, mais la peur le tenaillait encore. Il avait envie de foncer dans la foule, épée au poing. Il s'aperçut également qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à Maeve et à Aliénor, sa petite fille. « On doit avoir entrepris le grand nettoyage de printemps au manoir, se dit-il. Maeve a sans doute mis le domaine sens dessus dessous. » Seigneur ! Est-ce à cela qu'elle s'occuperait lorsque le messager remonterait l'allée du manoir ?

Courrait-elle à sa rencontre ? Comment réagirait-elle en lisant le message du roi lui apprenant que son époux – fidèle et bien-aimé clerc du souverain – avait péri sous les coups d'un assassin à York ? Il entendit son nom, comme dans un rêve.

— Messire ? Sir Hugh ?

Il s'arrêta et croisa le regard de Ranulf.

— Oui ? dit-il d'une voix étranglée, la gorge et les lèvres sèches.

— Savez-vous où nous allons ? s'enquit doucement son serviteur effrayé par sa pâleur.

— J'ai commis une erreur, Ranulf, admit Corbett, et je le regrette. Nous aurions dû quitter la ville.

— Absurde ! protesta le serviteur en saisissant la main glacée du magistrat. Allons au *Manteau Vert* ! suggéra-t-il tranquillement. Prenons ce tonnelet et rendons-nous à Framlingham ! Nous interdirons à ces maudits templiers de quitter leur domaine. Puis vous les interrogerez, vous vous plongerez dans une longue méditation comme à l'accoutumée et, avant l'Ascension, un félon de plus aura subi le sort

qu'il mérite. Bon, allons-y ! Ressaisissez-vous, Sir Hugh. Après tout, moi, je quitte bien Lucia !

— Lucia ?

— Oui, Messire. La plus belle fille d'York, dit Ranulf en se remettant en route. Elle a un teint de pêche, des cheveux noirs de jais et des yeux plus bleus que le firmament, précisa-t-il en montrant le ciel entre les colombages.

Il regarda Maltote par-dessus son épaule.

— Et elle a une soeur, en plus ! En fait, elles me rappellent, toutes les deux, cette histoire qu'on m'a racontée : l'évêque de Lincoln avait trouvé refuge dans une ferme en pleine nuit...

Rasséréné par le bavardage de son serviteur, Corbett se détendit peu à peu. Ils firent halte à l'angle d'Hosier Lane où Ranulf demanda à un gamin de les conduire à la taverne de Maître Seagrave.

Le *Manteau Vert*, vaste demeure à trois étages, agrandie par des ailes latérales, se dressait au milieu d'un beau domaine près de Newgate. C'était un village en lui-même, car la cour, défendue par un haut mur, abritait communs, forge, écuries, petite tannerie et ateliers de charron et de charpentier. Le propriétaire des lieux, Hubert Seagrave, vint les accueillir. Vêtu d'un habit de pure laine, plus comme un marchand que comme un aubergiste, il avait coiffé son crâne dégarni d'un chapeau de paille pour le protéger des ardeurs du soleil. Il traversa la cour, l'air avantageux, en brandissant une canne.

— On dirait un évêque dans son palais ! chuchota Ranulf.

Seagrave avait, de toute évidence, l'habitude de recevoir des officiers du roi, mais une obséquiosité accrue envahit ses traits durs et ses yeux de fouine lorsque Corbett se présenta.

— Je suis navré, Messire, je ne savais pas... bredouilla-t-il. D'ordinaire, ce sont de simples serviteurs de la maison royale qui viennent...

— Notre souverain veut un tonnelet de votre meilleur cru, Maître Seagrave, déclara Corbett avec désinvolture. Et quand je dis « meilleur », c'est « meilleur ». Il veut l'offrir au grand maître du Temple.

Le tavernier se rembrunit.

— Que se passe-t-il ? N'en auriez-vous plus ?

Seagrave agrippa sa manche et l'attira vers lui, comme s'ils étaient larrons en foire.

— Non, non, chuchota-t-il, mais des bruits courent en ville. On parle d'une tentative d'assassinat sur la personne du roi ce matin ainsi que d'incidents bizarres qui se seraient déroulés à Framlingham.

Corbett dégagea doucement son bras.

— Ah, c'est vrai, « ce qu'on souffle à un aubergiste, autant le crier sur les toits » ! Mais ne prêtez pas foi aux ragots !

Seagrave acquiesça.

— J'ai un tonnelet de bordeaux, un grand cru. Il a dix ans d'âge. J'espérais l'offrir au roi. Mes serviteurs vont l'apporter, mais veuillez me suivre ! Vous devez mourir de soif !

— Tout à l'heure, Maître Seagrave. Il y a une autre question, celle des deux manses de terre que vous voulez acquérir.

L'aubergiste redoubla d'obséquiosité. Il se frotta les mains, comme s'il pressentait de substantiels bénéfices. Il insista pour leur faire faire le tour du propriétaire. C'est ainsi que Corbett, accompagné d'un Ranulf narquois et d'un Maltote ébahi, vit les magasins et la forge de la cour, ainsi que les profondes caves où le marchand de vin désigna le tonnelet choisi. Il les conduisit ensuite dans des salles qui sentaient bon la jonchée⁽²¹⁾ fraîche tandis que, des cuisines, s'échappaient des odeurs alléchantes. Il les amena enfin dans un potager bien tenu, entièrement clos par un haut mur de briques couvert de lichen et de lierre et divisé en petites parcelles où, comme l'expliqua Seagrave, l'on faisait pousser légumes et herbes aromatiques.

D'un ton impatient, Ranulf s'enquit des deux manses, aussi le tavernier les guida-t-il vers une modeste poterne. Corbett s'arrêta juste avant de la franchir et fixa le drap qui recouvrait un trou béant, près du mur.

— Vous construisez encore, Maître Seagrave ?

— Oui. Nous voulons installer des tonnelles, des recoins protégés du vent où des clients choisis pourront dîner pendant les belles journées d'été.

Corbett hochait la tête en parcourant le superbe jardin du regard. Au fond s'élevait une fuie entourée de ruches. Paupières closes, il respira le parfum des fleurs en écoutant le doux bourdonnement des abeilles butineuses.

— Bel endroit, hein, Sir Hugh ?

— Oui ! Cela me donne envie de rentrer à Leighton.

Il ouvrit les yeux. Ranulf le devisageait avec curiosité.

— Allons, Maître Seagrave, voyons le terrain que vous désirez acheter.

L'aubergiste ouvrit une barrière. Le terrain derrière n'était guère qu'un ancien pré communal envahi par les ronciers et les mauvaises herbes, un large triangle enserré entre la taverne et l'arrière des maisons.

— Qui en est propriétaire ? demanda Corbett.

— Eh bien, au début, j'ai cru que cela appartenait à la ville, mais en examinant les archives, j'ai découvert qu'il avait été légué à l'ordre des Templiers. Ils possèdent beaucoup de propriétés de ce genre dans notre cité.

— Ah ! soupira le magistrat. Ces transactions ne peuvent se faire

qu'avec l'accord de notre souverain.

Seagrave fronça ses sourcils broussailleux.

— Cela va sans dire, Sir Hugh. Aucune terre léguée à un ordre religieux ne peut être vendue sans l'aval du roi.

Ils regagnèrent l'auberge. Corbett devina, à son regard, que Ranulf mourait de faim, aussi jugea-t-il bon d'accepter l'invitation du tavernier. Ils s'attardèrent donc et partagèrent un plat de lamproies et de succulentes tranches de chapon. Seagrave lui-même leur servit du vin blanc mis spécialement au frais dans ses caves. Quand ils eurent achevé de se restaurer, les palefreniers hissèrent le tonnelet sur le poney de bât et ils prirent congé de l'aubergiste. Ils longèrent Colney Gâte, puis Lock Lane avant de parcourir Petergate et de passer sous l'arche béante de Botham Bar. Corbett chevauchait en tête. Ranulf et Maltote avaient repris du poil de la bête après s'être régalez de ce qu'ils estimaient être leur meilleur repas depuis leur arrivée à York.

L'après-midi touchait à sa fin et le magistrat se demandait comment il allait mener son entrevue avec les templiers.

— Penses-tu qu'ils soient au courant ? jeta-t-il par-dessus son épaule.

— De quoi, Messire ?

— Crois-tu que les templiers auront eu vent de l'attentat dirigé contre notre souverain ?

— Dieu seul le sait !

Ranulf adressa une petite grimace à Maltote. Il avait beau lancer de joyeuses plaisanteries sur cette route de Framlingham, l'angoisse lui étreignait le coeur. Son maître était résolu à quitter le service du roi et à revenir sur ses terres de Leighton. La récente attaque ne faisait que renforcer cette décision. Mais, s'inquiétait Ranulf, qu'adviendrait-il de lui ? Certes Leighton était splendide, surtout en été, mais, comme il le répétait souvent à Maltote, « quand on a vu un mouton, on en a vu cent » ; et puis les haies et les arbres s'avéraient bien moins divertissants que les venelles tortueuses de la capitale. Il se mit à en discuter avec son compagnon tandis que fermes et chaumières cédaient la place aux grandes étendues de champs verdoyants et qu'ils abordaient la rase campagne qu'il appréciait si peu. Il vit Corbett se raidir sur sa selle et lui-même se sentit mal à l'aise lorsque le sentier se rétrécit, enserré par de hautes haies touffues. Les arbres poussaient si près les uns des autres que leurs branches entrelacées formaient comme une voûte au-dessus de leur tête. De temps à autre, le doux roucoulement d'un ramier répondait aux croassements rauques des freux en maraude. Ranulf s'efforçait d'en faire abstraction, guettant le moindre son, le moindre mouvement qui trahirait un danger quelconque. Il se rasséréna lorsque le sentier s'élargit et que les haies disparurent. Corbett s'arrêtait fréquemment pour examiner la sente,

puis repartait en parlant tout seul.

— Pour l'amour de Dieu, Messire ! s'écria Ranulf. Qu'y a-t-il de si fascinant dans de la boue et des cailloux ?

Corbett fit halte.

— C'est près d'ici qu'on a retrouvé le cadavre mutilé qui finissait de se consumer.

Il mit pied à terre en faisant fi des protestations de son serviteur.

— C'est bien là, ajouta-t-il en désignant un endroit du sentier. Là-bas, juste avant le tournant près de ce bosquet. C'est là que les moniales sont tombées sur sa pauvre dépouille.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. Leur guide a dit qu'ils approchaient d'un tournant lorsque le cheval est arrivé ventre à terre et les a frôlés. C'est après le tournant qu'ils trouvèrent le corps ou du moins une partie du corps en train de brûler comme une torche.

Il remonta à cheval avec un petit sourire à l'adresse de Ranulf.

— Voyons si ma mémoire est bonne. Les religieuses ont affirmé être arrivées à Botham Bar moins d'une demi-heure après. Nous avons couvert la même distance.

Corbett ne se trompait pas. Ils s'enfoncèrent dans le bosquet. Le magistrat scruta la pénombre, puis la terre parsemée de graviers avant de montrer le sol calciné.

— Pourquoi cet assassinat vous intéresse-t-il ? demanda Ranulf.

Corbett descendit de sa monture, s'accroupit et fit glisser la terre brûlée entre ses doigts.

— Voici un voyageur qui se rendait à York. Nous ignorons qui il était, où il allait exactement et ce qu'il faisait sur cette route déserte. Mais il fut attaqué par un escrimeur hors pair.

— Comment le savez-vous ?

— Seul un soldat de métier, quelqu'un capable d'user de l'épée à double tranchant, peut couper un homme en deux. Le cheval s'est emballé et le torse a été consumé par un feu mystérieux. Mais qui est donc cause de tout cela ?

— Les templiers ? suggéra Ranulf. Ils sont armés d'épées à double tranchant.

Corbett sourit.

— Je suis sûr que tu comprends mieux mon intérêt, à présent. Alors, reste où tu es.

Il dégaina son arme.

— Bon, imagine que tu sois la victime et moi ton assaillant.

Il empoigna son épée à deux mains, s'élança vers Ranulf et claqua délicatement le plat de l'arme contre son ventre.

— Cela se serait passé ainsi, Messire ?

Corbett remit son épée au fourreau.

— Peut-être. Mais pourquoi la victime se serait-elle jetée dans la gueule du loup, alors qu'elle aurait pu tourner bride et s'enfuir ?

— Il faisait nuit, souligna Ranulf.

Corbett hocha la tête.

— Cela n'a ni queue ni tête. A quoi cela rime-t-il de trancher un homme en deux et ensuite de brûler son torse ? Et si l'on est la victime, un voyageur innocent, pourquoi ne pas fuir ?

— Comment savons-nous qu'il était innocent ?

— On n'a retrouvé aucune arme.

Corbett regarda le sentier.

— L'assassin n'a quasiment pas rencontré de résistance.

— Mais la victime allait-elle vraiment à York ou en revenait-elle ? demanda Ranulf.

Corbett fit signe qu'il l'ignorait.

— D'après mes informations, il n'a été fait aucune démarche nous avisant de la disparition de quiconque ou s'enquérant de l'endroit où un tel ou un tel serait allé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, demanda Maltote, que l'assaillant était un chevalier du Temple ?

Corbett flatta l'encolure de son cheval.

— Voilà ce que j'apprécie le plus, Maltote : des questions judicieuses qui vont droit au but ! Je pense à un chevalier car, comme je l'ai dit, trancher un homme par le milieu exige une habileté et une force exceptionnelles. Imagine la scène, Maltote ; l'assassin s'élance vers sa victime, épée au poing. Il ramène son arme en arrière, comme un paysan sa faux, et, sans hésiter, frappe l'autre juste au-dessus de la ceinture. Seuls des hommes d'armes entraînés, des guerriers chevronnés sont capables de manier l'épée avec cette violence et cette précision. Je l'ai vu faire en Écosse et au pays de Galles. C'est le genre de dextérité qui ne s'acquiert qu'après des années de combat.

— Mais pourquoi un templier ? insista Maltote.

— À cause de leur science des armes et de la proximité de Framlingham. Et également parce que, d'après ce que je sais, les seuls autres chevaliers capables d'assener de tels coups accompagnaient le roi.

— Ainsi le crime perpétré sur ce sentier écarté et la mort de l'assassin à York seraient liés ? reprit Ranulf.

— Oui ! Deux hommes tués, deux cadavres brûlés. Mais pourquoi et par qui, cela reste à déterminer.

— Et si la victime était un templier ? s'écria Maltote, fier comme un paon après les louanges de son maître.

— C'est possible, répondit Corbett. Cela expliquerait pourquoi personne ne s'est présenté pour réclamer le corps ou pourquoi on n'a pas retrouvé le cheval et le reste du corps. Mais j'ai l'impression que

ce n'était pas un templier, ajouta-t-il lentement.

Il haussa les épaules.

— Mais là encore, je manque de preuves.

Il contempla le sol noirci, puis la pénombre verte du sous-bois.

— Nous verrons bien ! murmura-t-il avant de remonter à cheval.

Ils repartirent au petit trot et chevauchèrent un long moment en silence. Corbett pensait à la montagne de problèmes qu'il allait devoir affronter. Qui était la victime ? Pourquoi, après l'avoir tuée, avait-on mis le feu à son cadavre ? Pourquoi personne ne l'avait-il identifiée ? Et ce sergent templier – pourquoi avait-il attenté à la vie du roi et pourquoi son corps avait-il été dévoré par un feu mystérieux ? L'ordre du Temple était-il rongé à ce point par l'intrigue et la cupidité ? Une secte dangereuse comploterait-elle la mort des grands de ce monde par l'assassinat et la magie noire ? Qui était Sagittarius ? Corbett ferma les yeux, laissant à son cheval la bride sur le cou. Et puis, cette affaire de fausse monnaie : Qui avait les moyens de frapper de l'or ? D'où provenait le métal précieux ? Comment l'écoulait-on ? Là encore, y avait-il un rapport avec les templiers ? Avaient-ils découvert le secret alchimique de la transmutation des métaux en or ? Il rouvrit les yeux. Que pouvait-il faire à Framlingham ? Son aumônière contenait bien la bague du roi et sa sacoche les documents lui conférant toute autorité, mais comment les templiers réagiraient-ils ? Ils ne le chasseraient pas, mais leur coopération était loin d'être acquise. Ses pensées tournoyaient dans son esprit comme un petit chien dans une roue à broche. Il était tellement plongé dans ses méditations qu'il fut tout surpris de se retrouver sur la route menant à Framlingham. Dès que ses serviteurs et lui approchèrent des lourdes portes renforcées de ferrures, il sut qu'il se passait quelque chose d'anormal. Des sentinelles étaient postées sur la petite tour de guet, au-dessus des portes, des arbalétriers montaient la garde, vêtus de leurs superbes manteaux blancs ornés de la grande croix rouge pattée.

— Restez où vous êtes ! brailla une voix.

Corbett tira sur les rênes en levant la main en signe de paix. La face à demi dissimulée sous sa coiffe de mailles et son lourd casque à nasal, un soldat s'avança, se mit à l'interroger et ne le laissa entrer qu'après qu'il eut montré la bague du roi et ses mandats. Deux templiers le précédèrent dans l'allée ombragée qui serpentait entre les arbres. Il entendait des aboiements, non loin, et le bruit sec des fougères qui se brisaient. Ranulf talonna son cheval pour le rattraper.

— Que se passe-t-il, Messire ? La garde aux portes a été renforcée. Il y a des soldats et des chiens de guerre au pied des arbres.

— Quelque chose de grave s'est-il produit ? s'écria Corbett.

L'un des soldats revint vers eux.

— Personne ne vous a rien dit ? Sir Guido, le régisseur, a été tué

ce matin. On l'a retrouvé mort au centre du labyrinthe, complètement brûlé.

— Le feu !

— Oui-da. Le feu du ciel ou de l'enfer, va savoir ! Le grand maître et les commandeurs tiennent conseil à l'heure qu'il est.

Et il reprit sa marche. L'allée fit un tournant et déboucha sur l'immense étendue herbeuse qui entourait le manoir de Framlingham. Cet imposant bâtiment à trois étages, auquel s'étaient ajoutées deux ailes, était vaste comme la demeure d'un grand marchand. Construit en arc de cercle, il évoquait, en effet, une riche résidence, voire un palais. Les poutres noires et les façades ocre des étages s'appuyaient sur un rez-de-chaussée en belle pierre. Sous les tuiles rouges, le verre des fenêtres miroitait au soleil de l'après-midi. Pourtant, un silence oppressant pesait sur le domaine. Ils contournèrent le corps de logis pour gagner les écuries. Palefreniers et valets, qui semblaient en proie à la frayeur la plus vive, accoururent vers eux comme si l'action pouvait rompre la tension. Corbett ordonna à ses serviteurs de surveiller le poney de bât, puis, emboîtant le pas au sergent, il franchit une porte dérobée pour entrer dans des couloirs lambrissés.

Le chevalier que le cheikh Al-Jebal avait surnommé « l'Inconnu » glissa à bas de sa rosse devant la maladrerie, près de l'église St Pierre-le-Willows, accotée à Walmer Gâte Bar. Il se reposa un moment, appuyé à son cheval, une main sur le haut pommeau de la selle, l'autre sur la garde de l'épée à double tranchant, attachée à l'arçon.

— Je me meurs, murmura-t-il.

La terrible maladie qui le rongait s'était manifestée par d'autres larges plaies ouvertes. Il avait essayé de les dissimuler sous l'esclavine(22) qui l'enveloppait des pieds à la tête, sous les gantelets et la bande de tissu noir qui lui cachait le visage. Le vieux destrier, acheté à Southampton, renâcla et hennit légèrement, tête pendante, complètement fourbu.

— C'est la fin pour nous deux, chuchota l'homme. Dieu m'est témoin que je n'en peux mais.

Il avait passé des journées à parcourir York, puis à rôder près du manoir de Framlingham, au-delà de Botham Bar. Caché dans l'ombre des arbres, il avait épié les commandeurs et Jacques de Molay. La vue de leurs manteaux, des bannières et des étendards claquant mollement au vent lui avait broyé le coeur et avait fait monter des larmes à ses yeux délavés. Il sentait que sa soif de vengeance s'était atténuée depuis sa libération des geôles sarrasines. Avant de rendre son âme à Dieu, il voulait se réconcilier avec ses frères et avec le Ciel. La fin était proche. Des années durant, dans les cachots du Vieux de la Montagne, l'Inconnu avait échappé à la mort, mais à présent, sous le soleil du

Créateur, de retour dans un pays où le son des cloches résonnait pardessus de vertes prairies bien grasses, à quoi lui aurait servi la vengeance ? La main du Seigneur avait déjà frappé...

— Puis-je vous aider, mon frère ?

L'Inconnu se retourna, portant instinctivement la main à la dague passée à sa ceinture. Le vieux moine, au visage plein de bonté, n'eut aucun geste de recul lorsqu'il abaissa son masque de soie noire.

— Je vois, vous êtes lépreux, murmura-t-il. Avez-vous besoin d'aide ?

L'Inconnu fit signe que oui et lut la douceur dans les yeux larmoyants du moine. Il ouvrit sa bouche déformée pour parler, son cheval broncha et il fut pris de vertiges. La silhouette du frère devint floue, les murs de la maladrerie s'éloignèrent. L'Inconnu ferma les paupières et, avec un grand soupir, s'écroula comme une masse aux pieds du moine.

CHAPITRE IV

À Framlingham, le sergent précéda Corbett dans un sombre escalier en acajou menant à une galerie déserte où résonnait chaque pas. Au mur, croix et écus arborant les armoiries des différents chevaliers alternaient avec des têtes empaillées de cerf et de loup qui fixaient le magistrat de leurs yeux de verre. Seule une baie, au fond, éclairait la pièce et créait une étrange atmosphère où lumière et obscurité jouaient en une mystérieuse étreinte. Des sentinelles, silencieuses comme des statues, montaient la garde dans les coins et devant les portes. Après avoir gravi un autre escalier, Corbett et le sergent pénétrèrent enfin dans une pièce ovale, la salle du conseil. Ses murs étaient nus à l'exception de deux grandes bannières frappées de l'emblème du Temple. Un simple foyer avec une échappée dans le toit faisait office de cheminée. L'absence de tout meuble et tapis, des archères en guise de fenêtres lui conféraient un aspect austère et intimidant. Corbett eut le coeur serré en sentant une étrange odeur de chair brûlée qui lui rappelait les villages écossais incendiés.

Les commandeurs, assis en arc de cercle dans de massives stalles sculptées, firent brusquement silence lorsqu'il entra. Jacques de Molay, au centre, l'invita à prendre place à sa droite. Le magistrat passa près d'une table où des cierges pourpres entouraient un corps recouvert d'un drap en sarcenet frangé d'or : vision d'horreur, source de l'odeur âcre, rendue encore plus pitoyable par les bottes boueuses dépassant du tissu.

— Nous nous attendions à votre visite, Sir Hugh, et menions l'enquête préliminaire, selon la règle de notre ordre, dit Jacques de Molay en désignant la dépouille. Notre régisseur, Sir Guido Reverchien, est mort mystérieusement ce matin – brûlé vif au centre du labyrinthe.

Corbett observa les commandeurs ; ils se ressemblaient tous avec leurs faces hâlés et impassibles. Aucun n'esquissa le moindre geste de bienvenue.

— Tous les jours, juste avant l'aube et par tous les temps, poursuivit Molay, Sir Guido accomplissait son pèlerinage privé qui le menait au centre du labyrinthe. Après toutes ces années, il le

connaissait si bien qu'il était même capable de le parcourir en pleine obscurité, en chantant des psaumes et en récitant son chapelet.

Corbett regarda le linceul. Il n'ignorait pas l'existence de ces labyrinthes grâce auxquels les fidèles dans l'impossibilité d'accomplir leur vœu d'aller en pèlerinage ou en croisade pouvaient faire pénitence en suivant l'allée tortueuse d'un dédale ingénieux jusqu'à une croix ou une statue du Christ.

— Comment un homme a-t-il pu périr en un tel lieu ? dit-il.

— C'est pour en débattre que nous nous sommes réunis, expliqua Legrave. Selon toute apparence, Sir Guido était parvenu au centre et avait allumé les cierges au pied de la croix quand il a été dévoré par un feu étrange.

— Des témoins ?

— Aucun. Très peu connaissaient les secrets de ce labyrinthe. Son vieil ami, Odo Cressingham, notre archiviste, montait la garde à l'entrée. Personne n'y a pénétré avant Sir Guido ni ne l'a suivi. Odo s'est installé sur une banquette gazonnée, comme tous les matins. Comme Sir Guido souffrait toujours des genoux et des jambes après son pèlerinage, il avait besoin d'aide pour gagner le réfectoire. C'était une belle matinée, a dit Odo, et le ciel s'éclaircissait lorsqu'il a entendu les cris affreux du régisseur. Il est monté sur la banquette gazonnée et a donné l'alarme en voyant un nuage de fumée s'élever du centre. Lorsque, accompagné de sergents, il est arrivé au cœur du labyrinthe, voici ce qu'il y a trouvé.

Legrave se leva et ôta le linceul.

Un coup d'oeil suffit à Corbett qui détourna aussitôt la tête. Le corps de Reverchien n'était plus que cendres. Des cheveux brûlés jusqu'aux bottes pitoyables, le feu avait effacé tous les traits du visage et réduit à néant chair, graisse et muscles. N'eussent été la forme générale de la tête et les emplacements des yeux, du nez et de la bouche, Corbett aurait cru voir une bûche calcinée.

— Recouvrez-le ! ordonna Jacques de Molay. Notre frère Guido a rendu son âme à Dieu. Nous allons nous prononcer sur la façon dont il est mort.

— Son corps ne devrait-il pas être remis au coroner de la ville ? protesta Corbett.

— Nous avons certains privilèges approuvés par la Couronne, lui rétorqua Branquier.

Corbett s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Et la raison de votre présence ici ? enchaîna le trésorier sans aménité.

— Voyons, un peu de courtoisie envers notre hôte, intervint William Symmes, assis dans la stalle voisine de celle de Corbett, en souriant au magistrat.

Celui-ci sursauta soudain : une petite boule de fourrure avait bondi des genoux de Symmes sur les siens. Son désarroi détendit l'atmosphère. Le chevalier borgne se leva en s'excusant et rattrapa adroitement une petite belette.

— Ma belette apprivoisée, expliqua-t-il.

Corbett observa le corps roux et frêle, le ventre blanc, la tête allongée, le nez frémissant et les minuscules yeux noirs qui ne cillaient pas. Symmes la berçait dans ses bras comme un bébé.

— Elle fait toujours cela, déclara-t-il. Elle est curieuse, mais inoffensive.

Jacques de Molay tambourina sur sa stalle et tous les regards convergèrent vers lui.

— Votre présence est due aux récents événements d'York, n'est-ce pas, Sir Hugh ? La tentative d'assassinat sur la personne du roi...

— ... par un sergent de l'ordre des Templiers, Walter Murston, acheva Corbett sans se soucier des exclamations étouffées de l'assistance. Nous avons établi que Murston avait tiré deux carreaux d'arbalète sur notre souverain alors que le cortège royal passait dans Trinity.

— Et ?

— Le temps que j'arrive à la taverne où il s'était embusqué, il avait – lui aussi – été victime d'un feu mystérieux qui avait consumé son torse.

— Comment savez-vous qu'il s'agissait de Murston ? demanda Legrave.

— Nous avons retrouvé sa sacoche, sa cotte de templier et une liste de provisions à son nom. Je suis persuadé qu'après une rapide enquête vous découvrirez qu'il manque à l'appel et que vous avez une arbalète de moins dans votre armurerie.

Le magistrat fixa Branquier.

— Et vous ne délibérerez pas sur sa dépouille. John de Warrenne, Grand Connétable d'Angleterre, a ordonné qu'elle soit exposée sur le Pavement.

Le grand maître se recula dans sa stalle. Corbett vit son visage de saint ascète devenir gris de cendre. De profonds cernes trahissaient son manque de sommeil et les tourments qui l'assaillaient. « Vous le savez bien, pensa Corbett, vous le savez bien que le ver est dans le fruit, que le mal ronge votre ordre. »

Jacques de Molay prit une profonde inspiration.

— Murston était l'un de mes hommes, il faisait partie de ma suite. D'origine gasconne, il relevait de notre province de France.

— Quelles raisons aurait-il eues de tuer le roi Édouard ?

Molay se tapota la tempe.

Il a servi en Terre sainte. Le soleil tape dur là-bas et peut rendre

fou. C'était un bon sergent, mais son esprit battait un peu la campagne.

— On peut en dire autant de maints habitants d'York, mais tous ne commettent pas les crimes de haute trahison et de régicide.

— Certains membres de notre ordre, déclara Legrave, affirment que c'est l'absence de soutien des princes d'Occident qui coûta Saint-Jean-d'Acre à la chrétienté. Lors de la chute de cette cité, les templiers ont perdu nombre de braves chevaliers sans parler de leur trésor et de la position de cette place forte en Terre sainte. Si des renforts étaient arrivés...

Il fronça les sourcils.

— ... si Édouard d'Angleterre avait fait davantage, poursuivit-il, cette tragédie ne serait probablement jamais survenue.

— Mais c'était il y a douze ans !

— Certaines blessures s'infectent, rétorqua Baddlesmere, d'autres guérissent rapidement. Murston était l'un de ceux qui se sentaient trahis.

— En ce cas, reprit Corbett, il y en a d'autres, hein ? Quelqu'un se trouvait avec lui.

— Pouvez-vous le prouver ? tonna Symmes.

— Je ne crois absolument pas que le feu consume tous les assassins en puissance, même ceux qui s'attaquent à la personne sacrée d'un roi.

— Mais les preuves vous manquent, dit Legrave.

— C'est exact. Par contre, j'en ai d'autres : en arrivant à York aujourd'hui, j'ai reçu des menaces de mort de la part des Assassins. Un parchemin qu'on m'a fourré dans la main. On avait gribouillé un message et payé un petit mendiant pour me le remettre. Peu après, j'ai failli être touché à la tête par un carreau d'arbalète. Ce n'était pas le produit de mon imagination et j'ai toutes les preuves que je veux.

Il leva la main où brillait la bague d'Édouard I^{er}.

— Je vois, souffla Jacques de Molay. Vous représentez le roi.

— Oui, alors ne perdons pas de temps en bavardages. Il y a quelques jours, un crime atroce s'est déroulé sur la route d'York. On a tranché un homme par le milieu, puis mis le feu à son torse. Seul un chevalier bien entraîné à manier l'épée à double tranchant est capable d'un aussi terrifiant tour de force.

Corbett dévisagea le grand maître.

— Vous venez tous d'arriver de France, n'est-ce pas ?

Jacques de Molay fit signe que oui et se lissa la barbe.

— Le chapitre général y avait été convoqué, expliqua Branquier.

— En effet, dit Corbett, et peu après un sergent du Temple a tenté de tuer le roi Philippe de France.

— Simples rumeurs ! ricana le trésorier. C'est plutôt vous qui

clabaudez, Sir Hugh !

— Vous apprendrez la vérité bien assez tôt, répliqua-t-il. Nous avons reçu des nouvelles de France. Ce sergent a été capturé et remis entre les mains de l'Inquisition. Il a avoué l'existence, au sein même de l'ordre, d'un groupe de chevaliers de haut rang qui pratiqueraient la magie noire et combattraient, dans l'ombre, nos princes de droit divin.

Ce fut un tollé général. Legrave et Symmes bondirent. Ce dernier caressait sa belette avec tant de tendresse que Corbett se demanda machinalement si ce n'était pas son démon familier, mais il chassa cette idée aussi superstitieuse que mesquine.

Richard Branquier enfouit son visage dans ses mains et fixa, entre ses doigts, Corbett d'un regard si haineux que le clerc regretta de ne pas s'être fait accompagner de Ranulf et de Maltote. Le vieux Baddlesmere se bornait à secouer la tête. Ce ne fut que lorsque le grand maître réclama le silence d'une voix forte en frappant le sol de sa botte de cavalier que les templiers reprirent leur place.

— Nous avons entendu parler de cet attentat, reconnut-il. Tôt ou tard, le Temple de Paris nous dira ce qui s'est véritablement passé, mais le représentant du roi d'Angleterre ne nous mentirait pas, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous appris d'autre, Sir Hugh ?

— Ce sergent a révélé que le chef de ce groupe serait un officier de haut rang qui se ferait appeler Sagittarius ou l'Archer.

Corbett se retourna et pointa un doigt accusateur vers Jacques de Molay.

— Vous, Monseigneur, savez pertinemment qu'il se trame quelque chose d'anormal. C'est écrit sur votre visage. C'est pourquoi vous avez posté des patrouilles sur le domaine et des sentinelles bien armées dans les galeries. Que redoutez-vous ?

— Rien, si ce n'est la superstition, bien sûr ! déclara vertement Molay en haussant les épaules. Certains templiers ressassent leur amertume en pensant à ce qu'il est advenu de Saint-Jean-d'Acre et d'autres cités d'Orient, tout comme certains barons anglais ne veulent pas entendre parler de paix avec la France.

— Est-ce la raison pour laquelle vous avez si vite accédé à la demande d'argent de notre souverain ? suggéra Corbett. Essaieriez-vous d'acheter sa protection ?

Cette fois-ci, Corbett sut qu'il avait fait mouche : il n'y eut nulle protestation véhémence, nulle déclaration grandiloquente.

Molay esquissa un faible sourire.

— Sir Hugh, les templiers sont des moines-chevaliers. Nous sommes tous des soldats du Christ. Nous avons rejoint cet ordre dans un but, un seul : défendre Jérusalem et les Lieux saints, protéger le fief du Christ des mains des infidèles. Et maintenant, regardez-nous... des

marchands, des banquiers, des paysans, voilà ce que nous sommes devenus. Nous entendons monter le choeur des protestations, bien sûr. On nous taxe de paresse, d'oisiveté ! Mais que faire ? Des hommes comme Guido Reverchien, comme Murston ou moi-même, tous les chevaliers dans cette pièce ne demanderaient pas mieux que de verser leur sang, que de donner leur vie sur les remparts de Jérusalem pour que vos pareils puissent aller, sans danger, baiser le sol du Saint-Sépulcre. C'est de bonne politique, ajouta-t-il lentement, que de rechercher la protection des grands de ce monde, que ce soit Édouard d'Angleterre ou Philippe de France.

— Nous sommes de loyaux sujets de la Couronne, renchérit Legrave dont le visage enfantin parut encore plus juvénile.

— Alors, prouvez-le ! lança Corbett. Où vous trouviez-vous aujourd'hui, entre les heures de tierce et de none, lorsque ont eu lieu les tentatives d'assassinat dirigées contre notre souverain et moi-même ?

— Pourquoi s'en prendre à nous ? protesta Baddlesmere. Nous ne sommes pas les seuls templiers.

— Vous étiez en France lorsque le roi Philippe fut attaqué. Murston venait du manoir de Framlingham. Il avait en sa possession une bourse pleine d'argent, bien trop pour un simple sergent. Le guet-apens meurtrier sur la route d'York a été tendu, j'en suis convaincu, par un chevalier. Et, surtout, les seules personnes qui connaissaient l'itinéraire qu'allait emprunter notre souverain pour se rendre au palais épiscopal étaient John de Warrenne, moi et... vous.

— Balivernes ! s'exclama Baddlesmere.

Corbett réfuta sa protestation d'un geste.

— Non ! La seule fois où l'on a mentionné cet itinéraire, ce fut hier après-midi au prieuré, et vous étiez présents. C'est moi qui ai délibérément proposé au roi quatre ou cinq itinéraires possibles, et celui passant par Trinity fut choisi juste avant votre entrevue avec lui. Cette décision fut proclamée en public très peu de temps avant l'entrée de notre souverain à York. Or Murston était arrivé la veille à la taverne.

L'effroi se lisait à présent dans les yeux des templiers. Baddlesmere raclait des pieds. Branquier se touchait les lèvres, Legrave jetait des regards noirs à Jacques de Molay tandis que Symmes, tête baissée, caressait sa belette en lui parlant à voix basse.

Si ce que vous annoncez est vrai, observa le grand maître, le traître est parmi nous.

— Vous oubliez une chose, Sir Hugh, reprit Branquier en désignant la dépouille dans son linceul. Guido a été tué ce matin avant l'aube. Je le concède, il y a un lien entre l'assassinat de cet inconnu sur la route d'York, celui de Murston et la mort étrange de notre

régisseur. Cependant, vous ne possédez aucune preuve démontrant que l'un de nous ait été en compagnie de Murston ou sur la route. Par contre, nous sommes tous à même de prouver qu'à l'heure de la mort de Sir Guido Reverchien nous résidions au prieuré St Léonard.

Il perçut la surprise dans les yeux de Corbett.

— L'ignoriez-vous, Sir Hugh ? Nous y avons passé la nuit. Nous n'avons regagné le manoir et découvert la tragédie que peu de temps avant vous.

— Et je m'empresse d'ajouter, intervint Jacques de Molay, que nous vaquions en ville ce matin. Certains problèmes à résoudre chez nos banquiers.

— Tous ensemble ? demanda Corbett en s'efforçant de dissimuler son embarras.

Molay haussa les épaules.

— Bien sûr que non. Legrave m'a accompagné et les autres sont allés ici ou là. Nous avons différentes affaires à régler.

— Donc, n'importe lequel d'entre vous aurait pu se trouver aux côtés de Murston, ou écrire les menaces de mort ou me tirer dessus à l'arbalète ?

— Sir Hugh, hurla presque Jacques de Molay pour couvrir la tempête de protestations, vous parlez sans preuves !

— Je suis revenu ici à la mi-journée, gronda Branquier, pour parler à frère Odo, notre archiviste.

— Et les autres ? s'enquit Corbett.

Ils lui fournirent divers alibis. Apparemment, ils avaient tous regagné Framlingham peu de temps avant qu'il n'arrive lui-même.

— Nous avons trouvé suspecte la mort de Sir Guido, expliqua Branquier, aussi avons-nous décidé d'organiser cette réunion, après avoir fait fermer les portes et doubler la garde.

— Il se peut fort bien que vous soyez innocents, concéda Corbett, mais le roi m'a donné des ordres précis : interdiction est faite à tout templier de sortir du domaine de Framlingham jusqu'à l'élucidation de ces énigmes. Nul d'entre vous n'est autorisé à se rendre à York.

— Entendu ! dit rapidement Jacques de Molay. Et vos serviteurs et vous-même allez loger ici, je suppose ?

— Oui, jusqu'à la fin de cette affaire.

— En ce cas, déclara le grand maître en désignant Legrave, Ralph va vous conduire à l'hostellerie.

Corbett montra la dépouille.

— Et la mort de votre compagnon ?

Molay se leva, un rictus aux lèvres.

— C'est soit un châtement divin, soit...

— ... un meurtre, acheva Corbett.

— Oui, un meurtre, Sir Hugh. Auquel cas vous devrez faire appel

à toute votre sagacité. Après que Legrave vous aura montré vos quartiers, vous êtes tout à fait libre d'explorer le labyrinthe. On y a installé une corde qui relie l'entrée au centre. Suivez-la et vous ne vous égarerez pas !

Corbett emboîta le pas à Legrave.

— Sir Hugh ! le rappela Molay en s'approchant. Demain matin, nos frères chanteront l'office des morts pour Sir Guido. Vous serez le très bienvenu. Quant au reste, vous êtes notre invité. Cependant, je vous prierai de respecter notre règle. Nous sommes un ordre monastique. Certaines parties de ce bâtiment sont donc en closure, fermées aux étrangers.

Corbett en convint et sortit dans le couloir. Legrave le conduisit à la grand-salle où Ranulf et Maltote étaient assis dans un recoin, près de la porte d'entrée. Ensuite ils traversèrent l'allée de gravier et pénétrèrent au rez-de-chaussée de l'aile est.

— Ce sont de simples cellules de moine, les avertit Legrave en ouvrant une porte. Vos serviteurs, Sir Hugh, partageront celle-ci.

Il poussa une autre porte et fit entrer Corbett dans une pièce aux vastes dimensions, éclairée par une seule meurtrière. Un grand crucifix pendait au mur chaulé au-dessus du lit de camp. Au pied de ce dernier, un coffret en fer reposait sur une table, près d'un gros coffre en cuir, et sous la fenêtre se dressaient un bureau et une chaire au dossier et aux accoudoirs délicatement sculptés.

— Vous pouvez partager nos repas au réfectoire, lui dit Legrave avant de regarder, par-dessus son épaule, Maltote et Ranulf qui attendaient dans le couloir.

Il referma la porte et s'y appuya, les yeux plissés par un sourire.

— Sir Hugh, ne prenez pas ombrage de l'accueil que vous avez reçu. Notre ordre est en pleine tourmente. Nous sommes comme un bateau sans gouvernail, poussé de-ci de-là par les vents. La Terre sainte est perdue. Les infidèles campent sur les lieux que nous vénérons. Que sommes-nous censés faire à présent ? Nombre de nos compagnons ont quitté leur parentèle, leur foyer, leur province, pour devenir templiers. Le Temple est leur famille à présent et ils voient leur bien-aimé ordre pillé par les princes de ce monde.

— Ce n'est pourtant pas une raison pour trahir ou assassiner ! se récria Corbett.

— Bien sûr que non, mais encore faudrait-il prouver ces accusations. Quoi qu'il en soit, les cloches sonneront l'heure du souper.

Sur ce, il se glissa hors de la chambre.

Ranulf et Maltote entrèrent, portant la sacoche de leur maître.

— Nous avons pansé les bêtes, Messire, annonça Maltote. Y compris cette carne de poney. Il a donné bien du fil à retordre aux

garçons d'écurie !

— Votre avis sur tout cela, Sir Hugh ? demanda Ranulf en rangeant les fontes dans le gros coffre et en approchant un escabeau.

— Cela ne me dit rien qui vaille. Les templiers ne se livrent pas facilement, ce sont des hommes de guerre, des coeurs d'airain. Ils ne nous aiment pas et n'apprécient guère notre intrusion. Je pense qu'il y a anguille sous roche.

— Vous faites allusion à la mort du régisseur ? On nous en a parlé. Oh ! pas les chevaliers. Eux sont discrets et savent garder bouche cousue, mais les serviteurs.

— Avez-vous appris quelque chose ?

— Non, ils sont plus morts que vifs. Comme toujours, on mentionne d'étranges lumières la nuit, des allées et venues... Apparemment, la paix et la tranquillité régnaient au manoir jusqu'à l'arrivée de Molay et des commandeurs. D'habitude, le domaine n'est habité que par le régisseur et quelques serviteurs. Maintenant tout est sens dessus dessous. Ils croient que Sir Guido a été victime de sortilège et que le feu de l'enfer l'a dévoré. Ils commencent déjà à partir, ils ne veulent plus travailler ici.

Corbett regarda par la fenêtre. Les zébrures d'or et de pourpre du soleil couchant illuminaient le ciel. Il avait envie de s'étendre pour mettre de l'ordre dans ses idées, mais il ne pouvait oublier cette vision de cauchemar dans la salle du conseil.

— Ranulf, Maltote, défaites les bagages. Fermez la porte derrière moi. Je me rends au labyrinthe. Pendant ce temps, allez fouiner un peu partout en jouant les innocents. Pour toi, dit-il à Maltote avec un clin d'oeil, ce ne sera pas difficile. Essayez de voir où vous pouvez aller. Si on vous chasse, Ranulf, ne discute pas. Retrouvons-nous ici dans moins d'une heure.

Il quitta l'hostellerie pour déambuler dans le domaine. Il passa nonchalamment près des écuries, des forges, des granges et, franchissant un grand portail, pénétra dans un vaste jardin superbement conçu, véritable havre de paix et de silence. Une tonnelle de roses et de chèvrefeuille courait le long du mur. Il s'assit sur une banquette gazonnée, près d'un carré de muguet, et parcourut le paysage d'un regard admiratif.

— Oh, si seulement Maeve était ici ! murmura-t-il.

Son épouse adorait les jardins. Celui-ci surpassait en beauté tous ceux qu'il avait vus, même dans les palais d'Édouard. Les plantes, dans les plates-bandes bien tracées, embaumaient l'air vespéral de leurs parfums entêtants. Au bout d'un moment, il alla contempler pervenches, polypodes, fenouil, primevères et iris florentins. Non loin, l'achillée, les marguerites et le gaillet jaune poussaient dans des

parterres surélevés. Puis il pénétra dans un modeste verger où l'ombre des pommiers, poiriers et mûriers noirs le protégeait des ardeurs du soleil couchant. Se retournant vers le manoir, il avisa les archères et les fenêtres étroites où brillait le verre et se demanda si on ne l'observait pas.

Une porte basse, dans le mur, donnait sur une prairie qui descendait en pente douce jusqu'à un bosquet, au bord de l'immense lac étincelant. Des étables voisines lui parvenait le meuglement des vaches que l'on rentrait pour la nuit. La brise lui apporta le bruit d'un marteau sur une enclume et il entendit un homme fredonner une chanson. Scène idyllique qui fit resurgir en lui le souvenir doux-amer de son propre manoir de Leighton. Mais il se sentait mal à l'aise, pourtant, sûr que l'on épiait ses moindres gestes. Il tourna sur sa droite et, contournant le logis principal, s'avança vers une rangée d'arbres, derrière laquelle se profilait le labyrinthe, véritable océan de hautes haies verdoyantes et épineuses qui finissaient à la courtine d'enceinte. Il le longea en scrutant chaque entrée jusqu'à ce qu'il aperçût une longue corde sur le sol. Il s'aventura dans le dédale en suivant la corde qui y serpentait.

— À la Grâce de Dieu ! chuchota-t-il en considérant l'épaisseur des buissons qui enserraient l'allée. Guido Reverchien devait être avide de mortifications.

Soudain il sursauta : un oiseau, surgi d'un troène, s'était élancé dans le ciel en un bruissement d'ailes qui lui rappela le vrombissement d'un carreau d'arbalète. Il poursuivit son chemin, néanmoins. Aucun son. On aurait dit qu'il s'était perdu dans une forêt magique et secrète. Il suivait toujours la corde. Le silence oppressant s'appesantit. Son coeur battait la chamade et la sueur lui picotait la nuque. Les ombres s'allongeaient, et, par endroits, les rayons du soleil mourant ne perçaient plus les hautes murailles vertes. Il avançait péniblement à présent, en regrettant de ne pas avoir attendu le lendemain. Tout d'un coup, il entendit crisser le gravier.

Il fit volte-face. Le suivait-on ? Ou le son provenait-il d'un oiseau ou d'un petit animal de l'autre côté de la haie ? Il se figea, l'oreille aux aguets, avant de reprendre sa marche, rassuré. Enfin, la corde contourna une haie et finit au centre du labyrinthe. Une grande croix de pierre se dressait devant lui, précédée de quelques marches sur lesquelles Reverchien devait s'être agenouillé. La pierre et les lourds candélabres de fer étaient fendillés et noircis. Corbett contempla la face sculptée du Sauveur.

« Que s'est-il passé ? se demanda-t-il. Comment ce feu mystérieux a-t-il pu consumer un vieux soldat en train de prier ? »

Il étudia l'endroit dévasté par les flammes. Il ne comprenait pas ce qui les avait provoquées. Les cierges avaient disparu, mais il restait

de fines traces de cire. Des étincelles auraient pu en jaillir à la rigueur et légèrement brûler quelqu'un, mais pas le transformer en torche vivante. Il s'assit sur la banquette gazonnée et s'efforça de revivre la scène. Reverchien avait sans aucun doute emprunté cette même allée en récitant les psaumes, les doigts crispés sur son chapelet. Le jour qui allait poindre donnait assez de lumière pour qu'il remarque éventuellement quiconque aurait cherché à se dissimuler dans ce lieu exigü. Certes, il était âgé, mais son expérience de soldat lui avait affiné l'ouïe : il aurait entendu qu'il était suivi. L'assassin était-il un commandeur, l'un des cinq que Corbett venait de rencontrer ?

En ce cas, il n'aurait pas pu être là quand avait péri Reverchien.

Corbett fixa le sol calciné sur une assez grande largeur.

— Et s'il y avait eu plusieurs assassins ? murmura-t-il. Si ce manoir de Framlingham abritait ce groupe de templiers rebelles ? Si un homme était entré dans le labyrinthe bien avant Sir Guido ? Mais en ce cas, il lui aurait fallu ressortir, chose impossible sans se faire voir.

Le garde du Sceau privé leva les yeux vers le firmament et entendit alors le gravier rouler sous une botte, derrière les troènes, puis un grincement comme si on ouvrait une porte. Il se jeta de côté au moment même où une longue flèche en bois d'if se brisait sur la croix. S'abritant derrière la pierre, il dégaina sa dague. Le bruit de gravier à nouveau. Et puis une autre flèche qui frôla sa tête pour aller se perdre dans la haie. Sans attendre la troisième, il s'élança en direction de l'entrée en suivant la corde et s'enfuit à toutes jambes, les yeux rivés sur ce fil d'Ariane qui serpentait et se tortillait dans le labyrinthe. Il entendit, derrière lui, le pas résolu de son assaillant. Soudain, il contourna une haie... et ne vit plus la corde. Elle avait disparu ! Il s'immobilisa, haletant, pour reprendre son souffle. Où aller ? À droite, à gauche ? Il voulut escalader le mur de troènes, mais les courtes branches pointues lui entaillèrent les doigts et il lui fut impossible de trouver un point d'appui. Il s'accroupit en avalant de grandes goulées d'air et en s'efforçant d'apaiser les battements affolés de son cœur. Il se rappela la distance parcourue et estima qu'il ne devait pas être loin de l'entrée. Mais, s'il se trompait, il risquait de se retrouver perdu, pris au piège, cible facile pour l'assassin. Il attendit un moment, l'oreille aux aguets, mais le silence n'était troublé que par le croassement des corneilles et, parfois, par l'envol d'une fauvette nichant dans la haie.

Enfin, il se sentit assez maître de lui pour passer à l'action. Il ôta sa cape et se mit à arracher des morceaux de tissu qu'il pendait à des rameaux.

— Au moins, marmonna-t-il, je saurai si je tourne en rond.

Il s'avança en rampant, essayant de se rappeler comment il était

entré dans le labyrinthe.

— Par la gauche, chuchota-t-il, j'ai constamment tourné à gauche.

Il choisit l'allée à sa droite et repartit prudemment. De temps à autre, il s'égaraît, tombait sur un morceau de tissu accroché à un buisson. Il revenait alors sur ses pas en pestant et corrigeait son erreur. Il n'entendit à nouveau son persécuteur qu'une seule fois : le gravier craqua soudain, son cœur fit un bond dans sa poitrine. L'assaillant était à présent devant lui. La nuit tombait. Quelque part, un chien poussa un hurlement lugubre tandis que déclinait la lumière du jour.

Au bout d'un moment, le magistrat se sentit hors de danger. On ne le poursuivait plus, on ne l'épiait plus. Il comprit qu'on avait enlevé la corde, non pas pour le prendre au piège, mais – au cas où il survivrait – pour le retarder et permettre à l'assassin de s'enfuir. Il avança encore avant d'entendre la voix de Ranulf.

— Messire !

— Oui ! Ici ! hurla-t-il en agitant sa cape très haut au-dessus de sa tête.

— Je la vois ! s'égosilla Ranulf.

— Continue de crier ! lui ordonna Corbett.

Ranulf s'exécuta avec joie, l'encourageant à tue-tête.

Corbett poursuivit sa marche en se guidant sur la voix de son serviteur. Bientôt les haies devinrent moins épaisses et il parvint à l'entrée du labyrinthe où l'attendaient Ranulf et Maltote, radieux.

— Vous devriez être plus prudent ! s'exclama Ranulf.

— Je l'ai été ! gronda Corbett. Mais un pendard a enlevé la corde et a essayé de me tuer.

Ranulf jeta un coup d'oeil à la ronde.

Alors où se trouve-t-il ? Il doit encore rôder à l'intérieur.

Non, il s'est envolé. Ranulf, as-tu vu quelqu'un ?

— Personne, à part un jardinier poussant sa brouette.

— Décris-le-moi.

— Il portait une esclavine. Mais le manoir regorge de serviteurs.

Corbett ferma les yeux. Il se rappela avoir vu une brouette près du labyrinthe, recouverte d'un drap sale.

— Pourquoi vouloir me tuer ? reprit-il d'une voix rauque. Si ce groupe de rebelles veut la perte du roi, à quoi mon assassinat les avance-t-il ?

— Ils craignent peut-être que vous ne meniez l'enquête.

— Mais le roi nommerait quelqu'un d'autre. Pourquoi renforcer les soupçons ?

Il regarda le ciel assombri.

— Bon, c'est la seconde fois que leur tentative d'assassinat échoue aujourd'hui et c'est la dernière fois que je me promène seul dans ce

maudit manoir. Qu'avez-vous découvert ?

Une cloche sonna, signalant l'heure du souper. En revenant à la porte principale, Ranulf expliqua qu'ils avaient parcouru couloirs et galeries. Il s'arrêta soudain en agrippant le bras de son maître.

— Framlingham est vraiment un lieu étrange. Certes il y a des chambres, des escaliers, des caves, et même un cachot, mais il est trop bien défendu avec des hommes en armes partout. Ils ne nous ont jamais refusé le passage sauf lorsque nous avons voulu monter à une certaine soupenle, tout en haut. L'escalier est gardé par des soldats. Polis, mais fermes. Quand je leur ai demandé pourquoi nous ne pouvions pas passer, ils se sont bornés à sourire et à me dire de m'occuper de mes affaires.

— C'est vrai, ajouta Maltote. Oh ! et puis parle-lui de l'autre chose.

— Ah oui !

Ranulf se pencha vers Corbett.

— Au premier étage du corps de logis, il y a huit fenêtres.

— Et alors ?

— Il n'y a que sept pièces dans la galerie.

CHAPITRE V

Ils revinrent à l'hostellerie et revêtirent leurs plus beaux atours pour le souper.

— Pas un mot sur cette tentative d'assassinat ! enjoignit Corbett à ses serviteurs alors qu'ils s'acheminaient vers le réfectoire.

Les templiers s'étaient déjà rassemblés autour de la table, au centre de la petite salle confortable qu'égayaient des bannières accrochées à la charpente. Jacques de Molay récita rapidement le bénédicité et bénit la nourriture. Mais avant même qu'ils ne s'asseyent, un valet entra, portant un plateau avec un nombre égal de gobelets et de plats contenant du pain salé. Templiers et invités se virent offrir du vin et du pain.

— Souvenons-nous, entonna le grand maître, de nos frères partis avant nous, de nos camarades gisant dans la poussière.

— Amen ! répondit l'assistance en chœur.

Corbett parcourut du regard la salle remplie d'ombres et réprima un frisson, comme si les fantômes de ceux qu'avait invoqués Molay se pressaient autour d'eux. Il but une gorgée de vin et mordit dans le pain salé. Ranulf se mit à tousser mais, sur un coup de coude de son maître, avala prestement son morceau de pain.

— Souvenons-nous, poursuivit Jacques de Molay, de ces belles cités et de ces forteresses tombées aux mains de nos ennemis.

Ils prirent à nouveau du vin et du pain.

— Souvenons-nous, reprit Molay pour la troisième fois, des Lieux saints, où le Christ, Notre-Seigneur, mangea, but, souffrit, mourut et ressuscita d'entre les morts.

Les serviteurs emportèrent alors gobelets et plats. D'un geste, Molay invita les convives à s'asseoir et le souper commença. Malgré la gravité du ton du bénédicité, le repas s'avéra délicieux : faisan aux épices, lièvre au pot, légumes frais, bordeaux, puis friandises accompagnées de vin d'Alsace frais. En sirotant sa boisson, Corbett se rappela le cadeau du roi. La conversation, autour de lui, portait surtout sur la situation à l'étranger, comme si les moines-chevaliers s'efforçaient d'oublier les récentes tragédies. Ils parlaient de navires, de pirates barbaresques, du chapitre général qui s'était tenu à Paris et

du grand débat sur une éventuelle fusion de leur ordre avec celui des Hospitaliers.

Sans négliger la présence de leurs trois invités, ils ne les mêlaient pas à leurs discussions et ce n'est que lorsque frère Odo, l'archiviste maigre au crâne chauve et à l'abondante barbe blanche, se joignit à eux qu'ils abordèrent des sujets moins austères. Corbett fut immédiatement séduit par les yeux rieurs et le sourire constant qui flottait sur les lèvres du vieil homme, marques d'un naturel enjoué.

— Vous laissez nos hôtes, lança-t-il du bas bout de la table à ses compagnons. On dirait que vous n'êtes ni chevaliers ni gentilshommes, mais de vieux guerriers blanchis sous le harnois qui se conduisent en rustres.

Il s'inclina devant Jacques de Molay.

— Maître, veuillez pardonner mon retard.

— Je vous en prie, dit celui-ci avec le sourire. Nous vous connaissons bien, vous et vos livres, frère Odo, et vous avez raison : nous devrions faire montre de plus de courtoisie.

Un marmiton apporta un tranchoir⁽²³⁾ pour le nouveau venu. Odo posa les coudes sur la table et Corbett retint une exclamation. L'archiviste n'avait pas de main gauche, mais, à la place, un pilon de bois poli. Legrave, assis en face du magistrat, se pencha vers lui.

— Nous supportons tout de frère Odo, proféra-t-il dans un murmure feint, en souriant au vieil homme qui fit mine de le foudroyer du regard. Il n'aime pas qu'on le dise, mais c'est un héros, un véritable paladin.

— C'est vrai ! renchérit Branquier d'une voix de stentor. Pourquoi, à votre avis, tolérons-nous ses sermons et ses déplorables manies ?

Corbett perçut la profonde admiration, voire la tendresse, qu'ils éprouvaient tous pour leur archiviste.

— Dans son jeune temps, expliqua Symmes, frère Odo fut un preux que même Arthur, Roland ou Olivier auraient été fiers de compter parmi leurs pairs.

— Oh, cessez !

Le vieillard fit un petit geste de sa main valide, bien que, de toute évidence, il goûtât fort ces plaisanteries bon enfant.

— Il a combattu à Saint-Jean-d'Acre, poursuivit Legrave, comme nous tous, mais lui a défendu la brèche ouverte dans le rempart. Il fut le dernier à partir. Racontez, mon frère, racontez à nos invités comment cela s'est passé.

Corbett comprit que c'était un rituel consacré par le temps, mais qu'il y avait une différence, cette fois : ces hommes brûlaient de lui démontrer qu'en dépit des rumeurs et des accusations sournaises, ils avaient été, autrefois, les ardents défenseurs de la foi, des héros, des

saints en armure. Les autres templiers joignirent leur voix à celle de Legrave. L'archiviste but alors une grande rasade de vin et leva son moignon.

— J'ai perdu ma main à Saint-Jean-d'Acre, commença-t-il. Oui, j'y étais quand notre place forte est tombée en mars 1291.

Il regarda les quatre commandeurs :

— Tout comme vous.

— Nous avons rompu les rangs et reculé, nous, déclara Legrave, yeux baissés. Nous avons fui la ville, le bouclier dans le dos, le visage tourné vers la mer.

— Non, corrigea doucement Odo. Il fallait battre en retraite. Je vous ai répété des centaines de fois qu'il n'y a aucune gloire à mourir, aucun honneur à être une dépouille ensanglantée, aucune fierté à être fait prisonnier.

— Vous, vous n'avez pas fui, souigna Branquier.

— Mes frères, intervint Molay en tapotant la nappe du manche de son couteau, vous avez tous un avantage sur moi, en vérité, car moi je n'y étais pas. Je n'ai jamais subi la chaleur brûlante des déserts de Palestine, je n'ai jamais entendu le cri de guerre des mamelouks qui glace le sang dans les veines, je n'ai jamais connu la fureur des combats. Ce n'est pas notre faute si Saint-Jean-d'Acre est tombé, c'est celle de...

Il croisa le regard de Corbett et n'acheva pas sa phrase. Mais il leva au ciel des yeux remplis de larmes.

— Racontez-le encore une fois, Odo, souffla-t-il. Racontez-nous la chute de la cité.

— Le siège débuta en mars...

L'archiviste s'appuya au dossier, paupières closes, et retraça des scènes terribles d'une voix douce et grave.

— Comme vous ne l'ignorez pas, la ville était condamnée. Pourtant, la foule s'amassait dans les rues et l'on festoyait tard dans les tavernes qui ne désemplissaient pas. Quant aux auberges, elles offraient, à l'étagé, des beautés syriennes et grecques à foison. La frénésie s'empara de la cité lorsque les hommes du sultan commencèrent à l'encercler.

Frère Odo rouvrit les yeux.

— Comment se fait-il que les gens sur le point de mourir éprouvent l'envie de danser encore plus vite ? Sir Hugh, vous êtes-vous jamais trouvé au coeur d'une bataille ?

— Oui, des embuscades au pays de Galles et des affrontements dans la bruyère humide des marches écossaises, mais rien en comparaison de vous, frère Odo.

Corbett observa les commandeurs.

— Loin de moi l'idée de condamner un homme pris dans le feu du

combat. Je ne sais pas, moi-même, comment je me comporterais alors.

Odo lui porta silencieusement un toast avant de poursuivre son récit.

— L'attaque finale eut lieu en mai : le vacarme des engins de guerre, le fracas des boulets contre les murailles qui s'écroulaient, le grondement des incendies, les explosions soudaines... et les tambours de guerre ! Vous rappelez-vous, mes frères, le roulement continu des tambours mamelouks ?

— Oh, que oui ! répondit Branquier. Parfois, la nuit, étendu sur ma couche, je les entends encore.

Il regarda ses camarades d'un air confus.

— Je me lève alors et épie, par la fenêtre, les ombres sous les arbres. Et je me demande si Satan et ses légions ne sont pas venus me narguer.

Odo fit signe qu'il comprenait.

— Je défendais le rempart ouest. L'ennemi y ouvrit une brèche et déversa de l'huile qui noircit le sol et souleva un rideau de fumée. Puis, pour combler les fossés, les mamelouks y poussèrent des colonnes de bêtes de somme affolées qui y tombèrent et qu'ils achevèrent. Un pont se forma ainsi, grâce auquel ils montèrent à l'attaque des remparts. Nous n'étions plus très nombreux. J'étais épuisé, aveuglé par la fumée, mes bras étaient lourds comme du plomb.

Il observa une pause.

— Derrière la fumée nous parvenaient les chants des derviches et les roulements des tambours qui s'approchaient. Le premier assaut eut lieu dans la pâle lueur du petit matin : une masse d'ombres comme si l'Enfer vomissait ses cohortes de démons. Nous les repoussâmes, mais ce furent ensuite des compagnies de mamelouks en armure. Les murailles tombèrent. Nous nous repliâmes. Nous dépassâmes un groupe de moines, des dominicains. Ils s'étaient rassemblés pour chanter le *Salve Regina*. Nous ne pouvions pas les sauver. Tout autour de nous, des hommes mouraient sur le seuil des maisons, sur les barricades, à l'entrée des ruelles ou dans les tours en flammes.

— Mais vous les avez arrêtés, intervint Branquier. Pendant un moment, vous les avez arrêtés !

— Oui. Une rue menait aux quais. Tous fuyaient. C'était la débandade et les bateaux se remplissaient à toute vitesse. Avec deux douzaines de templiers – des hommes triés sur le volet –, nous défendions la dernière barricade.

Odo se redressa. Les yeux brillants d'excitation, il sembla rajeunir.

— Nous nous sommes battus tout l'après-midi. En chantant le *Paschale Laudes*, l'hymne de Pâques, jusqu'à ce que les infidèles reculent et nous promettent de nous laisser la vie sauve. Nous leur

rîmes au nez. Ils revinrent à l'attaque. Des boules de feu pleuvaient sur les barricades. Et puis, tout d'un coup... les ténèbres.

Ses épaules s'affaîsèrent.

— Lorsque je repris connaissance, j'étais sur l'un des navires de transport qui fonçaient vers la haute mer. Je n'avais plus de main gauche. Saint-Jean-d'Acre était tombé. J'appris, par la suite, qu'un seul homme avait survécu, qu'il m'avait traîné sur les marches du quai et avait trouvé une embarcation.

La voix d'Odo trembla.

— Parfois je regrette de ne pas avoir péri aux côtés de mes frères.

— Ne dites pas d'absurdités.

William Symmes vint s'agenouiller près du vieillard, son visage balafre empreint d'une certaine douceur.

— Si vous étiez mort, souffla-t-il gentiment, nous n'aurions jamais entendu ce récit et Framlingham n'aurait pas eu son archiviste préféré.

— Ainsi, conclut Corbett, à part le grand maître, vous étiez tous à Saint-Jean-d'Acre ?

— Nous sommes revenus avec le reste des troupes, précisa Legrave. Chacun de nous a un poste de commandeur à présent, moi à Beverley, Baddlesmere à Londres, Symmes à Templecombe dans le Dorset et Branquier à Chester.

— Et lors de votre chapitre général, insista Corbett pour détendre l'atmosphère, a-t-on lancé d'autres projets ? Le Temple va-t-il essayer de regagner ce qui a été perdu ?

— En temps voulu, répliqua Jacques de Molay. Mais où voulez-vous en venir avec vos questions, Sir Hugh ?

Il claqua des doigts et un serviteur surgit de l'ombre pour remplir leurs gobelets.

— Peut-être n'est-ce ni le moment ni l'occasion, dit Corbett en jetant un bref coup d'oeil vers Ranulf et Maltote qui, repus, contemplaient bouche bée ces personnages étranges qui avaient été témoins de scènes qu'ils ne pouvaient même pas concevoir.

— Balivernes ! trancha Molay. Que désirez-vous savoir ?

— Vous êtes tous allés en France pour le chapitre général, n'est-ce pas ? Grand maître, pourquoi êtes-vous venu en Angleterre ? Et pourquoi êtes-vous restés ensemble au lieu de regagner vos différents postes ?

— Il entre dans mes attributions de visiter chaque province, et d'être, pour ce faire, accompagné de commandeurs.

— Quand êtes-vous arrivés ?

— Sept jours avant que les menaces de mort ne soient clouées à la porte de St Paul, précisa sarcastiquement Jacques de Molay, et quelques jours après la tentative d'assassinat sur la personne du roi Philippe, dans le bois de Boulogne.

— D'autres questions ? dit Legrave, coudes sur la table, se léchant les doigts.

— Et vous êtes venus à Framlingham ?

— Oui, riposta Legrave d'un ton narquois. Nous y étions lorsque s'est déroulé ce crime atroce sur la route d'York.

— Et nous nous trouvions à York même, déclara Branquier, quand ont eu lieu ces attentats contre notre souverain et vous-même.

— Mais tout cela, renchérit Baddlesmere, est pure coïncidence, et non preuve de haute trahison.

— Et rappelez-vous, intervint Odo, qu'au moment où Guido périt dans le labyrinthe, aucun de mes frères n'était resté ici. Ils avaient tous quitté Framlingham la veille pour rencontrer le roi Édouard au prieuré St Léonard.

— Sir Guido était votre ami, n'est-ce pas ?

— Oui. Toutefois je m'empresse d'ajouter que sa mort ne me cause aucun chagrin, mais plutôt un certain soulagement, car il passait son temps à se torturer. À présent, il repose dans l'amour du Christ. Il ne souffre plus, il ne doute plus.

Le vieil archiviste cligna rapidement des yeux.

— Nous l'enterrons demain. Il connaîtra enfin la paix éternelle.

— Vous étiez au labyrinthe, n'est-ce pas ? reprit Corbett. Vous l'avez accompagné jusqu'à l'entrée ?

— Oui, juste avant l'aube. La journée promettait d'être belle. Le ciel était d'un bleu outremer qui, me dit-il, lui rappelait l'Orient. Il s'est agenouillé, le chapelet à la main, et a commencé son pèlerinage. Moi, je me suis assis là, comme à l'accoutumée, respirant avec plaisir les senteurs qu'apportait la brise matinale et déplorant les supplices qu'il s'infligeait. Je me suis assoupi et, tout d'un coup, j'ai entendu ses horribles hurlements. Je me suis relevé d'un bond et ai aperçu une colonne de fumée noire qui s'élevait au-dessus du labyrinthe. La suite, vous la connaissez.

— Et vous êtes sûr que personne d'autre n'était là ?

— Dieu m'est témoin que non, Sir Hugh.

Le magistrat observa les templiers.

— Et vous êtes tous revenus tard dans l'après-midi ?

— Comme nous vous l'avons déjà dit, répondit Molay, nous parcourions les rues d'York afin de régler nos affaires. Frère Odo n'a pas jugé utile de nous avertir. Sir Guido était mort. Rien ni personne ne pouvait le faire revivre.

— Pas Branquier, rectifia Odo. Lui est revenu plus tôt. Il m'avait demandé de le retrouver à l'heure de sexte.

Frère Odo avala quelques bouchées et sourit.

— Il a dû me réveiller, car je faisais la sieste.

Il eut un petit rire et ajouta :

— Je deviens vieux. Mais quelle heure était-ce donc ?

— La bougie des heures⁽²⁴⁾ atteignait juste le treizième anneau, répondit Branquier. Vous m'en avez fait la remarque.

Le grand argentier se tourna vers Corbett.

— Je voulais que frère Odo me trouve un certain ouvrage. Mais quand je suis arrivé à Framlingham, un serviteur m'a raconté ce qui était arrivé à Sir Guido, aussi ai-je immédiatement regagné ma cellule pour y laisser mes affaires avant d'aller voir Odo.

— J'aurais besoin d'autres renseignements, déclara Corbett, et vous prie de me pardonner, grand maître, mais il me faut connaître vos faits et gestes en détail.

Il fit un geste d'apaisement.

— Ces questions, je n'en doute pas, mettront les choses au clair. Ni notre souverain ni moi-même ne voulons vous offenser. Au contraire, le roi, par mon entremise, vous offre un tonnelet de vin, un grand cru de Bordeaux, provenant des caves du *Manteau Vert*.

Molay le remercia d'un sourire.

— Ah oui ! Hubert Seagrave, le marchand de vin de la maison royale... Il a demandé l'autorisation d'acquérir certaines de nos terres, un terrain en friche...

Un cri terrifiant, venant des cuisines, lui coupa la parole. Ranulf fut le premier à réagir : il recula violemment son siège et se rua dehors. Corbett et les autres se précipitèrent à sa suite. Une scène qu'on aurait dit tout droit surgie de l'Enfer les attendait aux cuisines, vaste salle aux dimensions de caverne, où poêlons, marmites et coquemars pendaient aux murs : près du four, l'un des cuisiniers hurlait, transformé en torche vivante, devant ses compagnons pétrifiés d'horreur. Le feu avait pris à son tablier et des flammèches couraient sur ses chausses et sur la serviette qu'il portait autour du cou. Le malheureux chancela soudain et s'écroula sur les genoux.

Ranulf lui versa un grand seau d'eau dessus, et, aidé de Maltote, saisit de la grosse toile, près d'une panière, pour le recouvrir et étouffer le brasier. Corbett jeta un rapide coup d'oeil aux templiers. Jacques de Molay s'était détourné, face au mur. Odo et les quatre autres commandeurs ne pouvaient détacher leurs regards épouvantés du queueux dont les plaintes se muèrent en gémissements avant de cesser entièrement. Enfin, la silhouette tordue de douleur s'immobilisa. Ranulf, les mains et le visage noircis par la fumée, ôta la toile. Le cuisinier gisait sans vie, carbonisé. Vision d'Apocalypse. Maltote eut un haut-le-cœur et fonça vers la cour.

Les gens des cuisines – marmitons, queueux, garçons rôtisseurs – s'écartèrent des templiers. L'un d'eux renversa un pot d'étain qui chuta avec fracas.

— Il riait, murmura un cuisinier. Il riait, et la minute d'après,

voilà qu'il prend feu. Vous avez vu ? Les flammes l'ont dévoré.

Il fut terrassé par la panique et ses yeux roulèrent dans ses orbites. Puis il se reprit.

— Nous plaisantions et il s'était mis à rire.

Il se boucha soudain le nez, à cause de la puanteur.

— Comment s'appelait-il ? demanda calmement Corbett.

— Peterkin. Il habitait dans Coppergate, avec sa mère. Il était ambitieux, ça c'est sûr, il rêvait d'avoir sa propre pâtisserie.

— Emportez le corps ! ordonna Jacques de Molay aux sergents qui s'agglutinaient sur le seuil du réfectoire. Recouvrez-le d'un drap et transportez-le à l'infirmerie.

Les serviteurs continuaient à s'approcher de la porte en catimini. Le maître queueux, épaules massives et crâne dégarni, s'avança d'un pas décidé, ôta son tablier de cuir et le jeta par terre.

— Cela suffit ! grommela-t-il. Nous partons ! Même si vous essayez de nous retenir, nous aurons quitté le manoir dès demain matin !

Il tendit la main vers les chevaliers.

— Payez-nous ! Ensuite nous nous en irons !

En apercevant l'abcès purulent et rougeâtre qui ornait la paume du gaillard, Corbett sentit son estomac se rebeller à la pensée de ce qu'il avait ingéré. Les autres cuisiniers firent écho aux réclamations de leur compagnon. L'atmosphère changea sensiblement. L'un des marmitons se saisit d'un écharnoir, un autre d'un hachoir encore rouge de sang. Derrière lui, Corbett entendit les sergents dégainer leur épée.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-il. Je suis le représentant du roi. Monseigneur, payez ces hommes et laissez-les partir quand ils auront satisfait à notre interrogatoire. Mais pas ici. Que Dieu ait pitié de ce malheureux, mais la pièce empeste !

Jacques de Molay se tourna vers les commandeurs.

— Assurez-vous qu'aucun danger ne menace le manoir. Notre souper est terminé. Sir Hugh et moi-même allons interroger ces braves gens. Ne vous inquiétez pas, Messire Ranulf nous protégera tous, j'en suis sûr ! ajouta-t-il avec un fin sourire diplomatique.

Les chevaliers parurent sur le point de refuser. Main sur la garde de leur poignard, ils décochaient des regards peu amènes aux cuisiniers et à Corbett.

— Allons ! les encouragea Molay de sa voix tranquille.

Ils se dispersèrent. Corbett ramena les serviteurs au réfectoire et monta sur l'estrade, au pied de laquelle ils se regroupèrent, plus anxieux et effrayés à présent qu'ils se trouvaient hors de leurs cuisines. Ils piétinaient nerveusement, impatients de s'en aller.

— Que s'est-il passé ? leur demanda Corbett.

— Comme ils l'ont dit, le souper était fini, expliqua le maître queux. Nous rangions la cuisine. Peterkin était pâtissier. Il riait et causait tout ce qu'il savait en sortant les cendres du four, quand soudain le voilà qui se met à hurler. Je me retourne : il était en flammes !

Il claqua des doigts et l'un des marmitons délaça son fin tablier de cuir et le tendit au magistrat.

— C'est un comme ça qu'il portait.

Corbett examina le tablier avec curiosité : du cuir peu épais, une bride qu'on passait autour de cou et une cordelette qu'on nouait à la taille. Cela protégeait des taches et des étincelles, certes, mais pas du genre d'embrasement qu'il venait de voir.

— Qu'avait-il aux mains ?

— De gros chiffons de laine qui lui montaient jusqu'aux coudes, répondit le maître queux.

— Montrez-moi ce qu'il faisait, lui ordonna Corbett. Nous serons seuls, vous et moi.

L'autre allait protester, mais le magistrat descendit de l'estrade et lui brandit une pièce d'argent sous le nez.

La pièce disparut comme par enchantement et ils revinrent à la cuisine. Le cuisinier se dirigea vers la vaste cheminée qu'entouraient deux grands fours encastrés dans le mur.

— Il travaillait ici, expliqua-t-il en ouvrant la porte en fer.

Corbett y jeta prudemment un coup d'oeil, mais recula vite devant la fournaise. Du charbon de bois brûlait, empilé sous une grille d'acier. Le cuisinier prit la pelle à enfourner et désigna le four.

— Vous comprenez, Messire, Peterkin plaçait les tourtes sur la grille, refermait la porte et attendait qu'elles cuisent. Il savait exactement combien de temps cela prendrait.

Un sourire triste apparut sur sa face luisante de graisse.

— C'était un bon cuisinier. La viande de ses tourtes était toujours tendre et délicieuse, et la croûte dorée et légère. Il laisse une mère, qui est déjà veuve.

Le clerc mit une pièce d'argent dans la paume noirâtre du maître queux.

— Donnez-la-lui, alors. Qu'elle profite de la présence du roi à York pour faire appel à sa générosité.

— Comme si cela servait à quelque chose ! grogna l'autre.

— Détrompez-vous. C'est moi qui m'occuperai de cette pétition. Bien, que faisait donc Peterkin ?

Le cuisinier montra, sur le sol, un plateau en fer, plein de cendres.

— La cuisson achevée il faut éteindre les fours. Peterkin insistait pour le faire lui-même en préparation du lendemain. Il savait très précisément comment les nettoyer et comment éteindre le charbon de

bois. Eh bien, il ratissait les cendres dans ce plateau lorsqu'il poussa ce hurlement.

— Qu'est-il arrivé, à votre avis ? s'enquit Corbett en s'éloignant du four.

L'homme lui emboîta le pas.

— Je l'ignore. Oh, ce n'est pas la première fois que je vois des gens se faire brûler, surtout quand ils versent de l'huile sur le feu – de mauvaises brûlures aux mains et au visage. Parfois, nous nous ébouillantons les pieds ou les jambes – prit un linge sous son tablier de cuir et épongea sa face baignée de sueur.

— Mais, Messire, chuchota-t-il en s'approchant si près du magistrat que celui-ci sentit son odeur rance, je n'ai jamais rien vu de tel. Un bon chrétien transformé en torche en quelques secondes !

Corbett revint à la porte de derrière, laissée grande ouverte. Une odeur âcre et tenace de chair brûlée flottait encore dans l'air. De la grand-salle lui parvenait un faible brouhaha de voix tandis qu'au-dehors, dans l'obscurité, résonnait le cliquetis des cottes de mailles. Du seuil de la pièce, il contempla les reflets de la lune dans les flaques qui parsemaient la cour pavée.

— Qu'avez-vous vu exactement ? demanda-t-il. Je veux dire dès que vous avez vu que Peterkin brûlait.

— Les flammes.

Le cuisinier lissa son tablier.

— Sur le devant de son corps, sur sa poitrine, son ventre, ses mains. Oui, même les chiffons étaient en feu.

— Et ce soir, n'avez-vous rien remarqué de bizarre ?

— Non, Messire.

— Vraiment rien ?

— Nous avons de la besogne par-dessus la tête.

— Et personne n'est entré ? Soit avant le repas, soit pendant la journée ?

— Eh bien...

— Quoi ? Qu'avez-vous observé ?

Le maître queux grimaça.

— Il y avait bien ce cavalier...

— Quel cavalier ?

— Un homme qui portait masque et capuchon et avait une épée à double tranchant accrochée à la selle.

Le cuisinier, mal à l'aise, racla des pieds sur le sol.

— Je ne l'ai aperçu qu'une fois. Je... euh... j'attrapais des lapins à la lisière du bois. Lui, on aurait dit l'ombre de la Mort, immobile sous les arbres. Il gardait les yeux fixés sur le manoir et il ne bougeait pas. Moi, je me suis enfui.

Le coeur de Corbett se serra. Un assassin rôderait-il dans la forêt

entre Framlingham et York ?

— Pensez-vous que ce cavalier masqué soit quelqu'un du manoir ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, mais cet endroit est maudit, affirma le cuisinier tout d'une traite. Certains d'entre nous y habitent. D'autres, comme Peterkin, logent en ville. Nous avons entendu parler de ce crime étrange sur la route d'York. La paix régnait dans ce manoir, Messire, avant l'arrivée des commandeurs et de leurs sergents. Ils chantent de drôles de mélopées la nuit et ils se lèvent à n'importe quelle heure. Interdit d'aller ici, interdit d'aller là... Et puis, la mort de Sir Guido ! C'était un homme d'une grande bonté, un peu austère, mais généreux. C'est ce dont se moquait Peterkin.

Corbett se retourna brusquement.

— Comment cela ?

— Il affirmait que c'était le feu de Satan venu droit des Enfers qui avait foudroyé Guido.

— Pourquoi ?

L'homme jeta un coup d'oeil à la porte du réfectoire, puis à l'autre pièce d'argent que Corbett tenait entre ses doigts.

— Eh bien, des bruits courent.

— Lesquels ? insista le magistrat. Allons, mon ami, vous n'avez rien à craindre.

— Un marmiton a vu l'un des templiers...

Il hésita.

— Vous voulez dire l'un des commandeurs ?

— Oui. Je ne sais pas lequel, mais... euh... il l'a vu embrasser un homme. Vous comprenez, comme on embrasse une femme. Mais il ne l'a pas reconnu, je vous le dis tout de suite.

— Vous en êtes certain ?

— Oui. En arrivant dans un couloir, il a aperçu un commandeur. Celui-ci lui tournait le dos, mais il a reconnu le manteau. Je pense que l'autre était l'un des sergents, un jeune. Vous avez constaté comme il fait sombre dans ce manoir. Or ils se tenaient dans l'ombre. Le marmiton a eu si peur qu'il a pris ses jambes à son cou. C'est ce qui faisait rire Peterkin. Il tournait tout en plaisanterie. L'endroit, était-il en train de dire, sent le soufre. Et c'est à ce moment-là que l'horrible accident est advenu.

Il s'empara adroitement de la pièce d'argent.

— Et maintenant, je m'en vais.

Il sortit à grands pas en direction du réfectoire. Corbett entendit des éclats de voix. Quand il gagna, à son tour, la salle, le maître queux entraînait ses compagnons vers la sortie.

— Je n'ai rien pu empêcher, murmura Jacques de Molay. Ils sont en droit de se faire payer par l'aumônier et de partir. Votre avis, Sir

Hugh ?

Le grand maître s'avança dans le cercle de lumière que projetaient les chandeliers sur la table et s'assit pesamment, le visage dans les mains. Ranulf et Maltote prirent aussi place ; ils avaient bien bu et en ressentaient les effets.

— J'ai été témoin d'accidents similaires, avança Ranulf. Des gens, victimes de brûlures dans des rôtisseries de Londres.

— Pas comme cela, objecta Corbett en s'installant en face de Jacques de Molay.

Celui-ci leva des yeux cernés, sous ses cheveux gris acier tout ébouriffés. Il semblait avoir vieilli de dix ans et son air habituellement serein, bien qu'impérieux, avait disparu.

— Satan nous attaque de tous côtés, chuchota-t-il.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Corbett. Ce qui est advenu dans les cuisines peut très bien être accidentel.

Molay se carra sur son siège.

— Ce n'était pas un accident, Sir Hugh. Le crime sur la route d'York, l'attentat contre le roi, la mort de Sir Guido... et maintenant, cela !

— Pourquoi Satan s'attaquerait-il à vous ?

— Je l'ignore, gronda le grand maître, mais quand vous le rencontrerez, posez-lui la question !

Il sortit à longues enjambées en claquant la porte.

Corbett se leva aussi et fit signe à ses serviteurs de le suivre.

— Écoutez ! Dorénavant, nous dormirons dans la même chambre et veillerons à tour de rôle. Prenez garde à ce que vous mangez et buvez. Interdiction de déambuler seul sur le domaine.

Il soupira.

— Pour autant que je peux en juger, la situation est la même que sur les marches de l'Écosse. La seule différence, c'est que nous connaissions notre ennemi alors, tandis qu'ici nous ignorons tout de lui.

Ils regagnèrent l'hostellerie. Corbett s'arrêta soudain, le coeur battant à tout rompre : une silhouette avait surgi de la pénombre, mais ce n'était qu'un serviteur qui s'enfuyait vers le portail, son balluchon sur l'épaule.

— Ils seront tous partis avant demain matin, bougonna Ranulf. Et s'il n'en tenait qu'à moi, nous en ferions autant.

— Pour aller où ? Auprès du roi à York ou au manoir de Leighton ?

Ranulf se garda bien de répondre. De retour à l'hostellerie, Corbett ordonna à Maltote, tout ensommeillé, de monter la garde et à Ranulf de l'accompagner dans la chambre. Ce dernier s'assit sur un escabeau et Corbett le dévisagea avec perplexité : son visage

habituellement effronté était devenu livide et son attitude de trompe-la-mort avait disparu.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, Ranulf ?

— Oh rien ! pesta le jeune clerc en donnant des coups de pied dans la jonchée. Je suis tellement heureux que je vais me faire templier !

Son regard lançait des éclairs.

— Je déteste ce maudit endroit. Je n'aime pas ces chevaliers. Moines ou soldats, je ne les comprends pas. L'archiviste a beau être un vieillard admirable, les autres me font froid dans le dos.

— Tu as peur, hein ? l'apostropha son maître en s'asseyant sur le bord du lit.

Ranulf se gratta la tête.

— Peur ? Je suis proprement terrifié, oui ! Maltote, lui, ne pense qu'aux chevaux ; c'est son seul sujet de conversation. Qu'il se trame ici des choses pas très catholiques, cela n'a même pas effleuré sa petite cervelle.

Il caressa la dague à sa ceinture.

— Je sais tenir tête à des assaillants, au coupe-jarret dans la venelle, au tueur dans une chambre obscure, mais ça ? Des hommes qui s'embrasent de façon mystérieuse, Reverchien au coeur du labyrinthe et ce pauvre garçon dans la cuisine !

— Aristote affirme que tout phénomène naturel procède d'une cause naturelle répliqua Corbett.

— À d'autres ! vitupéra Ranulf. Cet âne d'Aristote n'est pas ici. S'il y était, cet idiot aurait tôt fait de changer de chanson !

Corbett éclata de rire.

— Oh, cela vous amuse, Messire, fulmina Ranulf. Nous sommes arrivés depuis peu, mais on vous a déjà menacé, pourchassé dans un labyrinthe et presque lardé de flèches !

Corbett lui agrippa le poignet.

— Oui, moi aussi, j'ai peur, Ranulf.

Il se leva en s'étirant, puis contempla le noir crucifix accroché au mur.

— De toute ma longue carrière consacrée à la poursuite des criminels, je n'ai jamais rencontré ce genre de situation. Oui, on m'a bel et bien traqué dans le labyrinthe.

Il se retourna vers son serviteur, le visage durci.

— Je n'apprécie guère d'être pourchassé ou menacé. J'ai horreur de ces cauchemars où je vois un messenger royal annoncer à Maeve et à ma petite Aliénor que j'ai rendu mon âme à Dieu et que ma dépouille arrivera bientôt pour l'inhumation.

Il se rassit.

— Je suis juriste. Mon univers, c'est la cire et le parchemin. Je

résous des problèmes. Je protège le roi et pourfends ses ennemis. Parfois, la peur m'envahit au point que je me réveille en sueur.

Il s'interrompt.

— Ce fut le cas ce matin. Si tu n'avais pas été là, je me serais enfui. C'est cela, le but de l'assassin : que le chaos règne. Mais nous, nous allons imposer l'ordre, et ensuite, nous verrons.

— Si nous survivons !

— Nous survivrons. Je commettrai des erreurs, certes, mais je finirai par arrêter le scélérat impitoyable qui se cache derrière tout cela et il paiera. Bien, imposons donc cet ordre. Nous sommes confrontés à des templiers. Ils ont des commanderies en Angleterre et dans tout l'Occident. Ils ont été chassés de Terre sainte. Ayant perdu leur raison d'être, ils se sont attiré une certaine hostilité, et même de la jalousie, à cause de leurs richesses. Eux aussi ont peur ; c'est pourquoi ils ont offert à notre souverain la coquette somme de cinquante mille livres esterlin. Ce vieux renard savait parfaitement qu'il allait l'obtenir. Alors, Ranulf, toi qui es clerc de la Chancellerie, à présent, résume-moi le cours des événements.

— Cela commence avec le chapitre général à Paris.

— Présidé par Jacques de Molay, poursuivit Corbett. Les quatre commandeurs anglais y assistent. Ils partent pour l'Angleterre juste après la tentative d'assassinat sur la personne de Philippe IV. Pendant leur séjour à Londres, des menaces de mort à la façon des Assassins sont clouées à la porte de St Paul. Ils arrivent à York. Leur présence à Framlingham dérange. Le manoir est fortement défendu, certains lieux tenus sous bonne garde. Et puis, il y a toute cette violence : l'étrange crime sur la route d'York, les attentats contre le roi et contre moi, le meurtre de Reverchien et enfin la mort de Peterkin, le pâtissier. Voistu une quelconque logique à tout cela, Ranulf ?

— Celle-ci, seulement. Là où se trouvent Jacques de Molay et ses commandeurs, le malheur frappe. Ces faits n'ont ni queue ni tête. La plupart des criminels sont poussés par des motifs bien précis. Naturellement, des dissensions pourraient exister au sein de l'ordre, ou bien un groupe rebelle qui s'adonnerait à la magie noire. L'un ou même tous les commandeurs, voire le grand maître, voudraient, peut-être, se venger des rois de France et d'Angleterre.

— Mais cela n'explique pas, souligna Corbett, le crime de la route d'York et la mort de Peterkin. Pourquoi tuerait-on par le feu un pauvre pâtissier ? Et surtout, qu'est-ce qui provoque ces brasiers inouïs ?

Ranulf se mit à arpenter nerveusement la chambre.

— Vous venez de dire qu'à chaque phénomène naturel correspondait une cause naturelle. Mais qu'advient-il si ce n'est pas naturel ? Les gens ne prennent pas feu spontanément !

Corbett hocha la tête.

— J'entends bien, Ranulf ! Et je pense que c'est ce qu'on veut nous faire accroire.

— Mais comment est-ce possible ? insista Ranulf. C'est vrai, les templiers se trouvaient à York lorsqu'on a attenté à la vie du roi, mais ils n'étaient pas revenus ici lors de la mort de Reverchien. Cela est avéré.

— À l'exception d'Odo, rétorqua Corbett. Odo est certes un homme âgé, mais, de son propre aveu, c'est un combattant farouche. Il aurait pu assassiner Reverchien, partir du manoir, rejoindre Murston avant de rôder dans les rues d'York pour nous abattre dans un guet-apens, et enfin regagner le manoir à franc étrier avant l'arrivée des autres. Branquier a déclaré l'avoir trouvé assoupi.

— Il n'a plus qu'une main.

— Et alors ? J'ai entendu parler d'hommes plus infirmes qui ont commis des crimes. Comment savons-nous qu'il n'a pas suivi Reverchien dans le labyrinthe pour le tuer ? Ou qu'il n'a pas commandité le meurtre de Peterkin ?

— Et celui de la route d'York ? Vous le voyez brandir une épée à double tranchant ?

Corbett eut un geste résigné.

— *Concedo* ! Cela lui aurait été difficile, mais pas impossible. D'autre part, le maître queux m'a décrit un cavalier masqué, tapi dans les bois près du manoir.

— Un Assassin ?

— Possible, mais le cuisinier ment peut-être. Et enfin, dernier problème : la fausse monnaie... qui n'est pas forcément de la monnaie fausse. De toute façon, elle a fait son apparition après l'arrivée des templiers.

Alors, on en revient à l'alchimie ou à la magie, jeta Ranulf d'un ton abrupt. Messire, du temps où j'étais truand à Londres, je connaissais des faux-monnayeurs. Ce qu'ils font, c'est prendre une vraie pièce et la transformer en deux fausses. Je n'ai jamais entendu parler de faussaires produisant des pièces d'or sonnantes et réverbérantes.

Corbett s'assit en se frictionnant le visage.

— Si on passe tout au crible, récita-t-il, et si l'on atteint une seule et unique conclusion, il s'ensuit que cette conclusion est la solution.

Il croisa le regard de Ranulf.

— De la magie ? Peut-être... et peut-être, ajouta-t-il lentement, que le feu de Satan brûle parmi nous.

CHAPITRE VI

Les deux chevaliers prirent position aux extrémités des lices poussiéreuses, séparées en leur milieu par la barrière, longue clôture de bois recouverte de cuir. Ils avaient revêtu leur armure et coiffé leur heaume de tournoi. Leurs écuyers leur tendirent les boucliers, puis les grandes lances en bois. Corbett admira la maîtrise avec laquelle les jouteurs maniaient les armes tout en guidant leur monture d'une simple pression des genoux. L'appel strident d'une trompette éclata. Ils s'ébranlèrent lentement. La trompette sonna derechef. Les chevaux prirent le galop, cou tendu, soulevant la poussière de leurs sabots ferrés. Les champions s'élançaient l'un vers l'autre en gardant la barrière à main gauche. Les boucliers se levèrent, les lances s'abaissèrent. Le choc, au milieu de la lice, fut terrible et le fracas impressionnant. Les lances se rompirent. Tous deux vacillèrent sur leur selle, sans être désarçonnés pourtant, et revinrent en bout de lice.

— Magnifique ! s'écria frère Odo, appuyé contre le mur et martelant le sol de sa canne. Bonne tenue de lance, Legrave ! Symmes, brailla-t-il, abaissez votre lance plus tôt, sinon vous vous retrouverez le cul dans l'herbe !

Cette saillie provoqua les rires de l'assistance composée de chevaliers et de sergents. Corbett et ses serviteurs restaient dans l'ombre de la muraille. Sous le chaud soleil, la poussière soulevée par les bêtes leur piquait yeux et gorge. Les deux combattants se préparaient déjà à un autre assaut. Lances neuves, boucliers eu position. Une sonnerie de trompette et les grands destriers, aux caparaçons chamarrés, se jetaient impétueusement au galop, emportant leur cavalier à la rencontre de l'adversaire. Ce fut encore le choc, mais cette fois, Symmes pécha par sa lenteur : il manqua Legrave et son bouclier glissa, l'exposant ainsi à la lance adverse. Le bruit fut assourdissant. La monture de Symmes s'affaissa sur ses postérieurs tandis qu'il vidait les étriers.

— Ah, bien joué ! s'exclama Jacques de Molay, siégeant comme sur un trône sous un dais de soie.

Il invita Corbett à s'approcher.

— Avez-vous vu ce qu'a fait Legrave ? Il a passé sa lance de la

main droite à la main gauche. Quel talent ! Dites-moi, Sir Hugh, connaissez-vous son pareil parmi les chevaliers du roi ?

— Non, Monseigneur.

Corbett ne mentait pas. Après la messe des morts, les templiers avaient déjeuné, puis jouté toute la matinée. Bien que recru de fatigue et souffrant de la chaleur et de la poussière, le magistrat n'avait pas caché son admiration devant l'habileté consommée des moines-chevaliers. Il vit, dans la lice, les écuyers aider Symmes à se relever avant de lui ôter son heaume et de lui offrir de l'eau pour son gosier desséché et son visage en sueur. Legrave mit pied à terre et enleva son casque. Puis il s'avança vers son adversaire malheureux. Symmes, encore un peu étourdi et secoué, alla néanmoins à sa rencontre. Ils se donnèrent l'accolade et échangèrent le baiser de paix.

— Si seulement tous les conflits se résolvaient de manière aussi sereine ! murmura Jacques de Molay.

Il tendit une coupe de vin blanc frais à Corbett et fit signe à un valet de servir Ranulf et Maltote.

— Sir Hugh, j'aimerais vous remercier.

Il se pencha vers Corbett pour n'être entendu de personne d'autre.

— Cela fut fort courtois de votre part de nous laisser enterrer notre compagnon et saluer sa mémoire par des joutes.

Il soupira.

— Tout est fini, à présent. Vous vouliez nous parler ?

— Oui, grand maître.

Molay eut un geste résigné.

— J'ai averti mes compagnons. Vous pourrez nous interroger dans le réfectoire.

Corbett vida sa coupe et la rendit au valet, en enjoignant à Maltote et à Ranulf de le suivre. Ils traversèrent les lices, à l'opposé de l'hostellerie, et regagnèrent leurs quartiers.

— Dieu soit loué, je ne suis pas templier ! gémit Ranulf en s'installant posément sur un escabeau. Quelle violence dans ces assauts !

— Et quels superbes cavaliers ! renchérit Maltote. Avez-vous remarqué leur façon de guider leurs destriers d'une seule pression des genoux ?

— Nous perdons notre temps, pesta Ranulf. J'ai cru que cette messe des morts n'en finirait jamais !

Debout à la fenêtre pour profiter de la brise, Corbett avait un tout autre avis sur la question, mais se taisait. Il avait été frappé par la beauté de cet office funèbre. Le corps de Reverchien, dans le cercueil enveloppé des bannières et oriflammes de l'ordre, avait été placé devant le maître-autel. La chapelle, aux remarquables sculptures, était comble et la basse profonde des templiers entonnant le requiem avait

résonné avec une majesté singulière dans la petite église. Assis dans une nef latérale, le garde du Sceau privé avait été ému par l'élégant panégyrique de Sir Guido Reverchien qu'avait prononcé Jacques de Molay. Cela ne l'avait pas empêché, il est vrai, d'épier les physionomies des uns et des autres. Les quatre commandeurs entouraient le grand maître dans le chœur tandis que sergents, écuyers et serviteurs se tenaient dans la nef, juste derrière le jubé.

Le magistrat avait essayé de se concentrer sur la messe, mais le récit du maître queux était tout frais dans son esprit, et il se demandait lesquels, parmi les membres de l'assistance, avaient succombé à une passion inavouable. Il s'était efforcé de chasser cette pensée qui s'avérait non seulement nuisible à son enquête, mais également dangereuse à l'extrême pour les fautifs. En effet, la sodomie était un péché mortel aux yeux de l'Église. Les coupables étaient soumis à un châtiment des plus cruels. Mais sa curiosité avait été la plus forte. Au moment de l'*osculum pacis*, le baiser de paix échangé par les fidèles avant la communion, il avait surveillé plus particulièrement Baddlesmere et un jeune sergent qui s'étaient rejoints à l'entrée du jubé, et il avait perçu quelque chose de différent entre le templier à la barbe grisonnante et le sergent blond, si jeune. Ranulf, bien sûr, avait eu peine à garder les yeux ouverts pendant l'office, mais la soudaine tension de son maître l'avait alerté et il avait suivi son regard avant de se pencher vers lui.

— Dieu me pardonne, Messire, mais pensez-vous la même chose que moi ?

Le magistrat l'avait agrippé par les épaules et l'avait doucement embrassé sur la joue.

— *Fax, frater*, avait-il murmuré. Paix à toi, mon frère.

— *Et cum spirituo tuo*, avait répondu Ranulf.

— Pas un mot à quiconque, lui avait enjoint Corbett d'une voix sifflante avant de concentrer toute son attention sur la célébration de l'office divin.

Après l'ensevelissement de la dépouille de Reverchien dans le caveau mortuaire de la chapelle, ils avaient pris une collation dans le réfectoire et assisté aux joutes organisées en l'honneur du défunt.

— Croyez-vous qu'ils vont venir ? s'enquit Ranulf en interrompant la méditation de son maître.

Ce dernier s'éloigna de la croisée.

— Si Jacques de Molay le leur ordonne, ils obéiront.

— Est-ce qu'ils aiment les femmes ? demanda Ranulf tout à trac. Corbett haussa les épaules.

— Je le suppose. La seule différence entre eux et nous, Ranulf, c'est qu'ils ont fait voeu de chasteté et de célibat. Leur épouse est l'Église de Notre-Seigneur.

Ranulf laissa échapper un petit sifflement.

— Mais cela n'empêche pas les sentiments, ajouta-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Corbett s'assit à table et ouvrit les sacs contenant son écritoire et ses plumes.

— Appelons un chat un chat ! Tous sont voués à une vie de célibat et de chasteté. C'est une part de sacrifice. Pourtant, comme dans toute communauté fermée, certains hommes sont attirés par d'autres.

— Mais c'est un péché grave ! se récria Maltote. S'ils se font surprendre...

— ... que Dieu leur vienne en aide. Il y a eu des cas – rares – où, sur décision de l'ordre, des coupables furent emprisonnés dans des cellules dont on avait muré portes et fenêtres, et qui moururent de faim.

— Allez-vous questionner Molay sur la salle secrète ? Celle du premier étage où on voit une fenêtre en trop ? J'ai encore vérifié ce matin après la messe. On a posé récemment des boiseries entre les deux pièces. À l'emplacement d'une ancienne porte, je crois.

— Il devra répondre à plus d'une question, car il me tarde d'apprendre ce qu'ils y cachent, observa Corbett.

— Serait-ce l'origine de ce feu étrange ? Une arme secrète ou même une relique au très grand pouvoir ? s'exclama Maltote. Un jour, j'ai rencontré un homme à Londres qui affirmait avoir voyagé au coeur de l'Égypte, au-delà d'Alexandrie, et trouvé une tribu qui possédait l'Arche d'Alliance. Celui qui la touche, dit-on, est consumé par un feu surnaturel qui en jaillit. C'est vrai !

Maltote éleva la voix en voyant Ranulf rire sous cape.

— J'ai payé deux deniers pour un éclat de bois.

— Je gage que ce filou n'a jamais dépassé Southampton, ricana Ranulf. Avez-vous vu la collection de reliques de Maltote, Messire ? Il a un glaive rouillé dont se serait servi un soldat d'Hérode pour massacrer les Innocents.

Un coup violent, frappé à la porte, mit fin à cet échange de plaisanteries. Corbett ouvrit, s'attendant à voir un messenger dépêché par le grand maître, mais il se trouva nez à nez avec le jeune sergent remarqué pendant l'office. Celui-ci accompagnait un étranger râblé et trapu dont le faciès de dogue s'ornait d'une mâchoire proéminente et d'une bouche fermement serrée. Au-dessus d'yeux qui ne cillaient jamais, des cheveux noirs, coupés ridiculement ras, entouraient un toupet hérissé comme un roncier.

— Oui ? dit Corbett.

— Un visiteur, Sir Hugh.

— Ma venue vous surprendrait-elle ? aboya l'étranger qui, sans

gêne, entra dans la pièce en bousculant presque Corbett, avant de claquer la porte au nez du jeune templier.

Puis il s'immobilisa et, bien planté sur ses jambes courtaudes, glissa les doigts dans son baudrier. Il enleva sa cape marron foncé et la lança sur une chaise.

— Par le cul du diable ! pesta-t-il en claquant des lèvres. J'ai le gosier sec comme le coeur d'un avare !

— Ce sera pire si vous ne vous expliquez pas.

Ranulf bondit sur ses pieds.

— Qui êtes-vous ?

— Roger Claverley, shérif adjoint d'York.

Le nouveau venu prit, dans son escarcelle, un parchemin qu'il fourra dans les mains de Corbett.

— Voici le mandat signé par le maire et le shérif. J'ai ordre de vous assister.

Corbett se mordilla les lèvres pour ne pas sourire. Plus il observait le face-à-face entre Ranulf et Claverley, plus ce dernier lui rappelait le matin qui trottnait constamment derrière oncle Morgan, le parent de Maeve. Le chien n'appréciait guère Ranulf, qui le lui rendait bien.

— Apporte du vin à notre ami, Ranulf, ordonna Corbett en étudiant le mandat. C'est un officier de haut rang qui, d'après ce document, peut nous fournir de précieux renseignements sur les pièces d'or, entre autres.

Corbett reposa le mandat sur la table et tendit la main à Claverley. Celui-ci la serra à l'écraser.

— Soyez le très bienvenu, Roger, déclara Corbett en réprimant une grimace de douleur.

L'autre se détendit, la trogne adoucie par un sourire chaleureux.

— Je m'entends surtout à attraper les truands d'York, affirma-t-il avec dignité. Je les connais tous et ils me connaissent tous. Comme le bon pasteur, mais à l'envers : là où ils vont, je les suis.

Corbett lui indiqua un siège et, du regard, enjoignit à Ranulf de rester à l'écart. Claverley dévisagea d'abord Maltote qui, comme d'habitude, bayait aux corneilles, puis Ranulf.

— Je parierais ma solde du mois que tu as tâté de la prison, mon garçon, déclara-t-il. Je flaire les gibiers de potence de loin.

— En effet, j'ai été à Newgate, répliqua sèchement Ranulf. Coupe-bourses, faux éclopés de guerre, bélétrés et coquillards étaient mes compagnons⁽²⁵⁾. Mais dites-moi, Claverley, ce caractère d'ours mal léché, l'avez-vous reçu de naissance ou vous est-il venu avec les insignes de votre rang ?

Claverley s'avança soudain, la main tendue. Ranulf la lui serra tandis qu'un sourire amical illuminait à nouveau les traits du shérif adjoint.

— Loin de moi l'idée de t'insulter ! Moi aussi, j'ai été l'hôte des prisons. Après tout, les braconniers font les meilleurs gardes-chasses. Bien, Sir Hugh, on m'a ordonné de vous prêter main-forte. J'obéirai. Je n'irai pas par quatre chemins : si je vous suis de quelque utilité, mentionnerez-vous mon nom au roi ?

Corbett ne put retenir un sourire devant le franc-parler de ce petit homme ambitieux.

— Je ne vous oublierai pas, Messire Claverley.

— Eh bien, voilà. D'abord, nous avons retrouvé une partie du cadavre en état de putréfaction, le bas du corps qu'avait aperçu, sur le cheval emballé, Thurston, le guide des bonnes soeurs. Ce sont des chiens qui l'ont déterré au cours d'une chasse organisée par certains jeunes marchands.

— Et le cheval ?

— Aucune nouvelle.

— Rien d'autre ?

— Non, à part l'arbalétrier. C'est moi qui ai été chargé d'exposer sa dépouille au Pavement. Je l'ai mise dans une belle cage en fer avec une pancarte proclamant que tel était le sort réservé aux traîtres et aux régicides.

— Et ?

— Et ce matin, la pancarte avait disparu. À la place, on avait accroché ceci avec du fil de fer.

Il tendit un parchemin.

— Ô Seigneur ! gémit Corbett en le lisant.

SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

Le garde du Sceau privé brandit les menaces de mort.

— Les phrases ne sont pas dans le même ordre, mais c'est bien le message des Assassins.

— Mais les templiers n'ont pas pu faire cela ! s'exclama Ranulf. Ils sont consignés dans ce manoir, sur ordre du roi.

— Franchir un mur est à la portée de n'importe qui, suggéra Maltote.

— J'en doute, observa Claverley. Nos instructions sont formelles : aucun templier ne doit entrer dans la cité d'York.

— Il aurait pu se déguiser, insista Maltote.

Le shérif adjoint l'admit avec un haussement d'épaules.

— On a renforcé la garde aux portes et fouillé tous les étrangers qui s'y présentaient, mais je suppose que c'est possible.

— Il peut très bien y avoir un Assassin à York, renchérit Corbett

avant de décrire l'homme masqué aperçu par le maître queueux.

Claverley se gratta le menton.

— Un Assassin se dissimulant près de la route d'York ?

Il esquissa une moue dubitative.

— Je n'en ai pas entendu parler, mais, poursuivit-il avec un hochement de tête, que se trame-t-il ici ? Il ne reste que des sergents et des écuyers du Temple, pas un seul serviteur.

— Ils ont tous fui, répondit Corbett. Quelqu'un est mort, hier soir.

Il se tut : on venait de frapper à la porte. Legrave entra.

— Sir Hugh, nous sommes rassemblés dans le réfectoire. Le grand maître...

Il s'interrompt en toisant Claverley.

— Un envoyé du roi ?

— Oui, répondit Corbett. Ranulf, reste ici et raconte tout à notre visiteur. Sir Ralph, je vous accompagne.

À la suite du templier, Corbett sortit de l'hostellerie et gagna le réfectoire, de l'autre côté de la cour. Jacques de Molay siégeait au haut bout de la table, entouré de ses compagnons. Il fit signe à Corbett de prendre place en face de lui, non sans remarquer la sacoche, le parchemin et l'encrier de corne que le magistrat posait sur le meuble.

— Sir Hugh, cette réunion est officielle, n'est-ce pas ?

Corbett acquiesça.

Vous allez procéder à un interrogatoire, au nom du roi. Souffrez donc que, de notre côté, nous transcrivions les minutes de cette séance. Sir Richard Branquier fera office de greffier.

— Monseigneur, agissez comme vous l'entendez, mais le temps presse, aussi serai-je direct. Pardonnez-moi si je vous offense. Je me vois obligé de vous poser certaines questions. Vous ne m'en tiendrez pas rigueur, j'espère.

Molay approuva.

— Existe-t-il des dissensions dans l'ordre ?

— Oui.

— Certains, parmi vos principaux commandeurs, éprouvent-ils un quelconque ressentiment envers les princes chrétiens pour leur manque de soutien ?

— Bien sûr, mais cela ne nous rend pas coupables de haute trahison !

— Connaissez-vous, ne serait-ce que par ouï-dire, poursuivit implacablement le magistrat, un officier de haut rang surnommé Sagittarius, l'Archer ?

Il scruta les visages autour de lui, mais personne ne broncha.

— Non, nia Molay avec force. Cela dit, certains chevaliers, voire tous, manient parfaitement l'arbalète, le grand arc gallois et même les armes sarrasines.

— Avez-vous des nouvelles du templier interrogé par l’Inquisition à Paris ?

— Non, nous en attendons chaque jour. Nous ne savons même pas comment il s’appelle.

— Mais vous connaissiez Murston, n’est-ce pas ?

Corbett observa Branquier qui, de la main gauche, transcrivait scrupuleusement les dires de chacun.

— C’était un sergent de ma compagnie. Un homme faible, peu aimé de ses camarades. Il buvait beaucoup et se complaisait dans l’amertume.

— Mais ce n’était pas un traître ?

— Je ne crois pas, Sir Hugh.

— Ne s’est-on point aperçu de sa disparition ?

Après tout, il a loué cette soupente d’auberge la veille de l’attentat.

— Veuillez ne pas oublier, Sir Hugh, que nous avons rencontré le roi au prieuré St Léonard, la veille. Nous sommes allés en ville, ensuite, mes compagnons et moi. Il aurait pu se passer plusieurs jours avant qu’on ne remarquât l’absence de ce sergent.

Corbett se tut pour coucher par écrit ce qu’il venait d’apprendre. Sa plume glissait sur le parchemin et traçait des caractères codés qu’il était le seul à déchiffrer.

— Et le jour de l’entrée du roi à York ? dit-il en reposant sa plume.

— Nous avons quitté le prieuré pour gagner la cité, répondit Molay. Legrave et moi avons rendu visite à nos banquiers, orfèvres à Stonegate.

— Leurs noms ?

— Coningsby, dit Legrave. William Coningsby et Peter Lamode.

— Et vous y êtes restés toute la matinée ?

— Cela est intolérable ! lâcha soudain Branquier. Nous sommes chevaliers du Temple et non de vils pendants capturés par le guet !

— Silence ! ordonna Molay en levant la main. Ce que nous disons, mon frère, n’est que la stricte vérité. Legrave et moi sommes demeurés à Stonegate jusque tard dans l’après-midi. Après avoir vérifié nos comptes, je suis reparti en direction de Botham Bar en passant par Petergate. Le cortège royal se trouvait alors sur le parvis de la cathédrale. J’aurais aimé visiter ces lieux, mais j’ai préféré remettre cela à plus tard, ajouta-t-il avec un sourire crispé.

— Et vous, Sir William ? interrogea Corbett.

Aucun muscle ne frémit sur le visage couturé de Symmes, mais son bon oeil flamboya, menaçant.

— J’ai accompagné le grand maître pendant quelque temps avant de me rendre aux échoppes de Goodramgate et d’aller voir un ami,

curé à St Mary. Le grand maître et moi étions convenus de nous retrouver devant la maison de la guilde des parcheminiers, près de Botham Bar. Et nous sommes revenus ensemble.

— Sir Bartholomew ?

Corbett prit quelques notes tandis que Baddlesmere répondait :

— Je me suis promené dans Jubbergate où armuriers et fléchiers tiennent boutique. J'étais chargé d'acheter des armes.

— Vous étiez seul ? demanda Corbett, l'air de rien.

— Non, un sergent m'accompagnait.

— Son nom ?

Le templier déglutit nerveusement.

— John Scoudas. Il sert au manoir.

— Pas la peine de me poser la question ! cria presque Branquier à Corbett. J'ai quitté le prieuré St Léonard après les autres. Quand je suis arrivé à York, les rues grouillaient de monde à cause du cortège royal. Je me suis attardé un peu, mais c'est devenu vite pénible, de par la chaleur et la cohue. Alors, je suis revenu ici, comme frère Odo pourra en témoigner.

Corbett parcourut ses notes. Jacques de Molay et Legrave, réfléchit-il rapidement, pouvaient corroborer leurs alibis respectifs. Frère Odo et Branquier aussi. Mais Baddlesmere ? Corbett le soupçonnait de mentir, tout comme Symmes qui, sous le bord de la table, caressait sa belette apprivoisée. Les yeux rivés sur le parchemin, Corbett sentait l'impatience croissante des templiers qui repoussaient leurs sièges avec de bruyants soupirs d'exaspération.

— Mais que croyez-vous donc que nous faisons ? demanda brusquement Legrave. Que nous aidions Murston à tuer le roi ? Que nous vous adressions des messages sur le pont de l'Ouse ?

— Ou que nous vous tendions un guet-apens ? ricana Baddlesmere.

— Monseigneur, s'exclama le grand argentier en jetant sa plume et éclaboussant la table d'encre, c'est la dernière fois que je réponds à ce genre de questions ! Il suffit qu'un benêt de sergent, à la cervelle embrumée, se mette en tête d'assassiner le roi et que des messages stupides et grandiloquents soient expédiés ici ou là, pour que nous soyons tous coupables ?

Cet éclat fut salué par des murmures d'assentiment. L'embarras se peignait sur les traits sombres et aristocratiques de Jacques de Molay. Corbett jeta des coups d'oeil à droite et à gauche. Baddlesmere grattait sa barbe grisonnante et son visage buriné. Était-ce lui l'assassin, s'interrogea Corbett, lui, le templier au secret inviolable ? Ou Legrave, qui s'avérait un soldat aguerri, malgré son visage enfantin au teint olivâtre et aux cheveux bruns bien peignés ? Ou encore Symmes, le borgne, ou Branquier qui se voûtait au-dessus de la table ? Il avait

la conviction qu'un de ces hommes – voire tous ? — était un assassin et que d'autres crimes pouvaient s'ensuivre.

— Nous avons fait transporter le corps de Peterkin à York dans un cercueil digne de lui, reprit Jacques de Molay. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il avec un geste rassurant, il n'était pas accompagné de chevaliers, mais d'un régisseur, muni d'une lettre de condoléances et d'une bourse remplie de pièces d'argent pour sa mère. Mais qui donc voudrait tuer un jeune cuisinier, Sir Hugh ? Quel bénéfice tirerait-on de sa mort ?

— Ou même ce pauvre Reverchien ? lança Baddlesmere d'une voix tranchante.

— Je l'ignore, répondit Corbett. Mais pourquoi êtes-vous venus à York ?

— Je vous l'ai déjà dit. Le grand maître a le devoir de visiter chaque province.

— Avant votre arrivée, poursuivit Corbett avec assurance, Sir Guido Reverchien, en tant que régisseur, avait bien la responsabilité de ce manoir, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Alors pourquoi certains escaliers sont-ils gardés ? Quels secrets recèle donc Framlingham ?

— Que voulez-vous insinuer ?

— On a aperçu un cavalier masqué qui se cachait dans les bois environnants.

Jacques de Molay consulta les commandeurs du regard avant de hocher la tête.

Nous ne savons rien à ce sujet. Quoi d'autre ?

La pièce murée au premier étage ?

— Silence ! ordonna Molay à ses compagnons qui s'étaient mis à accuser Corbett d'espionnage.

— Avez-vous achevé votre interrogatoire, Sir Hugh ?

— Oui.

— Alors, venez voir cette chambre secrète.

Il se leva et Corbett rangea ses affaires aussi vite que possible pour le suivre.

— Sir Richard, veuillez nous accompagner ! lança Molay par-dessus son épaule.

Maîtrisant à grand-peine sa colère, le grand maître gravit un escalier, puis longea une deuxième galerie à plancher et aux murs couverts de boiseries sculptées. Il s'arrêta au milieu de la galerie.

— Sir Richard, ouvrez cette pièce pour notre hôte !

L'argentier faillit renverser Corbett en le frôlant brutalement. Il ouvrit un panneau et poussa un levier. On entendit un déclic et une partie des lambris s'escamota pour révéler une porte. Jacques de

Molay prit une clef dans son aumônière et l'introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit. Éclairée par une minuscule lucarne, apparut alors une cellule exiguë, au sol nu, aux murs chaulés.

Légèrement confus, Corbett contempla les coffres et les caisses qui s'y entassaient.

— Notre salle du trésor, expliqua l'argentier. La plupart de nos commanderies et de nos manoirs en ont. Les demeures royales aussi, n'est-ce pas ?

Branquier approcha son visage tout près de celui de Corbett.

— Et même la vôtre, peut-être, garde du Sceau privé ! Ouvrez-vous toutes vos pièces aux curieux et aux indiscrets, Sir Hugh ?

— J'ai seulement posé une question.

— Et voilà votre réponse.

Corbett remarqua une tapisserie au mur, encadrée par de fines baguettes de bois. Les broderies splendides représentaient une Descente de Croix, avec Nicodème et saint Jean. La Vierge, à genoux, dans une attitude d'orante, attendait de recevoir le corps de son fils. L'artiste avait utilisé des teintes si brillantes d'or, de bleu, de vermillon, de vert et de pourpre qu'on aurait cru voir une fresque plutôt qu'une tapisserie.

— Elle vaut son prix, déclara Molay. Elle a été brodée par un Italien. Le travail des fils d'or, à lui seul, équivaut aux revenus de ce manoir. Mais venez, Sir Hugh, je vais vous montrer autre chose.

Ils ressortirent de la cellule. Jacques de Molay referma soigneusement la porte et Branquier remit le panneau de bois à sa place. Puis ils longèrent à nouveau la galerie et gravirent quelques marches. En haut, deux soldats barraient l'accès à l'escalier qui menait à une soupente. Ils s'écartèrent sur un ordre bref de leur supérieur qui ouvrit la porte et fit signe à Corbett d'entrer. La longue pièce, mal aérée, était éclairée par une fenêtre ovale située au-dessus d'une estrade rudimentaire où se dressait un autel en bois, décoré de candélabres.

— Fouillez-la bien ! lança Branquier sur un ton de défi.

— Inutile, répliqua Corbett. Elle est aussi vide que la cervelle d'une grue !

Il regarda le plafond en pente et aperçut le ciel par les interstices entre les tuiles. Il se dirigea vers l'autel et remarqua deux coussins sur le sol. Il ramassa des fragments de cire séchée sur l'autel.

— Il n'y a rien ici ! aboya l'argentier.

Il semblait mal à l'aise, néanmoins, et même effrayé d'être dans cette pièce.

— Alors, pourquoi ces gardes ?

Pris de court, Branquier ouvrit la bouche pour répondre. Jacques de Molay fut plus rapide.

— Comme vous êtes soupçonneux, Sir Hugh ! Nous appartenons au Temple. Nous avons notre rituel et nos cérémonies.

— Vous avez, pourtant, une fort belle chapelle, en bas.

C'est vrai, concéda le grand maître. Mais allez dans n'importe quelle communauté religieuse d'York, que ce soit les cisterciens, les chartreux, les frères de la Sainte-Croix, les frères du Sac, tous ont leurs propres chancelleries et chapelles, loin des regards du public. C'est la même chose ici.

— Et cela est ouvert à tous les membres ? reprit Corbett.

— Non, non ! se récria Molay. C'est réservé à Sir Richard et à moi-même, car nous avons atteint un certain degré de connaissance.

Il restait dans l'ombre, le visage détourné. Corbett sentait intuitivement qu'il lui cachait quelque chose, mais qu'ajouter à cela ? Il avait posé ses questions et Jacques de Molay y avait répondu.

Le clerc revint sur le seuil.

— Je vous sais gré de votre grande courtoisie, Monseigneur. Ce matin, un serviteur a déposé, dans vos cuisines, un tonnelet de vin, cadeau du roi, mon maître.

Il sourit.

— Une bien maigre compensation pour tout le dérangement que je vous ai causé.

CHAPITRE VII

Corbett sortit de la soupente, mais se retourna dans l'escalier.

— Au fait, Monseigneur, quelqu'un a-t-il quitté le manoir hier soir ?

— Non, à part les serviteurs qui ont levé le camp. Les ordres sont stricts : aucun membre de la communauté ne doit franchir les limites du domaine.

Corbett le remercia et revint à ses quartiers. Ranulf et Maltote avaient entamé, avec Claverley, une discussion fort animée sur le subtil emploi des dés plombés et la facilité avec laquelle le poutrain ⁽²⁶⁾ se prêtait à la tricherie.

— Partons d'ici, lança énergiquement le garde du Sceau privé. Maltote, selle les chevaux. Ranulf, prends ma cape et mon baudrier. Je vous rejoins aux écuries.

— Qu'allez-vous faire, Messire ?

— M'entretenir avec frère Odo. Au fait, Claverley, cria-t-il en s'éloignant, suivez mon conseil : ne jouez jamais aux dés avec Ranulf et ne lui achetez pas de potions miracles !

Un sergent le conduisit à la bibliothèque, une belle salle voûtée toute en longueur, qui, située à l'arrière du corps de logis, avait vue sur les jardins. La fraîcheur y était agréable. Le long des murs, des étagères disparaissaient sous les livres dont certains étaient cadenassés et attachés par des chaînettes, tandis que d'autres reposaient, ouverts, sur des lutrins. Les stalles de lecture, aménagées au fond de la salle, contenaient, derrière une petite clôture, une table, une chaise, une écritoire et une grosse bougie de cire vierge avec son éteignoir de métal. Corbett crut l'endroit désert. Aussi commença-t-il à déambuler dans la vaste pièce où résonnait le bruit de ses pas.

— Qui va là ?

Il sursauta. Frère Odo surgit de la pénombre : il travaillait à un manuscrit, comme en témoignait sa main valide maculée d'encre.

— Sir Hugh, j'ignorais que vous étiez un rat de bibliothèque !

— J'aimerais l'être !

Corbett serra la main de l'archiviste qui le mena dans l'une des stalles.

— Tous ces livres et manuscrits sont la propriété du Temple, expliqua le vieillard, ou du moins de la province située au nord de la Trent.

Il effleura ses lèvres tachées d'encre et contempla les étagères avec tristesse.

— Nous en avons perdu tellement en Orient ! Nous avons même un original des commentaires de Jérôme... Mais ce n'est pas pour cela que vous êtes venu, n'est-ce pas ?

D'un geste autoritaire, il désigna l'escabeau près de sa chaise. Corbett s'assit, un peu gêné, et fixa les manuscrits étalés sur le bureau.

— Je rédige une chronique, annonça Odo avec fierté. Le récit du siège et de la chute de Saint-Jean-d'Acre.

Il prit une page de vélin. Corbett distingua un croquis représentant des templiers – reconnaissables à la croix pattée sur leurs manteaux – qui défendaient une tour en jetant pierres et lances sur des mamelouks à la mine patibulaire. Bien que manquant de précision et ne respectant guère les proportions, le dessin vibrait d'une rare intensité. Il s'accompagnait, au-dessous, d'un commentaire en latin, rédigé en caractères minuscules.

— J'ai déjà écrit soixante-treize chapitres, mais j'espère que ma chronique en comptera deux cents. Ce sera un témoignage permanent de la vaillance de notre ordre.

Un parchemin glissa de la table. Corbett le ramassa. Il vit des caractères étranges, comme tordus. Employant quotidiennement latin et français normand à la chancellerie royale, il pensa que c'était du grec.

— Quelle langue croyez-vous que ce soit ? lui demanda Odo sur un ton taquin.

— Du grec ?

L'archiviste reprit le parchemin avec un petit sourire.

— Non. Ce sont des runes, des runes anglo-saxonnes. Ma mère s'appelait Tharlestone et affirmait descendre de Leofric, frère de ce Harold qui trouva la mort à Hastings. Elle possédait des terres dans le Norfolk. Êtes-vous déjà allé dans ce comté, Corbett ?

Le magistrat se rappela les dangers auxquels il avait échappé, près du manoir de Mortlake, au cours du mois de novembre précédent^{27}.

— Oui, mais ce ne fut pas un séjour des plus plaisants.

— Eh bien, c'est là que j'ai grandi. Ma mère est morte très jeune. Les yeux du vieil homme s'embruèrent de larmes.

— Elle avait la douceur d'une biche. Aucune femme ne lui arrivait à la cheville. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je me suis fait templier. Quoi qu'il en soit, enchaîna-t-il vivement, ce fut mon grand-père qui m'éleva. Il m'emmenait pêcher dans les marais. Je le fais encore quelquefois, vous savez. J'ai une barque sur le lac ; je l'ai

nommée *Le Fantôme de la Tour*. Bref, en attendant que le poisson morde, grand-père traçait des runes sur de l'écorce et me les apprenait. Vous voyez cette lettre qui ressemble à notre *P* ? C'est un *W*. Celle qui évoque une flèche est un *T* et celle qui rappelle une porte est un *V*. Je rédige mes notes avec ce code très personnel. Ainsi, personne ne sait ce que j'écris réellement.

Il sourit tout d'un coup.

— Et en quoi puis-je vous aider ?

— Le jour de la mort de Reverchien, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal, quelque chose qui vous aurait intrigué ?

— Non. Sir Guido et moi étions ravis du départ pour York du grand maître et des commandeurs. Framlingham avait retrouvé sa sérénité habituelle. Nous avons vérifié l'approvisionnement de nos magasins. Moi, j'ai passé le plus clair de mon temps à travailler à la bibliothèque. Nous nous sommes revus à la messe. Guido avait une belle voix, un peu plus aiguë que la mienne. Après avoir chanté tout notre soûl, nous avons soupé au réfectoire. Le lendemain, juste après laudes, il est parti pour ce qu'il appelait sa petite croisade.

L'archiviste acheva sur un haussement d'épaules.

— Vous connaissez le reste.

— Et ensuite ?

— Quand j'ai senti la fumée et entendu les cris, je me suis précipité dans le labyrinthe avec quelques serviteurs. Il est assez difficile de s'y repérer. Il faut toujours se diriger dans la même direction.

Le vieillard se rembrunit.

— Mais lorsque nous arrivâmes au centre...

Sa voix se brisa.

— Oh ! ne vous méprenez pas. J'ai vu des hommes brûler vifs à Saint-Jean-d'Acre, mais voir le corps d'un ami se consumer et être réduit en cendres de la tête aux pieds, dans un jardin anglais et par une belle matinée de printemps... L'incendie dut être d'une rare violence. Le sol et les grands candélabres en fer étaient noirs. Nous avons enveloppé la dépouille dans un linceul afin de la transporter au dépositaire. Puis je suis allé à la resserre où j'ai, sans doute, bu plus que de raison. J'ai été saisi de torpeur et je suis revenu dans ma cellule. Je ronflais comme une forge lorsque Branquier m'a réveillé.

— Qu'est-ce qui a provoqué cet embrasement, à votre avis ?

— Je l'ignore. Le feu de l'Enfer, disent les mauvaises langues.

L'archiviste se pencha vers Corbett.

— Mais Sir Guido était la bonté et la générosité même ; il perdait un peu la tête, certes, mais c'était un vrai chrétien qui aimait Dieu, la sainte Église et le Temple. Pourquoi un brave homme aurait-il péri par les flammes alors que les méchants se pavanent en toute impunité, en

s'enorgueillissant de leur vilénie ?

Clignant des yeux, il lissa le parchemin de sa main valide et le caressa comme une mère son enfant.

— Je doute que les foudres de l'Enfer aient quelque chose à voir là-dedans, prononça Corbett. Sir Guido était homme de bien. On l'a assassiné. Mais comment et pourquoi, Dieu seul le sait pour l'instant.

— Les flammes s'étaient éteintes, mais cela puait tellement, murmura Odo. Une odeur de soufre. Comme...

— Comme quoi ?

Le vieillard gratta sa joue mal rasée.

— Je ne me souviens pas, soupira-t-il. Que Dieu me pardonne, Corbett, mais je ne me souviens pas.

Il regarda le magistrat.

— D'autres questions ?

Corbett se leva en faisant signe que non. Puis il serra doucement l'épaule maigre de l'archiviste.

— Votre nom sera célèbre dans les années à venir, affirma-t-il gentiment. On parlera d'Odo Cressingham, chevalier et érudit. Votre chronique sera recopiée dans tous les scriptoriums des monastères et couvents de ce pays, et les collèges d'Oxford et de Cambridge se l'arracheront.

Odo leva vers lui des yeux brillants.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Le roi a une grande bibliothèque à Westminster. Il en voudra certainement une copie, mais, mon frère, réfléchissez encore à ce que vous avez vu le matin de la mort de Sir Guido.

L'archiviste le lui promit et, fort de cette assurance, Corbett rejoignit ses serviteurs aux écuries.

Quelques minutes après, ils quittaient le manoir en compagnie de Claverley qui argumentait à n'en plus finir avec Ranulf pour savoir laquelle – d'York ou de Londres – était la plus belle ville. Ils parcoururent l'allée déserte et, franchissant les portes gardées par les sentinelles, prirent la route d'York sur leur gauche. Le jour tirait à sa fin, mais le soleil était encore très chaud au-dessus des haies qu'animaient le va-et-vient des petits passereaux et le butinement des abeilles sur les fleurs sauvages.

— J'ai des ruches, déclara Claverley, une bonne douzaine dans mon jardin, le meilleur miel de tout York, Sir Hugh.

Corbett esquissa un sourire distrait. Par la pensée, il se revoyait dans la bibliothèque. Odo s'était souvenu de quelque chose. Le clerc espérait que la longue mémoire du vieillard lui fournirait la clé de toutes ces énigmes. Ils chevauchèrent quelque temps à l'ombre des hautes futaies. Soudain Claverley tira sur les rênes.

— Il nous faut quitter la grand-route à présent, dit-il en désignant,

à la lisière, un étroit sentier bien battu. On a retrouvé les restes du corps plus avant, dans la forêt.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda Ranulf.

— Une bête sauvage les aura déterrés, puis les chiens de chasse les ont flairés, tout pourris et déchiquetés, et se les sont disputés. On les a mis dans un sac de cuir et un verdier^[28] les a transportés à York pour qu'on les enterre dans la fosse commune. Venez, je vais vous montrer.

Abandonnant la grand-route, ils s'enfoncèrent entre les halliers. Dans la lumière déclinante, le chemin tortueux se faufilait entre yeuses, hêtres, ormes, mélèzes, peupliers, sycomores et hêtres pourpres.

Le ciel disparut, le soleil ne parvenait plus à percer l'épaisseur des frondaisons et l'entrelacs des branches. Les bruissements dans les fougères et les trilles soudains des oiseaux rendaient les chevaux nerveux. De temps à autre, les arbres laissaient place à des clairières envahies d'une herbe haute et luxuriante, qu'émaillaient des fleurs au parfum entêtant. Puis à nouveau la pénombre verte, comme une étrange cathédrale aux voûtes de verdure, aux murs d'écorce, où se serait élevé le plain-chant assourdi des chœurs d'oiseaux. Ranulf, qui n'avait pourtant peur de rien, cessa d'échanger des plaisanteries avec Claverley et jeta des regards anxieux alentour. Corbett chevauchait en tête, guidant soigneusement sa monture et guettant le moindre craquement de brindille ou un bruit de pas qui aurait signifié « danger ». Parfois, son cheval flanellait^[29] et renâclait de colère. Corbett alors affermissait les rênes dans ses mains et flattait son encolure en le calmant de la voix.

— Je suis déjà venu, bien sûr, déclara Claverley.

Ses paroles se répercutèrent sous les arbres.

— Ce n'est plus très loin.

Il talonna sa monture et ils pénétrèrent bientôt dans une petite clairière. Il montra un amas rocheux, au centre, où s'amoncelait de la terre provenant d'une fosse. Corbett pressa son cheval et scruta attentivement l'endroit où avaient été enterrés les restes macabres de l'inconnu. Il aperçut une croix grossièrement tracée sur un rocher.

— Y a-t-il un lieu habité près d'ici ? Un hameau, un village ?

Claverley gratta ses cheveux ras en haussant les épaules.

— Pas à ma connaissance.

— Bon, nous n'en avons pas rencontré, réfléchit Corbett. Et rien à droite ni à gauche. Continuons donc sur le sentier.

Ils s'enfoncèrent plus avant dans la forêt. Corbett ferma les yeux et pria pour que l'assassin ne les ait pas suivis. Soudain il arrêta son cheval qui hennissait légèrement, énervé par une acre odeur de fumée.

— Une habitation, droit devant, dit-il.

— Un verdier, sans doute, suggéra Claverley. Ou un bûcheron.

Les arbres s'espacèrent enfin et ils se retrouvèrent dans un essart au fond duquel, juste à la lisière, s'élevait une grande chaumière au toit massif et pentu. Des poulets au cou décharné picoraient le sol autour de l'étable, des remises et des tas de rondins qui entouraient le logis. Un troupeau d'oies, apeurées à leur vue, cessèrent de pâturer et s'enfuirent en criaillant vers la chaumière. La porte du logis s'ouvrit et un roquet jaillit en jappant, suivi de deux gamins dépenaillés, aux frimousses et mains maculées de suie et à la tignasse ébouriffée et malpropre. Loin d'être effrayés, les enfants dévisagèrent les visiteurs inattendus en jacassant dans un patois que ne comprit pas Corbett.

— Que voulez-vous ?

Un homme était apparu sur le seuil. Sa cotte brune était ceinte d'une bande de tissu autour d'un ventre proéminent et ses jambières de même couleur étaient enfoncées dans des bottes noires, passablement usées. Derrière lui une femme lorgnait les intrus avec angoisse.

Corbett leva la main en signe de paix. L'homme posa sa cognée, rappela son chien et s'avança à leur rencontre.

— Vous êtes-vous égarés ? s'enquit-il.

— Non. Nous venons d'York, déclara Claverley en s'approchant. C'est la dépouille trouvée dans la clairière qui nous amène.

L'autre détourna la tête en grommelant.

— Ah oui ! On m'a dit que ça avait été tout un remue-ménage !

Il traînait les pieds nerveusement et invectiva les gamins.

— Pouvons-nous entrer ? demanda Corbett.

Il désigna le puits.

— Et pourrions-nous avoir un peu d'eau et quelque chose à manger ? Nous avons assez faim.

— Mais, Messire, intervint Maltote, nous venons de...

Un regard noir de Ranulf le fit taire.

Corbett sauta à bas de son cheval et tendit la main à l'homme.

— Je m'appelle Sir Hugh Corbett, clerc au service du roi. Et toi ?

Le bûcheron leva sa face burinée, mais son regard fuyait toujours celui du magistrat.

— Moi, c'est Osbert, Messire. Verdier et bûcheron.

Il échangea un coup d'oeil avec sa femme.

— Veuillez entrer, offrit-il à contrecœur.

Après que Corbett eut ordonné à Maltote de garder les chevaux, ils pénétrèrent dans la longue chaumière qui ne se différenciait guère des communs par sa construction. Du feu brûlait dans le foyer en pierre, situé au centre de la pièce, et la fumée s'échappait par un trou dans le toit. Au fond, outre quelques rares meubles et des étagères chargées de poêlons, on apercevait la soupente où dormait la famille

et l'échelle qui servait à y accéder.

— Asseyez-vous où vous pouvez, suggéra le bûcheron en montrant la terre battue.

Les trois visiteurs prirent place près de l'âtre. Corbett bavarda avec la femme pour la mettre à l'aise tandis que le mari versait de l'eau dans des gobelets d'étain. En souriant, la femme écarta les cheveux de son visage et se mit à remuer le brouet qui mijotait dans sa marmite, au-dessus du foyer.

— Comme ça sent bon ! déclara Corbett, bien que l'odeur ne fût guère appétissante.

— Que voulez-vous, Messire ? demanda Osbert en leur tendant les gobelets et en s'asseyant en face d'eux. Vous êtes clerc royal. Vous avez l'habitude de faire bonne chère. Vos serviteurs ont de l'eau dans leurs gourdes, vous n'avez donc pas besoin de boire.

En effet. Rien ne t'échappe, Osbert. À moi non plus. C'est toi qui as enterré ces restes humains, n'est-ce pas ?

La femme s'esquiva prestement pour s'occuper des enfants qui, accroupis près du mur, observaient les visiteurs en suçant leur pouce.

— C'est toi qui as trouvé la dépouille et tu l'as enterrée, en honnête chrétien. Tu as creusé un trou près du rocher en espérant que les bêtes sauvages n'iraient pas la déterrer et c'est toi qui as tracé cette croix avec ta hache.

— Dis-lui tout ! Il sait ! s'écria la femme, le doigt pointé vers Corbett. Dis-lui ou nous finirons tous pendus.

— Mais non ! C'est absurde ! protesta le magistrat. Raconte-moi tout, Osbert.

— C'était juste avant l'aube. Je cherchais à attraper un renard qui nous avait pris un poulet. J'ai entendu un hennissement et aperçu un cheval pas loin de la grand-route. Il est venu vers moi en boitant, car il s'était blessé à une patte. Et puis, je me suis cru en Enfer : des jambes de cavalier, toutes déchiquetées, étaient encore accrochées aux étriers. La selle dégoulinait de sang. Le cheval était fourbu. J'ai transporté la dépouille près du rocher et l'ai enterrée, avec une prière. Ensuite, j'ai ramené la bête à la maison. J'ai jeté la selle dans un trou. Elle était invendable tellement le sang avait imbibé le cuir.

— Et le cheval ?

Osbert déglutit avec peine et montra la marmite.

— On est en train de le bouffer.

Ranulf cracha et toussa.

— Nous ne mangeons pas toujours à notre faim, se justifia le verdier. Nous avons besoin de viande. Cerfs et biches ont fui la forêt. C'est bien trop près de la ville, ici.

Il écarta ses paumes crasseuses.

— Que pouvais-je faire, Messire ? Si j'emmenais ce cheval au

marché, on me pendait comme voleur. Et si je le gardais, c'était la même chose. Il était malade, blessé à une patte. Je ne sais point trop soigner les bêtes. Je l'ai abattu et vidé, puis j'ai salé et mariné la viande, que j'ai cachée dans une cabane au coeur de la forêt. Je l'ai pendue au-dessus d'un feu de charbon de bois pour la fumer et la conserver.

— Et qu'as-tu trouvé d'autre ? insista Corbett en prenant deux pièces d'argent dans son escarcelle. Dis-moi la vérité et elles seront à toi. Il n'y aura pas de poursuites pour ce que tu as fait.

Osbert s'humecta les lèvres et hésita, mais sa femme le devança. Elle alla au fond de la pièce, monta à la soupente et en redescendit avec des fontes de selle en mauvais état, qu'elle laissa tomber aux pieds de Corbett.

— Il y avait une petite somme, grommela Osbert. Mais j'ai acheté les oies avec. Voici ce qui reste.

Corbett déversa le contenu sur le sol : un justaucorps, deux paires de chausses soigneusement ravaudées, une ceinture, de petits insignes de pèlerin en métal, des statuettes de saints, objets bon marché que l'on se procurait près de chaque église. Et enfin des parchemins que Corbett déchiffra, malgré l'encre presque effacée.

— Wulfstan de Beverley, lut-il. Vendeur d'objets religieux et de reliques.

Il échangea un regard étonné avec Claverley et Ranulf.

— Pourquoi tuer ce pauvre diable ? Pourquoi lui trancher le corps par le milieu, faire fuir son cheval affolé en pleine nuit et brûler son tronc ?

Corbett remit brusquement les sacoches à Claverley avant de se lever et de donner d'autorité les deux pièces à Osbert.

— Prie pour l'âme de ce malheureux Wulfstan, à la prochaine messe.

Osbert murmura :

— J'ai fait ce que j'ai pu. Que Dieu l'accueille en Son saint Paradis. Désirez-vous autre chose, Messire ?

— Dans la forêt, aurais-tu jamais vu un cavalier au visage dissimulé sous un masque et un capuchon ?

— Oui, une fois, une seule fois, juste après avoir trouvé le cheval. Je coupais du bois au bord de la route d'York lorsque j'ai entendu du bruit. Je me suis caché dans la fougère. Un cavalier est passé. Il portait la bure, comme un moine. Il montait une rosse et sa cape était en lambeaux, mais j'ai remarqué une grande épée à double tranchant accrochée au pommeau de sa selle. J'ai cru que c'était un bandit de grand chemin, alors je ne me suis pas montré.

Il grimaça.

— C'est tout ce que j'ai vu.

Corbett le remercia, ils sortirent de la chaumière, reprirent leurs montures et revinrent vers la grand-route. Une âpre discussion éclata entre Ranulf et Claverley à propos de la consommation de viande de cheval tandis que Maltote, blême, exprimait son dégoût d'une voix blanche.

— Manger du cheval ! Manger du cheval ! ne cessait-il de répéter.

— Tu y viendrais si tu y étais forcé ! s'exclama Claverley. Mon père m'a raconté que lors d'une grande famine dans la région de Carlisle, on avait même attrapé et vendu du rat comme mets de choix.

Corbett talonna sa bête et ne s'arrêta qu'à l'endroit où l'on avait retrouvé les restes carbonisés de Wulfstan.

— Que cherchez-vous ? claironna Claverley en le voyant mettre pied à terre et s'approcher des fourrés.

— Je vous le dirai quand je l'aurai trouvé.

Il s'enfonça un peu dans les fourrés et s'accroupit pour examiner les marques de feu sur la terre. Puis, dégainant son épée, il coupa les ronciers et les hautes herbes. Ce faisant, il distingua d'autres marques, plus modestes cependant. Et sur les arbres qui bordaient le sous-bois, il remarqua des entailles comme si un félin avait griffé l'écorce, creusant et tailladant le bois.

— Qu'est-ce qui a fait cela, par tous les saints ? s'exclama Claverley derrière lui.

Corbett scruta la route d'où Maltote les observait, juché sur son cheval, la mine longue d'une aune.

— D'après moi, dit Corbett, voici ce qui s'est passé : quelqu'un est venu ici jouer avec le feu qui a dévoré Wulfstan et les autres.

— On dirait que le Diable, en personne, a surgi de l'Enfer, s'indigna Claverley. Sa queue a brûlé le sol et ses griffes ont entaillé l'écorce.

— Ce n'est qu'une histoire de bonne femme à raconter sur les foires. Je suis sûr que le Malin a d'autres chats à fouetter que de mettre le feu à des buissons et à des herbes sur la route d'York. Non. On s'est exercé à manier ce feu. Quant aux encoches sur les arbres, ce sont des traces de flèches.

— Ah ! le tueur s'est entraîné à lancer des flèches enflammées ?

— Probablement. Il a allumé de petits foyers pour Dieu sait quelles raisons et a pris les arbres pour cibles. Je pencherais pour l'hypothèse suivante : il était si absorbé, si confiant dans la protection que lui offrait la pénombre qu'il n'a pas vu venir Wulfstan. Notre pauvre vendeur de reliques, qui voulait vendre ses objets de piété au prochain village ou bourg, est arrivé au petit trot sur la route. Tout autre que lui aurait rapidement passé son chemin ou même tourné bride. Pas lui. En bon colporteur, en homme aimant voyager et glaner toutes sortes d'anecdotes, il s'arrête là où se tient Maltote et interpelle

le criminel dans le soir qui tombe. Celui-ci se retourne. Il a été reconnu. Son cheval est tout près. Il se rue vers lui, tire sa grande épée accrochée au pommeau et fonce sur Wulfstan. Le malheureux a dû être pétrifié, paralysé de peur sur son cheval comme un mulot devant un serpent. Il a dû s'enfouir le visage dans les mains lorsque l'assassin a brandi son arme terrifiante, et, d'un coup effroyable, lui a tranché le corps par le milieu.

— Et le cheval s'est emballé ? suggéra Ranulf.

— Oui. La violence et l'odeur du sang ont affolé la pauvre bête qui s'est enfuie au galop sur la route. Le meurtrier a ensuite mis le feu au torse, ce qui empêchait toute identification et lui permettait de juger des effets de ce feu sur un corps humain, satisfaisant ainsi sa curiosité démoniaque.

— Et naturellement, renchérit Claverley, personne n'est venu signaler la disparition du colporteur qui n'est pas de la région.

— Messire, intervint Ranulf en montrant les traces de brûlé sur le sol, comment un homme peut-il ainsi maîtriser le feu ? Nous avons bien du silex qu'il est difficile de frapper, surtout en plein air. Ou l'on peut raviver une chandelle et utiliser du bois ou du charbon, mais ce félon semble faire naître le feu de l'air lui-même.

Il scruta la masse sombre des frondaisons qui les cernaient.

— N'a-t-il pas usé de magie ? Ou de sortilège ?

— Non, affirma Corbett. Moi aussi, je pourrais invoquer Belzébuth, mais qu'il vienne ou non, ça, c'est une autre paire de manches. Ce scélérat veut nous faire croire qu'il est un grand sorcier, doté de pouvoirs occultes.

— Et ce cavalier masqué ? demanda Claverley. C'est peut-être bien lui l'assassin, puisqu'il portait une épée à double tranchant.

Corbett donna un coup de pied dans une motte de terre noircie.

— Possible, mais partons à présent, Messire Roger. D'autres affaires pressantes nous attendent.

Ils remontèrent en selle et prirent la direction d'York. Aux approches de Botham Bar, la route devint plus encombrée : colporteurs et petits marchands quittaient la ville, chargés de sacs et de ballots. Un franciscain de l'ordre du Sac, à la bure poussiéreuse, tirait une mule encore plus fatiguée que lui. Un misérable poussait une charrette à bras où gisait un vieillard aux jambes sectionnées au-dessous des genoux ; tous les deux, fin soûls et heureux comme des rois après une journée passée à mendier, braillaient des couplets salaces d'une voix éraillée tandis que brinquebalait la charrette. Des paysans, recroquevillés dans leurs carrioles, revenaient de vendre leurs produits. Une femme et deux enfants, l'air épuisé, menaient une vache à la longe. Un courrier royal les dépassa à bride abattue, son bâton blanc, signe de sa fonction, glissé à la ceinture ; le soldat qui

galopait derrière lui portait les armoiries splendides de la Maison du roi. Tous s'écartèrent sur leur passage et, quelques minutes plus tard, recommencèrent pour un templier qui éperonnait son cheval couvert d'écume.

— Je croyais qu'aucun templier ne devait quitter Framlingham ? s'étonna Claverley.

— Un messenger, probablement, dit Corbett. Je me demande de quelle nouvelle urgente il est porteur.

Ils pressèrent leurs montures et arrivèrent bientôt en vue de Botham Bar, dont la grande herse évoquait des crocs acérés au-dessus des passants. Quant à la porte, elle était surmontée de piquets arborant des têtes de criminels et encadrée de potences rudimentaires où, dans la brise de cette fin d'après-midi, se balançaient de sinistres pendus portant leurs pancartes d'infamie autour du cou.

— Les juges royaux n'ont pas chômé, remarqua Claverley. On a vidé les prisons toute la journée d'hier.

— Où nous emmenez-vous ?

— Voir le Limner.

— Qui ?

— Le Lévrier. C'est le surnom que j'ai donné au meilleur faussaire d'York.

Après avoir franchi Botham Bar, ils remontèrent Petergate, puis passèrent près des latrines publiques nauséabondes, construites près de St Michael-the-Belfry, avant d'atteindre le coeur – fort animé – de la cité. Les étals étaient encore abaissés dans les rues bondées et les tavernes faisaient des affaires en or. Un homme gisait au mitan de la rue, ivre mort, tandis qu'un de ses compagnons de beuverie, allongé près de lui, s'efforçait de repousser des porcs errants, au grand amusement des passants.

Le pilori n'avait pas désempi. Des malfaiteurs y étaient attachés par le cou, d'autres par les bras et les jambes. Un apprenti avait les doigts coincés dans des poucettes pour avoir volé de la nourriture à son maître. Deux putains qu'on avait tondues agonisaient les badauds d'injures, pendant qu'un cornemuseux éméché essayait de noyer les cris qu'elles poussaient lorsqu'un dizainier abattait sa canne sur leurs fesses nues. Corbett et ses compagnons durent s'arrêter quelques instants au coin d'une rue : des sergents municipaux venaient d'investir une auberge à la recherche de vin piqué et de sortir trois barriques qu'ils avaient les plus grandes difficultés à mettre en perce, car l'aubergiste, son épouse et sa famille déversaient sur eux et les passants le contenu pestilentiel de leurs pots de chambre.

Les sergents finirent par rétablir l'ordre et, guidés par Claverley, Corbett et ses serviteurs poursuivirent par Patrick Pool pour arriver

aux Shambles, où ils furent assaillis par les odeurs fétides et la poussière. L'étroite rue des bouchers et des volaillers, bordée de hautes maisons à colombages, était maculée de sang noir et de déchets, sur lesquels grouillaient les mouches. Chats et chiens errants se disputaient les abats. Les commères, à la recherche d'un bon morceau de viande fraîche, s'agglutinaient autour des carcasses de porc éventrées et des stalles présentant oies, poulets et autres volailles décapitées. Enfin Claverley perdit patience. L'épée au poing, il cria : « *Le roi ! Le roi !* »{30} et se fraya un passage jusqu'au Pavement, le vaste parvis de l'église de All Saints.

Une foule énorme assiégeait la sinistre geôle municipale, située sur la place, car on procédait à des exécutions aux potences à trois branches, érigées devant son portail principal. Les condamnés sortaient de la geôle et montaient sur l'estrade, puis sur une échelle où le bourreau leur passait la hart autour du cou. Puis il repoussait l'échelle et les pendus gigotaient un moment pendant que la corde de chanvre se resserrait et les étranglait lentement. Ce n'était pas la première fois que Corbett assistait à ce genre de cérémonie. Les juges royaux arrivaient dans telle ou telle ville du royaume ; on vidait alors les cachots, on instruisait des procès expéditifs et le verdict tombait rapidement. La plupart des accusés n'avaient même pas le temps de protester. Des dominicains, en habit blanc et noir, allaient d'une potence à l'autre donner l'absolution à voix basse. Les spectateurs qui se pressaient là saluaient parfois une apparition par des vociférations ou des insultes. De temps en temps, un parent ou un ami criait adieu à un condamné et levait sa chope de bière en son honneur. Claverley attendit que la porte de la prison s'ouvrît. Il s'engouffra alors dans l'entrée lugubre. Le portier le reconnut.

— Nous en avons bientôt terminé, Claverley ! s'exclama-t-il. À la nuit tombée, York sera débarrassée de sa vermine.

— Je suis venu voir le Limner, déclara le shérif adjoint d'une voix tranchante, en se penchant sur l'encolure de son cheval. Où est-il ?

Le portier leva sa trogne d'amateur de bière.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Lui parler.

— Alors, allez lui causer en Enfer !

Claverley étouffa une exclamation de dépit et frappa le pommeau de sa selle.

— Cette fripouille est morte, précisa l'autre avec un gros rire. On l'a pendu, il n'y a pas une heure.

Conscient de l'impatience de ses compagnons et de la nervosité des chevaux dans ce lieu confiné, Claverley dévida un chapelet de jurons bien sentis.

— Et maintenant ? lui demanda Corbett.

Claverley cracha aux pieds du portier avant d'adresser au garde du Sceau privé un signe de connivence.

— On ne peut rien faire, mais je vais vous révéler un de mes grands secrets.

À l'autre bout d'York, un homme se mourait. L'Inconnu gisait sur un lit de camp, ses cheveux trempés de sueur étalés sur l'oreiller blanc.

— C'est la fin, murmura-t-il. Je ne partirai pas d'ici vivant.

Le franciscain, assis près du lit, ne le démentit pas, mais lui serra plus fort la main.

— Je ne sens plus mes jambes, marmonna l'agonisant.

Il eut un sourire forcé.

— Au temps de ma jeunesse, mon père, j'étais excellent cavalier. Je chevauchais comme le vent.

Il bougea légèrement la tête.

— Qu'y a-t-il après la mort, mon père ?

— Dieu seul le sait, mon fils. Mais je pense que c'est comme un voyage, une seconde naissance. Un bébé se débat pour ne pas quitter le ventre de sa mère, comme nous nous débattons pour ne pas quitter la vie, mais ensuite, comme après la naissance, nous oublions et entamons le voyage. Ce qui importe, ajouta le franciscain, c'est d'être prêt pour ce long périple.

— J'ai péché, chuchota l'Inconnu. J'ai péché contre le Ciel et la Terre. Moi, chevalier du Temple, défenseur de Saint-Jean-d'Acre, j'ai commis l'horrible péché de haïr et de vouloir me venger.

— Dites-moi tout cela, mon fils. Confessez-vous et recevez l'absolution.

Il n'eut pas besoin de le répéter ; l'agonisant, les yeux rivés au plafond, se mit à raconter sa vie : sa jeunesse dans une ferme de Barnsleydale, son entrée chez les templiers, les derniers jours sanglants de Saint-Jean-d'Acre et cette amertume accumulée au fil de ces nombreuses années dans les cachots du Vieux de la Montagne. Le franciscain l'écouta attentivement en ne l'interrompant que pour poser des questions de sa voix douce. Le chevalier répondit à toutes. À la fin, le moine le bénit en prononçant distinctement les paroles de l'absolution. Il lui promit, ensuite, de lui apporter le viatique après la messe du matin. L'Inconnu, alors, lui agrippa la main.

— Mon père, en vérité, je dois confier ce que je sais à quelqu'un d'autre.

— À un templier ? Les commandeurs sont réunis à Framlingham.

L'Inconnu ferma les yeux avec un soupir.

— Non, le traître peut se trouver parmi eux.

Il ouvrit ses lèvres craquelées, luttant pour mieux respirer.

— Le Conseil royal est à York, n'est-ce pas ?

Le franciscain fit signe que oui. L'Inconnu lui pressa plus fortement la main.

— Pour l'amour de Dieu, mon père, je dois parler à un de ces conseillers. Un homme en qui je puisse avoir confiance. Je vous en prie, mon père.

Les yeux, dans ce visage maigre et défiguré, étincelèrent de vie.

— Vite, avant que je ne rende mon âme à Dieu.

CHAPITRE VIII

S'éloignant du Pavement, Claverley emmena ses compagnons vers le quartier de la cathédrale, à la tranquillité plus raffinée. Les façades qui enserraient les larges rues propres étaient peintes de rose et de blanc, les poutres portantes d'un brun noirâtre vernies avec parfois un filet doré autour des portes et des fenêtres. Un courtil entourait chacune de ces demeures de trois ou quatre étages. Du verre garnissait les croisées au rez-de-chaussée et de la corne ou du lin huilé celles des étages. Claverley s'arrêta devant une maison, située à l'angle d'une ruelle, en face de la taverne *Au Chenapan*. Il souleva le heurtoir en forme de tête de moine et le laissa retomber violemment. Personne ne répondit tout d'abord, bien que Corbett devinât la lueur des bougies par les fenêtres.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Claverley avec un petit sourire. Elle est chez elle.

Enfin la porte s'ouvrit brusquement. Une servante passa la tête par l'entrebâillement. Le shérif adjoint lui glissa quelques mots à voix basse et l'huis se referma. Corbett entendit un bruit de chaînes qu'on enlevait, puis le battant se rouvrit sur une dame fluette, vêtue d'une robe lie-de-vin et d'un voile blanc à bord doré sur ses cheveux gris, qui sortit et, en souriant, embrassa Claverley sur la joue, avant de dévisager Corbett de ses petits yeux en vrille qui étincelaient dans son teint bistre.

— Veuillez entrer ! dit-elle d'une voix rauque. Laissez vos chevaux aux écuries du *Chenapan*.

Tandis que Maltote s'éloignait avec leurs montures, la dame les mena à ce qu'elle appelait « son palais d'en bas », une vaste salle, fort agréable, qui devait faire la longueur de la maison. Par la fenêtre ouverte, Corbett aperçut des plates-bandes et un modeste verger de pommiers. Le luxe s'étalait dans cette pièce : la simple jonchée du couloir laissait la place à des tapis et de larges bandes de tissu aux couleurs éclatantes recouvraient les murs. Une tapisserie pendait au-dessus de la cheminée et des rangées de bougies à la flamme vacillante reposaient sur la poutre maîtresse qui traversait la salle.

Claverley fit les présentations.

— Sir Hugh Corbett, voici Jocasta Kitcher, dame marchande, drapière, propriétaire du *Chenapan*. Elle a, autrefois, voyagé par monts et par vaux.

— Vous me flattez toujours, minauda Jocasta.

Elle les fit s'approcher de l'âtre, tandis qu'une servante accourait des cuisines et disposait des sièges autour du feu qui se mourait. Il se produisit une certaine confusion. Ranulf renversa un escabeau, puis Dame Jocasta insista pour qu'ils « lui fassent honneur » en ordonnant que soient servis du vin et des massapains.

Corbett avait l'estomac encore tout retourné par les exécutions, mais l'affabilité exubérante de cette dame si menue, ainsi que l'aura de mystère qui l'entourait, absorba bientôt son attention. Confortablement installé, il sirota son vin, surpris par sa fraîcheur et son arôme.

Dame Jocasta se pencha vers lui.

— Mes caves sont constamment inondées, déclara-t-elle. Oh, pas par les eaux sales, mais par l'un des ruisseaux souterrains d'York. L'eau glaciale garde le vin blanc au frais.

— Sont-ils nombreux, ces ruisseaux ? demanda Corbett.

— Oh, mon Dieu oui ! s'exclama la dame en faisant tourner sa coupe incrustée de nacre. York est une cité à double visage, Sir Hugh. Celui des rues, bien visible, et...

Sa voix se fit murmure.

— ... l'autre ville, située sous la première, avec son système souterrain d'égouts et de tunnels, datant des Romains et oublié depuis.

Elle sourit.

— J'ai de bonnes raisons de le connaître : mon mari et moi avons souvent emprunté ces passages souterrains. Oh, vous en faites une mine ! enchaîna-t-elle. Claverley ne vous a rien dit ?

— C'est pour cela que je l'ai conduit ici, intervint le shérif adjoint. Je ne lui ai pas révélé tous nos secrets, Dame Jocasta, mais j'ai pensé que vous pourriez nous aider. Il y a un faux-monnaieur dans cette ville, se hâta-t-il de préciser.

— Capturez-le et... au gibet !

— C'est différent, cette fois-ci, affirma Corbett en lui tendant une pièce d'or.

La drapière la prit dans sa main douce et tiède, chargée de bagues de prix. Elle l'examina avec un soupir d'admiration, la fit sauter d'une paume à l'autre, la soupesa soigneusement, puis étudia la tranche et la croix gravée sur chaque face.

— De l'or pur !

— En tout cas, reprit Corbett, elles ne proviennent pas des ateliers de la Couronne et ont été frappées sans autorisation royale. Je sais bien que les faux-monnaieurs s'emploient à transformer une bonne

pièce en deux mauvaises, en mélangeant à l'argent des métaux et des alliages pauvres, mais je n'ai jamais entendu parler de faussaires qui fabriqueraient de fausses pièces avec de l'or fin.

Dame Jocasta releva la tête.

— Vous n'avez rien à m'apprendre sur la fausse monnaie, Sir Hugh. Il y a quarante ans – oh oui ! je suis plus âgée que j'en ai l'air, ajouta-t-elle avec entrain, une lueur de gaieté dansant dans ses petits yeux –, il y a quarante ans, il ne fallait pas m'en conter. Mes parents n'arrivaient pas à me tenir la bride sur le cou. Par une belle journée d'été, je me rendis à la foire, près de Micklegate Bar, et j'y rencontrai le plus joyeux luron que la terre ait jamais porté, Robard, mon époux, un clerc qui avait eu des revers de fortune. Il ne supportait plus l'atmosphère étouffante des chancelleries ni la figure de carême de ses collègues.

Elle s'interrompt : Ranulf s'étranglait avec son biscuit, mais un regard furibond de son maître le fit déglutir promptement. Puis il dissimula son visage en fixant son gobelet comme s'il s'y cachait une pierre précieuse.

— Robard était un fieffé filou, poursuivit la vieille dame. Il chantait comme un pinson et dansait le branle mieux que personne. Il aimait les coups fourrés comme l'ours le miel. J'en tombai aussitôt amoureuse, et je l'aime encore, bien qu'il soit mort depuis dix ans.

Claverley lui effleura la main en chuchotant :

— Finissez votre récit !

— Oui, oui !

Elle leva la pièce d'or pour mieux la voir à la lueur de la chandelle.

— Cela aurait plu à Robard. Son rêve était de s'enrichir, d'amasser assez d'or pour parcourir le monde en grand marchand ou noble combattant. Je m'associai à ses filouteries. Je me glissais hors de chez moi à la brune et le rejoignais au clair de lune. Nous nous couchions sur les tombes du cimetière St Peter, et il évoquait les aventures que nous pourrions vivre. Nous nous jurâmes fidélité, puis nous fiançâmes. Mais son désir de richesse l'amena à battre de la fausse monnaie. Il se tailla une réputation chez les truands, les simulateurs, les éclopés, les tire-laine et autres coupe-bourses, la lie de la société.

Elle haussa les épaules.

— Nous louâmes une petite forge près de Coney Street et... au travail ! Cela se passait à l'époque du père du roi, quand la cité n'était pas aussi bien gouvernée. Un jour, on nous arrêta. Au procès, on mit Robard au pied du mur : soit il tâtait de la corde de chanvre sur le Pavement, soit il se joignait à la croisade du prince Édouard. Bien sûr, il choisit la seconde solution. Les troupes se massèrent dans les

prairies de Bishop's Fields, de l'autre côté de l'Ouse. Robard, en tant que condamné, dut porter des chaînes jusqu'à son embarquement. Et je partis avec lui.

— Vous êtes allée en Terre sainte ! s'exclama Corbett.

— Oh, oui ! Trois longues années que nous avons passées là-bas, mais nous en sommes revenus riches. Nous avons acheté l'auberge en face. Robard devint propriétaire, tavernier et brasseur. Mes parents étaient morts. Je l'épousai, mais les vieilles habitudes ont la peau dure, Sir Hugh. Lorsque les truands apprirent notre retour, ils ne nous laissèrent aucun répit. Il recevait des visites au beau milieu de la nuit, mais il ne transgressa jamais la loi.

Elle eut un petit rire gêné.

— Ou si peu ! Il fut de nouveau poussé à fabriquer de la fausse monnaie, mais cette fois – je le jure devant Dieu ! — je n'y participai pas. Or, « lorsque orgueil va devant, honte et dommage suivent ». Les juges de la cour royale revinrent à York et on convoqua le grand jury. Des accusations furent portées contre mon mari.

Claverley l'interrompt.

— En tant que récidiviste, Robard était bon pour la hart. En outre, personne n'avait oublié ses premiers délits. Dame Jocasta alla voir les shérifs et ils conclurent un pacte secret. Robard bénéficierait d'un pardon royal si elle jurait solennellement d'informer shérifs et dizainiers de tous les crimes qui s'échafauderaient.

— J'aidais donc la Couronne, ajouta Dame Jocasta d'une voix égale. Mon mari ne se douta jamais de rien. Oh, j'étais – et je suis encore – très prudente dans mes choix ! Je laisse courir les petits vauriens, les larrons de quatre sous, mais non ceux qui tuent, mutilent, violent ou commettent des sacrilèges dans les églises.

En tant qu'aubergiste, j'entends toutes sortes de rumeurs et j'en fais état à qui de droit...

— Et votre époux ne l'a jamais su ?

— Jamais ! Personne d'autre, d'ailleurs, à part Claverley.

Ses traits se durcirent.

— Je ne porte pas le deuil.

Elle se frappa la poitrine.

— Robard est dans mon cœur. Si je ferme les yeux, je l'entends chanter à nouveau. La nuit, en me retournant sur l'oreiller, je le vois me sourire. Ce n'était pas un méchant homme, Sir Hugh, mais – le Seigneur me pardonne – il adorait jouer des tours plus pendables les uns que les autres.

— Et ce n'est que maintenant que vous nous en parlez ! s'étonna Corbett.

— Avant de quitter York et de vous rencontrer à Framlingham, Sir Hugh, intervint Claverley, je suis venu ici. Dame Jocasta m'avait

promis de m'aider au cas où le Limner refuserait.

Il se retourna vers la drapière avec un haussement d'épaules et laissa tomber, laconique :

— Le Limner a été pendu.

— Que le Christ lui accorde le repos éternel !

— Cela fait des années que Dame Jocasta et moi, nous nous connaissons, reprit Claverley. Il est vrai, enchaîna-t-il avec un geste vif, que la fabrication de fausse monnaie est un art éminemment subtil, mais Dame Jocasta en connaît tous les rouages.

Corbett contempla le soleil couchant par la fenêtre, au fond de la pièce. Une idée incongrue lui traversa l'esprit. Et si c'était elle, la faussaire qu'ils recherchaient ?

— Mais il me serait impossible de frapper monnaie, se récria-t-elle comme si elle lisait dans ses pensées. Je n'ai ni forge ni métal précieux. Et, surtout, je n'ai eu vent d'aucune rumeur bien que je connaisse tous les secrets de cette ville.

Elle tendit la pièce.

— Et croyez-moi, les langues se délieraient là-dessus.

Embarrassé, Corbett se racla la gorge et détourna les yeux.

— Alors qui l'a fabriquée ? Qui est le coupable ? demanda Ranulf. Jocasta reposa son gobelet.

— Je n'ai jamais vu de pièce comme celle-ci, Sir Hugh. La plupart des faux-monnayeurs dévaluent la monnaie frappée par la Couronne, n'est-ce pas ?

Corbett acquiesça.

— Alors, pourquoi produire des pièces d'or ? À moins que...

Elle s'interrompit.

— À moins que... ?

— Eh bien, imaginons, Sir Hugh, que vous ayez trouvé de l'or. Pas sous les pieds d'un cheval, comme le veut le proverbe, mais dans une cache : des coupes, des gobelets, des aiguères, des croix. Que feriez-vous ?

— Je l'apporterais au shérif ou aux juges royaux.

Dame Jocasta éclata de rire, imitée par Claverley et Ranulf. La vieille drapière hocha la tête.

— Je ne me moque pas de vous, Sir Hugh. Vous êtes honnête.

Elle reprit son sérieux.

— Qu'advierait-il alors ?

Corbett souriait à présent.

— Les clercs de l'Échiquier saisiraient le trésor. Ils l'examineraient, puis reviendraient me soumettre à un interrogatoire approfondi.

— Qui durerait ?

— Un an, peut-être deux, jusqu'à ce que je les aie convaincus et

de mon innocence et que l'or avait bien été trouvé par pur hasard.

— Exactement ! s'exclama-t-elle. Vous trouvez un trésor et, malgré votre probité, les clercs du roi s'en emparent. Tout ce que vous récoltez, ce sont des tracasseries à n'en plus finir.

— Je vois, concéda Corbett. Et tout cela pour n'obtenir que la moitié de l'or, et encore ! Connaissant les gens de l'Échiquier, je m'estimerais heureux si j'en recevais le quart !

— Aussi, intervint Ranulf, cet or...

Mais il s'interrompit soudain.

— Au fait, Messire, Maltote n'est pas revenu.

— Il est sans doute attablé dans la taverne. Tu sais comment il est : il doit parler chevaux avec les palefreniers et les garçons d'écurie et engloutir de la bière comme si sa vie en dépendait. Qu'allais-tu dire ?

— Que quelqu'un à York a dû dénicher un trésor, qu'il l'a fait fondre pour fabriquer ces pièces et qu'il mène grande vie à présent.

— Bien raisonné, renchérit Dame Jocasta. C'est la seule explication. Si l'on apporte des objets en or et en argent à un orfèvre, il vous soupçonne tout de suite soit d'être un voleur, soit d'avoir découvert un trésor et d'essayer de filouter la Couronne. Il est facile de retrouver la trace d'un trésor, aucun orfèvre n'accepterait de se compromettre dans ce genre d'affaires.

Elle fit sauter la pièce dans sa paume.

— Celui qui l'a frappée possède une très bonne forge et de quoi acheter les instruments de fabrication.

— Mais échapperait-il longtemps aux soupçons ? dit Claverley. Si l'on peut retrouver le propriétaire de coupes en or, il en est de même pour des pièces d'or.

— Pas si cinquante ou soixante apparaissent sur le marché en même temps, objecta la drapière. C'est ainsi qu'agissait Robard pour écouler sa fausse monnaie. Plus on en distribue, moins il y a de risques. C'est ce qu'a fait ce faussaire. Il doit pouvoir se déplacer dans York et mettre ces pièces en circulation sans attirer les soupçons.

Elle frotta la pièce entre ses doigts.

— Et c'est là que réside la beauté du stratagème. Un orfèvre ou un banquier se contentera de peser les pièces sur son trébuchet. Après tout, ce n'est pas sa faute s'il se retrouve en possession de ces pièces. Il peut clamer son innocence, bien qu'ayant participé à une tromperie.

Il en est de même pour le marchand de drap, de vin ou d'épices. Il est en droit d'être payé. Il accepte les pièces et oublie tout.

Corbett se cala sur son siège.

— Remarquable ! murmura-t-il. On trouve une cache remplie d'or que l'on fond ; on écoule les pièces et, ce faisant, on rend tout le monde complice. Et en même temps, on échappe à la loi et on devient

riche, très riche.

Il jeta un coup d'oeil à la drapière.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de...

— Ne me regardez pas comme ça, Sir Hugh, se défendit-elle, malicieuse. Ce faux-monnayeur n'est pas un simple larron bâclant la frappe ou fondant l'or sur un vulgaire feu de charbon de bois. Ce renard roule sur l'or, car il a les moyens voulus et la cachette.

— Mais ne pourrions-nous pas remonter la filière ? s'impatienta Ranulf. Il y a bien quelqu'un, quelque part, qui s'en souvient.

Dame Jocasta désigna l'escarcelle de Corbett.

— Sir Hugh, vous avez des pièces d'argent, n'est-ce pas ? Vous rappelez-vous qui vous a donné telle ou telle pièce ?

— Moi, je m'en souviendrais si c'était de l'or ! insista Ranulf.

— Ah vraiment ? Même s'il y avait de fortes chances pour que les clercs de l'Échiquier vous la confisquent ? Cela dit, ajouta-t-elle en rendant la pièce à Corbett, vous avez un argument de poids. Ce faux-monnayeur ne les écoule probablement pas auprès des marchands d'ici, car il finirait par être repéré.

— Et donc ?

Dame Jocasta, le regard perdu dans les flammes, contempla les petites bûches de pin qui, sur leur lit de charbon de bois, se fendillaient et éclataient en embaumant l'air.

— Si seulement Robard était là, murmura-t-elle. Lui saurait.

Elle releva vivement la tête.

— Vous logez à Framlingham, le manoir des templiers, n'est-ce pas ?

Corbett hocha la tête.

— Pourquoi ne pas commencer par là ? suggéra-t-elle d'une voix douce. Ils ont des bois et des taillis aptes à dissimuler une forge. Ils importent de la marchandise et du ravitaillement. Ils connaissent banquiers et orfèvres. Et, si je ne me trompe, l'apparition de cet or sur le marché a coïncidé avec leur arrivée à York.

— En effet, confirma Corbett. Le roi et la Cour sont restés hors les murs après avoir quitté les marches d'Écosse. Ce n'est que peu de temps après l'arrivée des commandeurs que ces pièces ont commencé à circuler.

— Mais où se seraient-ils procuré cet or ? demanda Claverley.

Corbett jouait avec sa bague de chancelier ornée des insignes du Sceau privé.

— Ils ont fait don à notre souverain d'une grosse somme d'argent, soupira Ranulf, et ils possèdent des trésors que nul ne connaît.

Corbett revit la salle secrète de Framlingham. Y avait-il un rapport entre cet or et les assassinats ?

— Sir Hugh ?

Il laissa là ses réflexions.

— Pardonnez-moi, Dame Jocasta.

Il se leva et effleura de ses lèvres la main de la drapière.

— Soyez remerciée pour votre aide.

— Vous n'êtes pas seulement chargé de démasquer un faux-monnayeur, n'est-ce pas ? Pas vous, le bras droit du roi ! remarqua-t-elle en fine mouche qu'elle était.

Corbett lui caressa la joue du doigt.

— C'est vrai, Dame Jocasta. Comme d'habitude, ajouta-t-il avec amertume, je pourchasse des démons, des hommes qui tuent pour des motifs que Satan seul connaît.

— Alors prenez garde à vous, Sir Hugh, murmura-t-elle. Car ceux qui traquent les démons deviennent soit gibier soit démons à leur tour.

Ranulf qui attendait dans l'ombre, sur le seuil, vit son maître sursauter, comme si les paroles de Jocasta avaient fait mouche, mais la tension disparut sur un sourire de la vieille dame. Corbett et Claverley prirent congé et ressortirent dans la rue. Puis, à la suite de Ranulf, ils pénétrèrent dans la cour du *Chenapan*. Là, Maltote, avec des airs de conspirateur, chope écumante aux lèvres, tentait de convaincre palefreniers et filles d'auberge, béats d'admiration, qu'ils avaient, devant eux, un personnage de haut rang. Ranulf, qui ne ratait jamais une occasion de plaisanter, se joignit au groupe et se mit à le railler, tandis que Corbett et Claverley entraient dans la salle et choisissaient une table donnant sur le petit jardin.

Corbett admira un moment les teintes superbes du ciel embrasé et l'éclat du soleil couchant. Claverley commanda de la godale. Corbett sirota sa boisson en réfléchissant à l'avertissement de Dame Jocasta et en s'efforçant de refouler la nostalgie qui le submergeait : ce jardin fleuri lui rappelait tant son manoir de Leighton ! Il savait, dans son coeur, qu'il ne resterait pas ici beaucoup plus longtemps. Il se languissait de Maeve et de sa petite Aliénor. Il était même prêt à écouter patiemment l'oncle Morgan lui rebattre les oreilles des exploits des preux gallois. Il aspirait à marcher sans baudrier et à dormir sans dague au côté.

— En avez-vous tiré quelque chose ? demanda soudain Claverley en interrompant sa rêverie.

— Oh, oui !

Corbett esquissa un sourire d'excuse.

— Nous pouvons en conclure que ce faux-monnayeur est un personnage puissant et fortuné qui a accès à une certaine source d'or et sait comment écouler ces pièces.

— Les templiers ? Certaines rumeurs courent au Guildhall.

— Je l'ignore.

Il tapa légèrement sur l'épaule du shérif adjoint, assis en face de lui.

— Je ne me montre guère joyeux drille, hein ? Avez-vous de la famille ?

— J'ai été marié deux fois, répondit Claverley avec une petite grimace. Ma première épouse est morte, la seconde m'a donné de beaux enfants.

— N'en avez-vous jamais assez de traquer des démons ?

Claverley fit signe que non.

— J'ai entendu les paroles de Dame Jocasta.

Il but une gorgée avant de poursuivre.

— Nous portons tous la marque de Caïn. Tout comme vous, Sir Hugh, j'ai vu bafouer la loi et régner le désordre quand les démons sortent de l'ombre. Oh, non, je ne me lasse jamais de les combattre ! Si nous ne les chassons pas, Dieu m'est témoin que ce seront eux qui finiront par nous chasser.

Corbett scruta le visage de son interlocuteur par-dessus sa chope. « Un honnête homme, intègre et juste », pensa-t-il. Il se promit de mentionner son nom au roi. Ranulf et Maltote le rejoignirent. Ils auraient bien continué à badiner, mais un seul coup d'oeil à leur maître les en dissuada.

— Où allons-nous à présent, Messire ? demanda Ranulf.

Corbett se rencogna contre le mur.

— Pas à Framlingham, en tout cas, déclara-t-il. Pas ce soir. La route d'York, passé Botham Bar, n'est pas sûre en pleine nuit. Je vais vous demander un service, Messire Claverley, ou plutôt quatre.

— J'ai ordre de vous apporter toute l'aide nécessaire.

— D'abord, procurez-nous des chambres ici.

— Rien de plus facile.

— Ensuite, notre faux-monnayeur doit posséder une forge. La municipalité détient la liste des gens qui paient des impôts, or une forge est un élément de détermination de l'impôt.

— Sauf si elle est clandestine.

— J'aimerais également avoir la liste de tous ceux qui ont licence d'importer des marchandises. Enfin, s'il s'agit bien d'un trésor, il a dû être découvert au cours de travaux de construction, travaux qu'il est interdit d'entreprendre sans l'autorisation des échevins.

— D'accord. Donc, il vous faut une liste des forgerons et propriétaires de forges, une des importateurs et une des bourgeois ayant reçu permission de construire.

— Oui. Aussi vite que possible.

— Les templiers figureront sur les trois listes, Sir Hugh.

— Et c'est là un autre service que vous pouvez me rendre. Le matin de l'attentat contre le roi, Jacques de Molay et quatre de ses

principaux commandeurs – Legrave, Branquier, Baddlesmere et Symmes – sont venus à York. Branquier est reparti assez tôt, c'est du moins ce qu'il affirme. Baddlesmere et Symmes sont restés seuls assez longtemps pendant que Legrave accompagnait le grand maître chez les orfèvres de Stonegate. York est certes une grosse ville, mais tout le monde se connaît. Les templiers n'ont pas dû passer inaperçus. J'aimerais que vous établissiez leurs faits et gestes de ce jour-là.

Claverley siffla doucement.

— Et par où dois-je commencer ?

Corbett désigna la salle avec un sourire.

— Par les taverniers et autres aubergistes. Le moindre renseignement me sera précieux.

Le shérif adjoint vida son gobelet et prit congé de Corbett en promettant de se rendre en personne à Framlingham dès qu'il trouverait quelque chose. Puis il alla échanger quelques mots avec l'aubergiste, debout derrière les tonneaux qui lui tenaient lieu de comptoir. Corbett vit le tavernier acquiescer. Claverley leva la main en criant que tout irait bien, puis il gagna la rue.

— Je suis recru, avoua Corbett. Ranulf, Maltote, faites ce que vous voulez pourvu que vous soyez de retour dans moins d'une heure.

Plantant là ses serviteurs qui grommelaient contre leur « Maître Longue Figure », il suivit l'aubergiste au premier étage dans ce que ce dernier nommait pompeusement « sa chambre pour hôtes de marque ». Elle ne comptait que deux lits, mais le tavernier lui promit d'en installer un troisième. Le magistrat s'étendit sur sa couche pendant que les servantes apportaient paille, oreillers propres, pichets d'eau fraîche, ainsi que du pain et du vin sur un plateau. Cette fois-ci, il ne pensa pas à son manoir de Leighton, ni à Maeve, mais essaya de mettre de l'ordre dans ses idées. Il entendit soudain du bruit dans le couloir. Ranulf et Maltote firent irruption dans la chambre.

— Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il encore ? gémit-il en bondissant à bas du lit.

Arborant un air innocent, Ranulf approcha un escabeau en face de son maître.

— Cette vieille vous a glacé les sangs, hein, Messire ?

— Non, Ranulf. J'étais déjà mort de peur.

Il désigna son écritoire et ses plumes sur la table.

— Pense à tous les assassins que nous avons pourchassés : ils étaient toujours poussés au crime par certains motifs – cupidité, concupiscence, trahison. Il y avait une logique, car le meurtrier voulait se débarrasser de ceux qui le gênaient ou qui pouvaient avoir deviné son identité. Mais cette affaire est différente : l'assassin tue sans raison.

— Mais vous avez affirmé que les templiers étaient divisés et qu'ils voulaient se venger du roi.

— En ce cas, pourquoi supprimer Reverchien ? Pourquoi m'attaquer ? Et, Christ miséricordieux, quelle menace représentait ce pauvre Peterkin ? Sans compter qu'il ne semble y avoir aucun lien entre les trois faits. Bon, admettons ! poursuivit-il. Si le roi est blessé ou tué, ou si son principal juriste tombe sous les coups d'un assassin, cela se comprend, d'une certaine manière. Mais Reverchien et Peterkin ?

— Peut-être étaient-ils au courant de quelque chose ? suggéra Ranulf.

— Possible. Et puis, venons-en à la deuxième question : Comment ? Comment expliquer la rapidité avec laquelle Murston a trouvé la mort, après avoir probablement tiré deux carreaux d'arbalète sur le roi ? Comment naissent ces brasiers ? Reverchien a péri au centre d'un labyrinthe à l'aube d'une journée de printemps. Peterkin, lui, a disparu dans les flammes, au milieu d'une cuisine bondée.

Il s'arrêta en se mordillant la lèvre.

— Et qu'avons-nous appris ? Que l'ordre des Templiers est démoralisé, partagé entre factions, peut-être. Je suis sûr que c'est la raison de la présence de Jacques de Molay en Angleterre. Les attaques contre Philippe de France et contre notre souverain peuvent avoir été commanditées par l'une de ces factions. Et puis, il y a ces menaces de mort envoyées par cette étrange secte des Assassins. Les templiers s'entourent d'un certain mystère, ce qui explique l'existence de ces salles secrètes à Framlingham. Nous savons que Murston était dévoré par la rancœur et l'esprit de vengeance, et cependant, il doit avoir reçu ses ordres de quelqu'un d'autre.

Corbett observa une pause.

— Le criminel, reprit-il au bout d'un moment, utilise une sorte de feu inconnu. Il s'y entraînait sous les futaies bordant la route d'York, et ce pauvre colporteur a payé cher sa curiosité. Nous pensons que c'est un commandeur, mais si tous les templiers sont confinés à Framlingham et les portes d'York si sévèrement gardées, qui a attaché le message au cadavre de Murston, sur le Pavement ? Qui peut m'avoir adressé un message similaire ? Quoi qu'aient fait les templiers à York, nous avons établi qu'ils chevauchaient sur la route de Framlingham lorsqu'on m'a décoché ces carreaux.

— L'assassin, c'est peut-être ce cavalier masqué ? suggéra Maltote, tout content de son hypothèse. Ou l'un des commandeurs déguisés ?

— Ils pourraient aussi être responsables de ce trafic de fausse monnaie, ajouta Ranulf.

— Certes, déclara Corbett en se recouchant, mais de toute façon...

S'il n'y pas de logique dans cette folie, si l'assassin tue pour le simple plaisir de tuer, il va promptement recommencer.

— Que faire ? s'inquiéta Ranulf.

— Retourner auprès du roi et lui rendre compte de ce que nous avons découvert : l'ordre des Templiers, divisé et démoralisé, semble avoir oublié sa mission première.

Corbett se releva à demi et s'appuya sur le coude.

— Mais si je fais part de ces conclusions, les gens de l'Échiquier ne tarderont pas à se demander ce qui justifie l'existence d'une communauté prospère semblant avoir perdu tout idéal et rongée par la trahison, la sorcellerie, le meurtre et autres scandales.

Le sergent qui patrouillait sur la grande prairie de Framlingham regarda la barque ballottée par les eaux du lac.

— Il serait temps que le vieux pense à rentrer, grommela-t-il.

Réajustant son baudrier, il s'engagea dans le long sentier qui menait à la berge. Sous le coucher du soleil resplendissant, la brise du soir rafraîchissait son front couvert de sueur.

— Oh, et puis après tout ! Laissons-le pêcher encore un peu, murmura-t-il.

Il s'assit dans l'herbe, ôta son casque et abaissa son camail. Il pensa à frère Odo. Le vieil archiviste avait pris sa barque *Le Fantôme de la Tour* et péchait déjà depuis un bon bout de temps.

— Plus utile que ce que je fais ! bougonna le soldat en arrachant une poignée d'herbe pour essuyer ses joues en sueur.

L'atmosphère de la garnison s'était détendue après le départ de ce fouineur de juriste et de ses compagnons, mais cela n'avait guère duré. Un messenger était arrivé et Molay et les commandeurs s'étaient réunis en conseil dans la grand-salle. On avait donné des instructions qui renforçaient les ordres du grand maître : nul templier n'avait le droit de quitter le manoir et tout étranger surpris sur le domaine devait être arrêté sur-le-champ. Le sergent mâchonna un brin d'herbe en plissant les paupières pour observer, malgré le soleil couchant, l'esclavine de frère Odo qui claquait et virevoltait dans le vent du soir. L'archiviste, apparemment, avait du mal à maintenir sa longue canne à pêche. Le sergent apprécia la sérénité de la scène après la tourmente des derniers jours.

Tous avaient appris la tentative de régicide, les assassinats de Reverchien et de Peterkin, le cuisinier. Peu mentionnaient la mort de Murston, mais nombreux étaient ceux qui ressentaient de la honte devant son geste. Mais Murston s'était toujours conduit en cheval rétif. Ayant servi en Palestine, il se considérait comme une autorité morale en matière de Bien et de Mal.

Le sergent s'étendit sur l'herbe, le regard perdu dans les nuages moutonneux.

— Je voudrais être ailleurs, dit-il tout bas. Mais où ?

On n'avait plus besoin d'hommes en Orient, puisque Saint-Jean-d'Acre était tombé. Fini, les belles filles à la peau mate, les promenades dans les bazars. L'enthousiasme que soulevait jadis l'évocation des combats et de la garde du Saint-Sépulcre avait disparu. Tout ce qu'on pouvait espérer, c'était une garnison perdue dans un manoir reculé, ou au mieux une expédition contre les pirates barbaresques. Il se frotta les yeux. Ce n'était pas à lui de poser des questions ou de soulever des problèmes. La mort de Murston avait mis un terme à tout cela. Et qui était-il pour mettre en doute les agissements des maîtres de l'ordre ? Ils savaient ce qu'ils faisaient. Ils connaissaient des secrets dont ils discutaient, porte close.

Il se rappela la soupente isolée en haut du manoir. Que s'y passait-il donc ? Pourquoi Jacques de Molay et Branquier étaient-ils les seuls à avoir le droit d'y pénétrer ? À quoi rimaient les bougies de cire pourpre et les psalmodies ? Il avait monté la garde devant la soupente, une fois. Lorsque ses supérieurs en étaient sortis, il avait remarqué qu'ils étaient couverts de poussière de la tête aux pieds. Que contenait donc cette pièce de si important pour que ces grands personnages s'y fussent prosternés face contre terre ?

Il entendit soudain du bruit et se releva pesamment. Frère Odo s'agitait comme si un poisson lui donnait du fil à retordre. Tout à coup, le sergent aperçut du feu à l'avant de la barque. Il lâcha son casque et se mit à courir.

— Frère Odo ! Frère Odo ! criait-il, mais la sombre silhouette encapuchonnée restait assise, comme indifférente aux flammèches bondissantes.

Le soldat délaça son baudrier et courut jusqu'à ce que ses poumons semblent éclater. Soudain il vit la barque et son occupant s'enflammer et disparaître dans un véritable brasier.

Il tomba à genoux, tremblant d'épouvante. Sous ses yeux, le feu dévora l'embarcation de l'avant à l'arrière ainsi que frère Odo. Même l'eau du lac semblait ne fournir aucune protection.

— Ô Seigneur ! Sauve-nous du feu de Satan ! haleta le sergent.

CHAPITRE IX

Corbett et ses compagnons trouvèrent le manoir de Framlingham en plein chaos. À peine descendus de cheval, devant les écuries, ils durent affronter Baddlesmere qui, barbe hérissée, accourait à leur rencontre.

— Sir Hugh, cria-t-il en avalant péniblement sa salive, veuillez me suivre chez le grand maître !

Malgré la chaleur et le ciel sans nuages, Corbett se sentit à nouveau oppressé. Il jeta un coup d'oeil autour de lui : les soldats du Temple qui remplaçaient palefreniers et garçons d'écurie lui opposèrent un regard vide.

— Quelqu'un d'autre est mort, hein ? souffla-t-il.

Baddlesmere acquiesça en lui faisant signe de le suivre.

Le magistrat ordonna à Maltote de panser les montures et se dirigea vers le corps de logis, escorté par Ranulf. Ils traversèrent le petit cloître et arrivèrent aux appartements du grand maître, une cellule sobre, dépouillée, plus grande que celle de Corbett, mais tout aussi austère avec ses murs chaulés, son crucifix noir et ses dalles couvertes de jonc frais. Jacques de Molay siégeait derrière une simple table où se dressait un crucifix en métal, et les commandeurs l'entouraient, leur visage grave et leurs paupières rougies trahissant leur désarroi.

Jacques de Molay se leva à l'entrée de Corbett et pria sèchement Baddlesmere d'apporter d'autres sièges. Lorsque tous furent installés, le grand maître frappa sur la table.

— Sir Hugh, hier, pendant votre absence, frère Odo est mort. Ou plutôt, on l'a assassiné. Il était allé pêcher en fin d'après-midi, comme à l'accoutumée, dans sa barque *Le Fantôme de la Tour*. Il s'y trouvait depuis un certain temps, ce qui n'avait rien d'exceptionnel, lorsqu'un sergent qui l'observait et allait l'avertir qu'il était temps de rentrer pour les vêpres et le souper a vu s'embraser l'avant de l'embarcation. Il n'eut pas le temps d'agir : frère Odo et la barque avaient disparu dans les flammes.

Corbett enfouit son visage dans les mains en murmurant :

— Je lui ai parlé dans la bibliothèque juste avant mon départ

pour York. Il m'a montré sa chronique. Il en était très fier.

Il scruta les visages autour de lui.

— Pourquoi ? Comment cela est-il possible ?

— Nous l'ignorons, répondit Branquier. Nous n'en savons rien, absolument rien, Corbett : c'est la raison pour laquelle nous vous attendions avec impatience. C'est vous l'envoyé du roi.

Il pointa un doigt accusateur vers Corbett.

— C'est vous qu'on a chargé d'élucider cette affaire. Alors faites-le !

— Ce n'est pas si simple, s'interposa Legrave. Comment Sir Hugh peut-il démêler cet écheveau ? Frère Odo est allé pêcher. Tout était calme, tranquille. Et la barque se trouvait au beau milieu du lac, par tous les saints ! Personne ne l'a rejointe à la nage. Personne d'autre n'était avec lui. Et pourtant son embarcation et lui ont été engloutis dans un brasier que même l'eau du lac n'a pu éteindre.

— Quels restes a-t-on retrouvés ? demanda Ranulf d'un ton cassant.

Les templiers le toisèrent avec dédain.

Corbett le soutint.

— La question de mon clerc a son importance.

— Très peu de chose, répondit Molay. Frère Odo était carbonisé, méconnaissable. On a repêché quelques planches noircies, mais c'est tout.

— Rien d'autre, vraiment ? fit Corbett.

— Non, rien, assura Molay. Des débris calcinés qui flottaient, difficiles à distinguer les uns des autres.

— Et qui les a sortis de l'eau ? reprit Corbett.

— Eh bien, le sergent n'a rien pu faire, précisa Branquier. Il a donné l'alerte et nous nous sommes tous précipités vers le lac. On a pris une autre barque, amarrée plus loin. Le feu avait déjà diminué d'intensité. La dépouille de notre frère a été enveloppée dans un linceul et mise en bière. Nous l'inhumons ce soir. Ce que nous voulons savoir, Sir Hugh, c'est la raison de tout ceci. Comment mettre un terme à ces crimes ?

Corbett embrassa la salle du regard. Le tonnelet de bordeaux, le cadeau du roi qu'il avait apporté, avait été mis en perce sur un dressoir, et le sceau de cire rouge du marchand pendait à présent comme une énorme goutte de sang. Il repoussa sa chaise en soupirant.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais je vous conseille d'oublier ces contes à dormir debout qui prétendent que c'est le feu de l'Enfer.

Il leur parla ensuite de ce qu'ils avaient découvert sur la route d'York. Jacques de Molay, les yeux brillants d'excitation, se redressa sur son siège.

— Alors vous connaissez le nom de la victime et comment elle est

morte ?

— Oui, je crois que l'on a utilisé, dans ce bois, une forme étrange de feu. Or avant-hier, lorsqu'il a raconté la chute de Saint-Jean-d'Acre, frère Odo a dit que les mamelouks jetaient des brandons sur la ville.

— Mais cela n'avait rien à voir, coupa Branquier. Des fagots trempés dans du goudron, enflammés et projetés à l'aide de trébuchets et de mangonneaux⁽³¹⁾, comme d'énormes boules de feu.

— C'est ce qui se serait passé ici, d'après vous ? questionna Symmes.

Corbett vit frémir le surcot du templier. Symmes tenait sa belette apprivoisée contre lui.

— Impossible ! ricana Baddlesmere avant que Corbett ne pût répondre. Ce genre de brasier est rudimentaire. Ce sont de simples amas de matériaux combustibles. Comment cela expliquerait-il la mort de Reverchien au centre du labyrinthe ? Personne n'y était, à part lui. Ou celle de Peterkin dans les cuisines ? Quant à frère Odo...

— Et une flèche enflammée ? l'interrompt Corbett. Trempée dans de la poix et du goudron.

Il eut un geste de résignation.

— Je connais d'avance votre objection : si l'on avait tiré un de ces traits sur la barque de frère Odo, il aurait essayé de l'éteindre, ou sinon, sauté dans le lac et regagné la rive à la nage.

Il se tut.

— Monseigneur, puis-je solliciter une faveur ?

Jacques de Molay accepta d'un geste.

— Permettez-moi de fouiller ce manoir, de questionner ses occupants, bref de fourrer mon long nez – comme diraient certains – dans vos affaires.

— Accordé. À une condition : que vous n'entriez pas dans les pièces que je vous ai montrées hier. Quant au reste, agissez à votre guise.

Corbett le remercia et sortit.

— Vous y croyez vraiment ? ironisa Ranulf d'une voix sifflante tandis qu'ils revenaient vers l'hostellerie.

— A quoi ? dit Corbett en s'arrêtant net.

— Aux flèches enflammées ?

— Quelle autre hypothèse avancer ? Un homme pêche au milieu du lac et en quelques minutes, que dis-je, en quelques secondes, lui et son embarcation sont engloutis par les flammes. Comment l'expliquer ?

Il haussa les épaules.

— C'est une supposition absurde, mais c'est la seule qui vienne à l'esprit.

Il saisit Ranulf par la manche et l'attira dans l'embrasement d'une

fenêtre.

— Pas un mot sur ce que nous trouvons, murmura-t-il. Je suis persuadé que l'assassin était présent.

— Et ce cavalier masqué dans le bois ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il n'était pas aux cuisines au moment où Peterkin est mort. Cet assassin, ce Sagittarius, pourrait être Jacques de Molay ou l'un des commandeurs, voire plusieurs d'entre eux complotant ensemble. Je ne connais pas ses motivations, ni sa façon de procéder, mais il a certainement compris, grâce à ce que nous avons découvert sur la route d'York, que nous avons entraperçu une partie de la vérité.

— Ce qui va l'inciter à nous clore le bec une fois pour toutes !

— Il l'a déjà tenté, mais j'en demeure d'accord, il peut récidiver et commettre alors une erreur.

L'air tendu, Corbett regarda dans le couloir désert.

— J'ai dit que nous resterions ensemble, mais en fait, il nous faut travailler séparément. Maltote et toi, passez ce manoir au crible. Examinez la forge, fouillez champs et fourrés. Recherchez toutes traces de feu ou de brûlé et, si possible, trouvez une forge cachée.

— Et vous, Messire ?

— Je vais à la bibliothèque. Il se peut que frère Odo ait péri, non pas parce qu'il vivait ici, mais parce qu'il avait découvert quelque chose. L'assassin a dû me voir lui rendre visite. À mon avis, la vérité – en partie du moins – se cache dans ses parchemins.

Ranulf continua vers l'hostellerie pour y prendre Maltote tandis que Corbett, sur les indications d'une sentinelle, revenait sur ses pas et gagnait la bibliothèque. La porte était ouverte. Il entra et contempla la longue salle remplie d'ombres.

— Que Dieu vous accorde la paix éternelle, frère Odo, murmura-t-il. Et qu'il me pardonne si je suis responsable de votre sort.

Il s'avança jusqu'à la stalle de travail de l'archiviste. La table disparaissait sous des parchemins et sous le grand rouleau de vélin de sa chronique. Corbett le déroula et, feuillet après feuillet, lut le récit dramatique de la chute de Saint-Jean-d'Acre. En déchiffrant soigneusement le manuscrit, il se demandait s'il ne contenait pas des allusions au feu mystérieux. Certes, les croquis d'Odo montraient des mangonneaux lançant des boules de goudron enflammé, mais cela n'était guère significatif.

Corbett enroula le vélin avec un soupir et prit les parchemins. Certains n'étaient couverts que de gribouillis, mais l'un d'eux attira son attention. Tracé par Odo le jour même de sa mort, un dessin représentait un clerc doté d'un long nez, avec, à côté, l'esquisse grossière d'un corbeau. Corbett sourit devant le jeu de mots portant sur son nom. Le reste consistait en signes évoquant un code. Il se

souvint de la description des runes anglo-saxonnes et nota que les mêmes phrases revenaient souvent, toutes suivies d'un point d'interrogation. Il réussit à identifier certains signes, mais ne comprit rien à l'ensemble. Il parcourut la bibliothèque en fouillant les étagères jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : un épais *Codex Grammaticus* aux feuilles jaunies, relié en veau et maintenu avec une énorme attache. Il le sortit avec peine de l'étagère et l'apporta sur la table.

Le codex comportait des rubriques sur le grec et l'hébreu et un appendice – fréquemment consulté à en juger par l'usure des feuilles – présentait les lettres de l'alphabet avec les runes correspondantes en regard. Une plume d'oie à la main, le parchemin dans l'autre, le magistrat tenta de déchiffrer les gribouillis de l'archiviste. Tout d'abord, il n'y comprit rien, les runes formant des mots qui n'existaient pas, mais il se rappela soudain qu'Odo avait rédigé sa chronique en latin. Il se remit à l'ouvrage et fut plus heureux : *Ignis Diaboli*, le « Feu du Diable », *Liber Ignium*, le « Livre des Feux », et enfin une expression répétée à plusieurs reprises : l'« Énigme de Bacon ».

— Seigneur ! s'exclama-t-il. À quoi cela peut-il bien faire allusion ?

« Le Feu du Diable », pensa-t-il. C'est ainsi qu'Odo décrivait les flammes qui avaient tué son ami Reverchien et ce pauvre Peterkin. Le « Livre des Feux » : était-ce un grimoire ? un recueil de sorts ? Et l'« Énigme de Bacon » ? Quel rapport avec les terribles brasiers ? Déconcerté, il partit à la recherche d'une liste recensant les ouvrages de la bibliothèque, mais quand il la trouva, il n'y découvrit aucune référence au « Livre des Feux », ni rien qui expliquât l'expression l'« Énigme de Bacon ». Il rangeait la table en enroulant ses notes, lorsqu'il entendit du bruit au fond de la pièce : le grincement d'une porte suivi du son d'un loquet que l'on pousse.

Il se leva et dégaina sa dague. Il eut beau scruter la bibliothèque, il ne vit que les grains de poussière dansant dans le soleil, au-dessus du parquet impeccablement poli.

— Qui va là ? cria-t-il en s'écartant. Qui va là ?

— Sache que nous allons et venons comme le vent.

La voix basse était méconnaissable, même si les paroles résonnaient dans la salle comme un sinistre tocsin.

Puis lui parvint un autre son, un cliquetis métallique. Il se jeta sur le côté au moment même où un carreau d'arbalète sifflait à ses oreilles et s'écrasait contre le mur.

— Sache, reprit la voix, que ce que tu possèdes t'échappera et nous reviendra.

Un nouveau cliquetis. Caché derrière les étagères à présent, Corbett entendit le bruit sourd du trait barbelé qui frappait le bois au-

dessus de sa tête. S'efforçant à grand-peine de contrôler sa respiration, il lança des regards désespérés autour de lui. Les fenêtres étaient trop petites. Aucune fuite possible.

— Sache, entonna la voix, que nous te tenons et ne te lâcherons pas avant d'avoir réglé nos comptes.

Allongé par terre, Corbett jeta un coup d'oeil derrière les étagères et le coeur lui manqua. Au fond, un homme, coiffé d'un heaume de tournoi et vêtu des pieds à la tête d'un habit noir de jais, tenait une arbalète. Le magistrat le vit actionner le cric, et un troisième carreau fila à l'endroit où se trouvait sa tête un moment auparavant. Du bruit à nouveau, des pas : son assaillant approchait lentement. Se jeter sur lui ? Il ne serait jamais assez rapide ; un trait l'atteindrait avant même qu'il ne soit sur le mystérieux tueur. La bouche sèche, il luttait contre la peur. Il ne pouvait s'empêcher de penser au messenger royal remontant l'allée de son manoir de Leighton et à Maeve accourant à sa rencontre...

Il essuya la sueur de son visage et serra, plus fermement encore, son poignard gallois. Il aperçut alors une porte dérobée derrière un bureau. « Ô Seigneur Jésus, supplia-t-il, faites qu'elle ne soit pas fermée à clef ! »

Il allongea le cou, mais recula vite pour éviter le quatrième carreau qui vrombit comme un faucon piquant sur sa proie. Alors il bondit avant que l'inconnu n'ait eu le temps de réarmer son arbalète. Maugréant jurons et malédictions, il repoussa le bureau et leva la targette, mais la porte ne bougea pas. Il se rua aveuglément contre le battant. Les pas se rapprochaient. À ce moment-là, il vit le verrou tout en haut. Il le tira et la porte s'ouvrit en gémissant sur ses gonds de cuir. Il la franchit et la referma violemment à l'instant même où une autre flèche s'y enfonçait. Il se retrouva dans un couloir et tourna à un angle dans une fuite si éperdue qu'il fit tomber un sergent à la renverse. Sans se soucier de ses imprécations, il poursuivit sa course jusqu'à une porte qui donnait sur un jardinet abandonné, derrière les lices.

Il resta un moment accroupi pour reprendre son souffle, puis rengaina son poignard et revint à l'hostellerie. Il examina avec soin la chambre après avoir fermé à clef et s'étendit de tout son long sur le lit. Son sentiment de soulagement céda vite place à la colère, à une fureur terrible : il s'en était fallu de si peu qu'il tombât dans ce piège ! Il fut brièvement tenté de foncer, ventre à terre, jusqu'au corps de logis pour exiger une entrevue avec Jacques de Molay et obtenir que l'on enquêtât sur-le-champ, mais que découvrirait-on ? Rien, sinon qu'il avait eu peur. L'assassin se serait certainement éclipsé, sans laisser de traces. Il se releva et se rafraîchit la figure. Il se sécha sans hâte, en revoyant la silhouette enveloppée du manteau, l'arbalète et les

carreaux sifflant autour de lui.

— En tout cas, chuchota-t-il, je sais que tu n'es pas un esprit infernal !

Il réfléchit. Cette attaque était un acte désespéré. Fallait-il y voir le motif de l'assassinat d'Odo ? Voulait-on empêcher l'archiviste de découvrir l'origine du feu maudit ? Le criminel avait dû fouiller le bureau, mais ignorant l'existence des runes, il n'avait prêté aucune attention au parchemin que Corbett, à présent, gardait dans son aumônière.

On frappa à la porte.

— Messire !

Il ouvrit. Ranulf et Maltote, au comble de l'agitation, s'engouffrèrent dans la pièce.

— On en a trouvé, des traces de brûlé ! s'écria Maltote.

— Silence ! lui ordonna Ranulf. C'est moi qui les ai vues en premier, ces marques laissées par le feu, comme celles sur la route d'York. Vous voyez les arbres qui bordent la courtine ? Eh bien, c'est là qu'on les a repérées, Maltote et moi.

Il dévisagea son maître :

— Vous ne venez pas ? Que vous est-il arrivé, Messire ?

Corbett leur raconta tout.

— Dans la bibliothèque ! s'exclama Ranulf. Mais pourquoi là-bas ?

— D'abord, parce que l'assassin savait m'y trouver et ensuite parce qu'il voulait m'empêcher de découvrir certains indices.

Il extirpa le parchemin de son aumônière.

— Laissons de côté ces traces de brasier, pour l'instant. Maltote, tu vas repartir à York.

Il alla à la table, saisit une plume et rédigea un court message en y notant les expressions trouvées sur le bureau d'Odo.

— Approche le roi, il loge au palais épiscopal, à la cathédrale. Donne-lui ce bref. S'il t'interroge sur les derniers événements, dis-lui...

Il grimaça.

— ... dis-lui la vérité. Il me faut une réponse aussi vite que possible.

— Je l'accompagne ? demanda Ranulf avec une lueur d'espoir.

— Non. Quelques jours loin des lupanars d'York ne feront pas de mal à ton âme, sans parler de ton corps.

Maltote fila remplir ses fontes de selle, puis revint faire ses adieux avant de ressortir dans le couloir presque à fond de train.

— En voilà un qui est plus à l'aise que pourceau qui se gratte ! observa Ranulf. Et nous, que faisons-nous ?

— Une petite promenade. Le soleil et l'air frais vont nous revigorer.

Ils quittèrent l'hostellerie et déambulèrent nonchalamment sur le domaine. Corbett fit son possible pour se détendre. Ils retournèrent à la bibliothèque. La porte était ouverte, mais lorsqu'ils revinrent au bureau, Corbett s'aperçut qu'on avait arraché les carreaux d'arbalète. A part les encoches sur le bois des stalles et de la porte basse, l'incident avait laissé peu de traces. Ils gagnèrent les écuries où, après s'être renseigné, Corbett finit par retrouver le sergent qui avait vu Odo et sa barque disparaître dans les flammes.

— Viens, lui ordonna-t-il, marchons jusqu'au lac. Raconte-nous tout.

Avec un haussement d'épaules, le sergent posa le baudrier qu'il réparait, puis les accompagna en leur décrivant l'horrible scène.

— Depuis combien de temps frère Odo pêchait-il ? demanda Corbett.

— Oh, assez longtemps. Deux ou trois heures.

— Tu étais de garde ?

— Oui, je patrouillais dans la prairie et bayais aux corneilles. De temps en temps, je jetais un coup d'oeil au lac. Il faisait une de ces chaleurs ! et j'étais fatigué.

Il s'interrompit lorsqu'ils pénétrèrent à l'ombre des arbres qui bordaient le rivage.

— Et tout d'un coup j'ai vu les flammes... comme si le brasier avait jailli des eaux.

Corbett désigna l'embarcadère qui s'avancait dans le lac.

— C'est ici qu'il amarrait sa barque *Le Fantôme de la Tour* ?

— Oui. Il ramait jusqu'au milieu et, là, il pêchait pendant des heures.

Corbett parcourut l'embarcadère. Comme c'était étrange d'être entouré par ces eaux mouvantes et scintillantes ! Au bout, il aperçut des fragments calcinés, ballottés ici et là.

— Et tu es venu jusqu'ici ?

— Oui. Le temps d'arriver là où vous êtes, il ne restait plus rien, que le feu.

Corbett regarda par-dessus son épaule.

— Comment cela ?

— Eh bien, le feu avait même dévoré le fond de la barque, sans que l'eau empêche quoi que ce soit.

L'anxiété se peignit sur la trogne du sergent.

— C'est ce qui m'a fait penser que c'était le feu du Diable.

— Et quand s'est-il éteint ?

— Oh, bien après ! Et tout ce qui restait, c'était un peu de bois, des bouts de tissu et la dépouille de frère Odo.

— Le lac est-il poissonneux ? intervint Ranulf.

— Oh, que oui ! Il y a surtout de la truite. On en prépare souvent

aux cuisines, de la délicieuse fraîchement pêchée et servie avec une sauce à la crème.

— Mais tu n'as pas vu de poissons dans la barque ? Je veux dire, si cela faisait des heures que frère Odo péchait et si le lac abonde en poissons, il aurait dû en attraper déjà pas mal.

— Je n'en ai pas vu, mais ils ont peut-être brûlé.

Corbett le remercia. Le sergent s'éloigna vers la lisière.

— Tu crois qu'Odo était déjà passé de vie à trépas lorsque le feu s'est déclaré, hein ?

— Oui, Messire.

Ranulf revint prudemment sur ses pas.

— Avez-vous remarqué à quel point les futaies, autour du lac, dissimulent cet embarcadère ? Odo est resté invisible tant qu'il ne s'est pas trouvé au milieu du lac. À mon avis, on l'a tué avant même qu'il ne monte dans sa barque. On l'a attaché pour qu'il se tienne droit et revêtu de son esclavine afin qu'on ne s'aperçoive de rien, même de la berge. Pourquoi un vieil homme s'embarrasse-t-il d'une esclavine par une chaude journée de printemps ? En outre, où sont les poissons qu'il est censé avoir pêchés, calcinés ou non ?

Corbett l'approuva.

— Très bien, Ranulf, mais un problème demeure : comment le brasier est-il né ?

Mais Ranulf poursuivait son idée.

— Oui, tous ces détails me portent à croire qu'il était déjà mort. Rappelez-vous, Messire, le sergent a affirmé qu'il voyait les flammèches lécher la coque, mais qu'Odo n'a pas levé le petit doigt pour les éteindre, pas plus qu'il n'a bondi de frayeur ou essayé de s'échapper.

Il souffla bruyamment.

— Mais c'est tout ce que je peux dire. Comment le feu a pris reste un mystère.

Ils remontèrent la prairie en pente. À mi-chemin, Corbett s'assit et allongea les jambes dans l'herbe haute. S'appuyant en arrière sur les mains, il contempla l'azur avant de fermer les paupières et de savourer la chaleur du soleil et les senteurs pénétrantes de l'herbe foulée et des fleurs sauvages, le gazouillis des oiseaux et le bourdonnement mélodieux des abeilles.

— Les yeux clos, je me crois au Paradis, murmura-t-il.

Ranulf gémit.

— Comme moi, si j'étais attablé dans une taverne de Cheapside, une chope de godale dans une main, et l'autre sur le genou d'une belle garce.

Il arracha des brins d'herbe.

— Messire, ces menaces de mort que lancent les Assassins,

pourquoi le tueur les a-t-il choisies ?

Corbett rouvrit les yeux.

— Les Assassins forment une secte. Ils sont tout de blanc vêtus, avec des ceintures et des babouches rouge sang. Ils obéissent à un chef, le Vieux de la Montagne, dans leur forteresse, le Nid d'Aigle. J'ai entendu le roi en parler. Leur place forte se dresse au sommet d'une montagne inaccessible. Arbres exotiques, fontaines de marbre, somptueux parterres de fleurs et pavillons tapissés de soie abondent dans des jardins clos. Les membres de la secte, les « Dévots », se nourrissent de galettes au safran et de vin drogué au pavot. Ils passent leur temps à rêver au Paradis, et parfois, le Vieux de la Montagne les envoie tuer ceux dont il a décidé la mort.

« Ils ont causé des ravages terribles parmi les rangs des croisés, ajouta Corbett en se rasseyant, le regard rivé sur le lac. Ce sont des créatures de cauchemar, des spectres vomis par l'Enfer, qui sèment la terreur dans les âmes, en particulier dans celle de notre souverain. Édouard rêve encore de l'attaque dirigée contre lui, il y a une trentaine d'années.

— Des templiers pourraient-ils appartenir à cette secte, suggéra Ranulf, des apostats qui auraient brisé leurs vœux ? Ou mieux encore, enchaîna-t-il, les Assassins manipuleraient-ils ce groupe rebelle pour affaiblir l'Occident chrétien ?

Corbett se releva en essuyant l'herbe de ses chausses.

— Je n'ai pas de réponse à ces questions, Ranulf, mais je crois qu'il est temps d'avoir une longue conversation avec Jacques de Molay.

De retour au manoir, ils finirent par obtenir une entrevue avec le grand maître. Celui-ci, assis à son bureau couvert de manuscrits, les invita à prendre place.

— Sir Hugh, dit-il en se passant la main sur le visage, cela ne peut pas durer éternellement. Il me faut repartir pour la France. Que le roi Édouard lève son interdiction !

— Pour quelle raison ? demanda Corbett en se rappelant le messager qu'il avait vu galoper à franc étrier sur la route d'York. La situation se serait-elle aggravée à Paris ?

Molay fouilla parmi ses documents.

— Naturellement. Le responsable de l'attentat visant Philippe de France est un sergent du Temple, une forte tête. Il a été remis à l'Inquisition et a tout avoué.

— C'est ce que je vous avais dit.

— En effet, mais ce que vous ignorez, c'est qu'un nouvel attentat a apparemment eu lieu, il y a quelques jours, alors que le souverain traversait le Grand Pont⁽³²⁾, en se rendant au Louvre, après s'être recueilli sur les tombes de la basilique Saint-Denis.

Le grand maître jeta le parchemin sur le bureau.

— Paris est balayé par une vague de calomnies et de rumeurs, et le chapitre général exige mon retour.

— Ces ragots comportent-ils un fond de vérité ?

Jacques de Molay évita le regard du magistrat, qui insista.

— Monseigneur, je ne suis pas votre ennemi. J'admire les templiers. Des hommes comme frère Odo et Sir Guido étaient de vrais chevaliers de la Croix, mais que vos yeux se dessillent, pour l'amour de Dieu : la gangrène menace l'ordre. Êtes-vous au courant des bruits et des accusations de sodomie ?

Le templier lui décocha un regard noir.

— Pas de sermons, Corbett. Je peux citer des évêques pourvus de maîtresses, des ecclésiastiques qui fréquentent les filles publiques et de nobles chevaliers attirés par les jeunes pages. Bien sûr que certains frères succombent au péché de chair, comme vous ou moi ! lança-t-il, acerbe.

Et ces assassinats ? Pouvez-vous les expliquer, Monseigneur ? Pourquoi les menaces de mort envoyées par un templier seraient-elles rédigées comme celles du Vieux de la Montagne ? L'un ou plusieurs d'entre vous seraient-ils devenus des apostats, des Assassins ? Quel rapport entretient le Temple avec cette secte ?

Molay se rencogna sur son siège et joua avec un petit couteau à fine lame, servant à racler les parchemins.

— Pendant deux siècles, les templiers ont protégé les Lieux saints. Ils ont bâti des forteresses. Ils s'y sont établis. Ils y ont vécu en paix avec les habitants. Ce n'est pas parce qu'un homme vénère Allah et vous affronte au combat que vous ne pouvez pas, la paix venue, vous asseoir à sa table et échanger présents, idées et faveurs.

— Même avec les Assassins ?

— Même avec eux. Ils contrôlent des routes caravanières, certains territoires relèvent de leur juridiction. Comme d'autres, ils se laissent amadouer par les espèces sonnantes et trébuchantes.

— Votre ordre a donc eu affaire avec eux ?

— Oui, et j'ajouterai même que Sir Bartholomew Baddlesmere et Sir William Symmes ont fait partie d'une ambassade au Nid d'Aigle, où ils furent reçus par le Vieux de la Montagne.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

— Je n'en voyais pas l'utilité, rétorqua Molay d'un ton impatient. Ils ont admiré la splendeur des jardins, bu des sorbets glacés et écouté les discours du cheikh. Oui, ils ont été ses invités, mais cela n'en fait pas des apostats. Les Assassins ne sont pas nos ennemis.

— Qui, alors ?

— Les princes de la chrétienté. Ils voient nos manoirs, nos granges, nos greniers, nos troupeaux innombrables et nos champs

fertiles. Les richesses du Temple à Paris, Londres, Cologne, Rome et Avignon aiguïssent leur appétit. Que font donc les templiers, se demandent-ils ? À quoi leur servent toute cette puissance et cette opulence ? Ces fonds ne seraient-ils pas mieux employés autrement ?

— Vous n'avez, donc, aucune idée de l'identité de l'assassin ? insista Corbett.

— Pas plus que vous, Sir Hugh.

Molay repoussa le parchemin et prit une lettre.

— J'envoie un message au roi.

Corbett approuva.

— Je vais solliciter l'autorisation de retourner en France.

Il s'appuya sur la table et foudroya le magistrat du regard.

— Voilà un bon sujet de méditation, Sir Hugh : moi, grand maître du principal ordre chrétien de chevalerie, dois mendier la permission de revenir dans ma patrie et offrir de l'argent comme garantie de ma bonne conduite !

Ses traits se crispèrent de fureur.

— Que Dieu me pardonne, Sir Hugh, mais cette humiliation pousserait un saint à rêver de vengeance !

Quelques heures plus tard, dans les bois dominant le lac, Sagittarius était assis sur un tronc d'arbre. Il arrachait distraitemment lichen et mousse, en regardant son épée enfoncée dans le sol, devant lui. Il contempla la croix gravée sur la garde et ses traits se durcirent. Il se balançait d'avant en arrière. Son maître – ou du moins son nouveau maître – avait raison : l'ordre n'en avait plus pour longtemps. À quoi bon persévérer ? Il scruta la berge opposée du lac et pensa à frère Odo.

— Je regrette de tout mon coeur, chuchota-t-il.

Oui, il regrettait vraiment que le vieillard ait dû périr, mais son excellente mémoire et son esprit curieux représentaient un danger certain. Sagittarius s'humecta les lèvres en se rappelant le tonnelet de bordeaux apporté par Corbett. Il l'avait vu mis en perce et avait remarqué le sceau rouge, rond comme une pièce de monnaie, sur lequel était fièrement gravée la marque du marchand ainsi que l'année : 1292. Ce vin savoureux avant du corps. Peut-être posséderait-il, un jour, de telles richesses et serait-il capable d'obtenir tout ce qu'il désirait. Et qui s'opposerait à lui, alors ? Les templiers ? De braves combattants sans cervelle, épouvantés par leurs propres secrets et rituels mystérieux, qui erraient sans but comme des poulets décapités.

Il empoigna son épée par la garde, la retira du sol et la posa sur ses genoux pour en nettoyer la pointe. Le seul danger venait de Corbett. La première attaque, dans le labyrinthe, aurait dû l'effrayer. Quant à celle dans la bibliothèque, elle aurait dû s'achever par sa

mort, s'il n'y avait pas eu cette maudite porte dérobée. Quelle tempête cela aurait provoqué !

Il n'osait pas se glisser au-dehors pour tenter d'entrer dans York, cela pouvait être dangereux. Alors, que faire ? Il se souvint de certains commérages et de rumeurs accompagnés de sous-entendus et ricanements. Il se rassit sur le tronc d'arbre et mit calmement au point les crimes suivants.

CHAPITRE X

Le tocsin réveilla Corbett. Ranulf, déjà levé, cherchait son baudrier. Les ordres et le bruit de bottes résonnaient dans les couloirs. D'autres cloches sonnèrent. Corbett s'habilla à la hâte. Il regarda par la fenêtre, tout en attachant son baudrier : les premières lueurs de l'aube éclaircissaient le ciel nocturne.

— On attaque le manoir ? s'exclama Ranulf en sautillant pour enfiler ses bottes.

— Je ne crois pas, dit Corbett d'une voix hachée.

On tambourina à la porte. Ranulf tira le verrou. Un sergent échevelé, la face noircie, le surcot et les chausses roussis et sales, faillit tomber dans la pièce.

— Sir Hugh, haleta-t-il, le grand maître vous salue, mais venez vite. Le logis est en feu.

Sur le seuil de l'hostellerie, Corbett vit des volutes de fumée s'échapper de l'aile la plus éloignée. La cour grouillait de templiers à moitié vêtus qui, toussant et crachant, formaient une chaîne humaine et se passaient des seaux. Se frayant un chemin, Corbett pénétra dans un couloir envahi par la fumée. Celle-ci se déchira un moment grâce à la brise et il aperçut la lueur orangée de l'incendie, au fond. De temps en temps, un templier entraînait en trombe, un seau débordant à la main. Branquier et, à sa suite, Jacques de Molay surgirent soudain du rideau de fumée. Secoués par des accès de toux, ils croisèrent Corbett et, d'un pas chancelant, s'empressèrent d'aller respirer des bouffées d'air pur.

— C'est la cellule de Baddlesmere ! articula péniblement Molay. Une torche embrasée d'un bout à l'autre !

S'accroupissant sur les pavés, il but avidement de l'eau dans la cassotte tendue par un serviteur et s'aspergea le visage avec le reste.

— On ne peut pas l'éteindre, même avec de l'eau, marmonna-t-il.

Corbett s'assit sur ses talons, près de lui. Branquier disparut en trébuchant dans la pénombre, incapable de parler, les yeux piqués par la fumée acre ruisselant de larmes. D'autres templiers apparurent, la démarche hésitante, en déplorant leur impuissance.

— Le feu fait rage dans sa cellule ! s'exclama Jacques de Molay. Si on ne le maîtrise pas, tout le corps de logis va être détruit.

Son sentiment de frustration fut contagieux : la chaîne des porteurs d'eau marqua un temps d'arrêt. Tout d'un coup, se protégeant le nez et la bouche d'une cape mouillée, Legrave s'engouffra dans le couloir, mais en ressortit, quelques minutes après, le reste du visage recouvert d'un masque de cendres. Corbett se rappela le corps de Murston en train de se consumer.

— Ne jetez plus d'eau ! hurla-t-il.

Il montra les pavés près du mur, où s'élevait un tas de sable utilisé pour des travaux de construction.

— Prenez du sable, de la terre, de la boue. Étouffez les flammes, n'essayez pas de les noyer !

Il s'ensuivit d'abord une certaine confusion jusqu'à ce que survînt Symmes, sa belette pointant le museau par l'entrebâillement de son surcot. Sur ses instructions, les soldats formèrent une longue chaîne et, se protégeant le nez et la bouche par des chiffons humides, s'élancèrent à l'intérieur, portant soit des seaux de sable, soit d'épaisses couvertures. Une heure s'écoula. Les flammes moururent, l'incendie fut circonscrit.

— Dieu merci ! murmura Jacques de Molay. Dieu merci, le logis a des murs en pierre et un sol dallé. Sinon, le manoir entier aurait pu se transformer en bûcher ardent !

— C'est assez terrible comme cela, observa Legrave qui s'approchait. La cellule au fond a subi des dégâts ainsi que les deux pièces au-dessus. Poutres et solives ont brûlé.

Il jeta un coup d'oeil à la ronde.

— Où est Baddlesmere ? s'écria-t-il. Je suis sûr d'avoir vu...

Sa voix se brisa.

Branquier s'éloigna en hâte en hurlant le nom de Baddlesmere, mais revint peu après en hochant la tête.

— C'était sa chambre ? demanda Corbett.

Symmes acquiesça.

— Que s'est-il passé ?

Symmes se retourna et héla deux sergents qui accoururent, torse nu, couverts de suie, ressemblant à des démons surgis de l'Enfer.

— C'est toi qui as donné l'alarme, hein ? lança Branquier à l'un d'eux.

— Oui. Je montais la garde. Tout d'un coup, au coin du couloir, j'ai aperçu de la fumée qui passait sous la porte. J'ai foncé et tambouriné de toutes mes forces.

Il tendit son poing contusionné où se voyaient des traces de brûlure.

— Le battant était brûlant, alors j'ai appelé à l'aide. Waldo et Gibner sont arrivés. Gibner est parti sonner le tocsin et donner l'alerte pendant que Waldo et moi avons essayé d'enfoncer la porte qui était

verrouillée et barrée. On a pris un banc dans le couloir et on s'est attaqué au côté gauche de la porte pour faire sauter les gonds. On y a réussi, ajouta-t-il, le souffle court, mais les flammes et la fumée nous ont sauté à la gorge, comme qui dirait... C'était affreux, là-dedans, le feu et la fumée. Comme au coeur de l'Enfer, une véritable fournaise.

— As-tu vu Sir Bartholomew ? lui demanda sèchement Legrave. Dis la vérité !

— Oui, il était étendu sur le lit. Le brasier l'atteignait déjà. Je ne l'ai aperçu que quelques secondes.

Il bafouilla.

— Lui et...

— Et ? le pressa Corbett.

— Et un autre, marmonna le templier. Ils gisaient sur le lit. Les flammes avaient déjà pris au traversin et au couvre-pied. J'ai hurlé pour les avertir, puis on s'est sauvés. Honnêtement, Messire, on ne pouvait rien faire.

— Qui était l'autre ? s'exclama Branquier. Allons, parle, par tous les saints ! Nous avons perdu deux de nos hommes.

— L'un était Sir Bartholomew, précisa le sergent, et l'autre, Scoudas, je crois.

Jacques de Molay étouffa un juron et s'éloigna. Corbett s'écarta un peu et observa les templiers couverts de suie et de boue qui se lavaient au puits. Le soleil se levait rapidement et promettait d'être chaud. Non loin, le grand maître et les commandeurs attendaient de pouvoir pénétrer dans le corps de logis sans danger. Enfin, un sergent vint leur annoncer que l'incendie était éteint. Molay ordonna à ses compagnons de rester là où ils étaient puis il fit signe à Corbett et à Ranulf de le suivre et il entra dans le couloir ravagé et envahi par l'odeur de brûlé. Murs et boiseries étaient noircis. Lorsqu'ils atteignirent la cellule de Baddlesmere, Corbett fut surpris devant la violence de l'incendie qui avait transformé la pièce en noir charnier. Ils pataugeaient dans les cendres jusqu'à la cheville. Literie, meubles, objets décoratifs n'étaient plus que résidus carbonisés. Par le trou béant, dans le plafond, ils regardèrent la pièce au-dessus où le brasier destructeur avait dévoré tout ce qu'il rencontrait.

— Les poutres tiendront ? demanda Corbett.

— Nous nous targuons d'être excellents bâtisseurs. Le feu est notre principal ennemi. Il va falloir démolir, puis reconstruire trois, peut-être quatre cellules.

Molay s'approcha de l'endroit où s'était trouvé le lit. Il ne restait quasiment rien des deux templiers : des squelettes calcinés allongés l'un près de l'autre, impossibles à identifier. Malgré les cendres et la saleté, le grand maître, le visage baigné de larmes, s'agenouilla en se signant.

— *Requiem aeternam dona eis Domine*, entonna-t-il. Donne-leur le repos éternel, ô Seigneur, et que Ta lumière perpétuelle les éclaire !

Il bénit les deux morts et pria.

— Ne détourne pas Ton regard d'eux, mais pardonne-leur leurs offenses, ô Père miséricordieux !

Il se releva en chancelant et serait tombé si Corbett ne l'avait pas retenu par le bras. Puis il leva la tête et Corbett fat bouleversé : il semblait avoir vieilli de dix ans, son teint était devenu terreux, sa bouche molle, et son regard était celui d'un enfant perdu.

— Que se passe-t-il, Corbett ? souffla-t-il d'une voix rauque. Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ? Cet incendie est déjà horrible en soi, mais Bartholomew ! Un pareil combattant mourir dans son lit, auprès d'un autre homme ! Qu'en pensera notre Juge à tous ? Quelle infamie pour notre ordre !

Il se dégagea et s'avança vers le seuil d'un pas mal assuré. Corbett fit signe à Ranulf de l'aider. Le grand maître se traîna jusqu'au couloir comme un vieillard, avant de s'appuyer au mur, les yeux clos.

— J'ai entendu les bruits qui couraient, chuchota-t-il. Des amitiés se forment. Parfois nous, qui n'avons pas d'enfants, recherchons quelqu'un que nous aurions aimé avoir comme fils. C'était peut-être le cas de Bartholomew. Le châtiment divin l'a frappé et la poigne du Malin s'est fait sentir.

Corbett s'essuya le visage, couvert de suie et de cendres.

— Balivernes ! se récria-t-il. Ils ont été tués. Avec préméditation.

— Mais les rumeurs vont se propager parmi les méchants.

Molay fixa sur Corbett un regard éteint.

— Il a choisi son destin.

— Taisez-vous ! protesta le magistrat.

Le grand maître baissa la tête et sanglota sans bruit, puis, séchant ses larmes sur sa manche, il agrippa le bras du clerc comme un homme frappé soudain de cécité. La démarche hésitante, il longea le couloir jusqu'à la cour et, sans prêter attention à ses compagnons, regagna lentement ses appartements, escorté de Corbett et de Ranulf. Là, il se détendit un peu. Puis il se débarrassa dans la bassine d'eau de la sueur et de la saleté qui maculaient ses mains et son visage. Enfin il remplit trois gobelets de vin et servit ses invités, en s'excusant à profusion, à cause de l'heure matinale, mais en citant Saint-Paul qui recommande de boire un peu de vin pour calmer l'estomac. Il resta longtemps à regarder par la fenêtre, hagard, sirotant sa boisson. Ranulf jeta un coup d'oeil interrogateur à son maître, mais celui-ci lui fit signe de se tenir coi, un doigt sur les lèvres. La porte s'ouvrit. Branquier, Symmes et Legrave se glissèrent dans la cellule et prirent place discrètement. Jacques de Molay, enfin, poussa un long soupir et fixa Corbett droit dans les yeux.

— Ce n'était pas un accident, n'est-ce pas ?

— Non, c'est un assassinat.

— Comment cela ? s'exclama Symmes. Grand maître, je viens d'examiner ce qui reste de la serrure et des verrous. La clef a fondu à l'intérieur. Les verrous en haut et en bas étaient bien tirés.

— Et la fenêtre ? demanda Ranulf. Si elle était ouverte, on aurait pu y lancer un brandon.

— J'ai vérifié. Les sentinelles affirment que les volets étaient solidement fermés.

Ils ne voulaient penser qu'à l'incendie. Nul n'osait mentionner les circonstances de la mort de Baddlesmere.

— Le feu brûlait avec tant d'intensité, déclara Jacques de Molay, un vrai brasier !... Qu'est-ce qui a bien pu le déclencher ?

Il fit un geste vague de la main.

— Certes, les accidents arrivent. Une chandelle qui tombe dans la jonchée ou une lampe à huile qu'on renverse, mais des flammes qui se propagent aussi vite...

Il hocha la tête.

— Ça ne peut pas être quelque chose de ce genre.

— Et si cela avait été un accident, fit remarquer Corbett, pourquoi Baddlesmere et son compagnon n'ont-ils pas donné l'alerte et éteint les premières flammèches ?

— D'après le sergent, répondit Legrave, ils étaient soit déjà morts soit sans connaissance.

— Des sodomites ! cracha Symmes, les traits déformés par le dégoût, la voix suraiguë. Ils sont morts en état de péché mortel.

— Cela, c'est à Dieu d'en décider, rétorqua Corbett. Ce qui m'intéresse, c'est la façon dont ils ont perdu la vie. Les fenêtres et les portes étant fermées, comment a-t-on pu pénétrer dans la cellule et allumer un tel incendie ?

Il regarda les templiers.

— Quelque chose d'anormal s'est-il passé ici hier soir ?

Ils lui répondirent par la négative.

— Et Baddlesmere...

Il hésita. Il lui fallait s'exprimer avec la plus grande prudence.

— ... Était-on au courant de sa liaison avec Scoudas ?

— Des bruits ont couru, répondit Symmes. Vous savez, ce genre de commérages qui se répand dans toute communauté, comme un fleuve.

Il se tut car on frappait à la porte. Un sergent entra rapidement. Après avoir dit deux mots à l'oreille de Branquier, il déposa des fontes à ses pieds et ressortit. L'argentier déboucla avec circonspection les courroies et déversa le contenu sur ses genoux, sous les regards intrigués de l'assistance.

— Ces sacoches appartiennent à Scoudas, expliqua-t-il. J'avais ordonné au sergent de rapporter tout ce qu'il trouverait dans sa cellule.

Il prit un anneau d'acier par la tige. Corbett reconnut le viseur que les bons arbalétriers utilisaient sur leurs armes. Le reste n'était que babioles : un petit couteau, un étui et quelques bouts de parchemin. Branquier déroula ces derniers et, poussant un juron, les tendit à Corbett.

Sur le premier s'étalait un croquis que le magistrat identifia comme un plan d'York : des croix marquaient Trinity, la rue parcourue par le roi, la rangée de maisons qui la bordaient et la taverne où s'était tapi Murston.

— L'écriture de Baddlesmere, déclara Branquier. Comme sur ceux-ci.

Corbett lut le message fatidique, rédigé en caractères serrés.

SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

— Les menaces de mort des Assassins, dit Corbett en posant le parchemin sur la table devant Jacques de Molay.

Celui-ci l'étudia avec attention avant de demander :

— Se pourrait-il que l'assassin fût Baddlesmere, Sir Hugh ? Rappelez-vous le matin où nous nous sommes rendus à York : il était accompagné de Scoudas.

— Mais il est rentré à Framlingham avec nous, objecta Symmes. Il ne pouvait se trouver à York lorsque Corbett a reçu les menaces de mort ou a échappé de peu aux flèches d'un assaillant.

— C'est vrai, concéda Molay, mais Scoudas, si. Il est revenu bien plus tard dans l'après-midi... C'était un Génois, un arbalétrier mercenaire.

— Et ceci, poursuivit Branquier en brandissant un parchemin jauni qu'il avait extirpé de la sacoche, c'est un billet portant la signature de Murston, reconnaissant avoir reçu une certaine somme.

— Insinuez-vous, demanda Corbett en examinant le billet avant de le tendre au grand maître, que Baddlesmere et son amant Scoudas sont les assassins ?

— Cela tombe sous le sens.

— En effet, approuva Jacques de Molay. Baddlesmere était rongé par l'amertume. Il connaissait les Assassins et leurs secrets. Il assistait au chapitre général, à Paris, juste avant l'attentat contre Philippe de France. Il se trouvait à Londres quand des menaces de mort furent clouées sur la porte de St Paul. Il savait à quel moment le roi ferait son

entrée à York et quel itinéraire il emprunterait. Scoudas a versé une grosse somme d'argent à cette tête folle de Murston. Nous avons retrouvé des copies des menaces de mort dans les fontes de Scoudas ainsi qu'un plan d'York. Et finalement, Scoudas était arbalétrier de profession.

— Mais pourquoi le feu s'est-il déclaré dans la cellule de Baddlesmere ? insista Corbett. Et pourquoi Scoudas et lui n'ont-ils pas essayé de fuir ?

— Je n'ai pas de réponse, reconnut le grand maître. Peut-être détenaient-ils certain secret qui s'est retourné contre eux ? La fumée les aura alors étouffés.

— L'un d'entre vous a-t-il vu Baddlesmere hier soir ? s'enquit Corbett.

— Oui, moi, répondit Branquier. Nous avons soupé ensemble. Il esquissa un sourire crispé.

— Nous avons fini l'excellent bordeaux que vous nous avez apporté. Oui, Baddlesmere avait un petit faible pour le vin. Il en emportait toujours un pichet dans sa chambre.

— Et Scoudas ? demanda Ranulf.

— Sir Hugh, s'exclama Legrave, nous formons une communauté de guerriers liés par nos vœux et une règle, mais nous restons des hommes libres. Le Temple est notre famille, des amitiés se nouent. Nous ne fourrons pas notre nez dans les affaires d'autrui. Avec tous les ennuis que nous affrontons, nous n'éprouvons pas le besoin d'épier les allées et venues ni les faits et gestes de chacun.

— Puis-je garder ces parchemins ? demanda Corbett en se levant.

Jacques de Molay les lui remit. Corbett prit brusquement congé et regagna l'hostellerie.

— Vous pensez que c'est vrai ? s'enquit Ranulf, se hâtant à ses côtés.

— Possible. Cela serait logique. Scoudas se trouvait à York lorsqu'on m'a menacé, puis attaqué. Je crois le grand maître quand il dit que le plan de la ville et le message ont été rédigés par Baddlesmere. Mais pourquoi Scoudas les avait-il en sa possession ? Pourquoi ne pas les avoir mieux dissimulés ?

— Peut-être que Scoudas était son messager.

— En ce cas, envisageons trois hypothèses, rétorqua Corbett tandis qu'ils entraient dans la chambre. La première, c'est que Scoudas et Baddlesmere sont les assassins et qu'ils ont péri de mort accidentelle dans des circonstances atroces. Hypothèse fort vraisemblable. Nous avons ces documents comme preuves, mais aucune explication valable quant à l'origine de l'incendie.

Corbett s'approcha de la table et y posa le parchemin.

— La deuxième hypothèse, c'est que Baddlesmere et Scoudas sont

membres de ce groupe rebelle, ce qui signifierait que d'autres, dans ce manoir et ailleurs, pourraient être impliqués dans leur trahison.

— Et la troisième ?

— Ils sont les victimes et le vrai assassin, Sagittarius, est libre comme l'air. Cela dit, ajouta Corbett en s'asseyant à la table, nous devons attendre le retour de Claverley et de Maltote.

Il adressa, par-dessus son épaule, un sourire caustique à Ranulf.

— Va jouer aux dés tant que tu voudras. J'ai à travailler.

Ranulf resta un moment dans la chambre à ronger son frein. Il arpentait la pièce et regardait par la fenêtre en bougonnant contre Maltote qui avait eu la chance de pouvoir tirer sa révérence. Corbett finit par lui ordonner de se taire et d'aller se promener. Le serviteur ne se le fit pas dire deux fois. Il détala comme un lévrier.

Corbett se remit au brouillon de lettre qu'il rédigeait, mais jeta vite sa plume, tant il était exaspéré. Meurtre, trahison, tentative de régicide, sodomie et peut-être magie noire ! Il alla mettre le verrou. Il savait comment réagirait le monarque : il pousserait de hauts cris, mais certains membres du Conseil l'inciteraient à prendre des mesures autrement plus concrètes, telles que la fermeture des ports, voire la confiscation des biens et des terres appartenant au Temple.

Il délaissa la lettre et passa les deux heures suivantes à noter tous les faits depuis le début de l'affaire, y compris les conversations et ses propres hypothèses. Mais cela ne le menait nulle part, aussi se pencha-t-il sur les parchemins trouvés sur le bureau de frère Odo et dans les fontes de Scoudas. Il passa au crible les messages de mort des Assassins. Celui cloué à St Paul, le deuxième qu'on lui avait remis à York, le troisième donné par Claverley et le quatrième trouvé dans les sacoches de Scoudas.

Il se leva et s'étira. Et le cinquième ? Ah oui ! L'assassin dans la bibliothèque. Il prit sa plume et le nota. Il les relut tous les cinq, surtout le dernier, puis les examina plus attentivement, sa curiosité piquée au vif. Il existait une différence, comme il l'avait déjà remarqué, mais signifiait-elle quelque chose ? Fébrile, il se mordilla les lèvres. Celui remis par Claverley et celui qu'il avait reçu à York différaient des trois autres qui disaient :

SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

Or le gribouillage qu'une main mystérieuse avait attaché à la potence de Murston et celui que le petit mendiant lui avait remis sur le pont de l'Ouse disaient :

SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

A quoi rimait cette différence ? Une simple erreur ? Il s'approcha de la fenêtre et regarda dans la cour. Les soldats couraient en tous sens et commençaient à déblayer les débris calcinés. Une simple négligence ? Peut-être, mais sinon, quelle valeur lui donner ?

— Admettons, murmura-t-il, qu'il y ait trois comploteurs : Murston, Baddlesmere et Scoudas. Chacun remet ces menaces à des moments différents. Cela expliquerait-il ces transcriptions différentes ?

Il s'aspergea le visage. En remarquant l'eau sale du bassin, il se rendit compte qu'il s'était si absorbé dans ses réflexions qu'il portait encore des marques de fumée et de feu. Il sortit donc dans le couloir et ordonna à un sergent de lui apporter de l'eau fraîche. L'homme s'exécuta. Corbett put alors se déshabiller, faire ses ablutions et se raser en se regardant dans un petit miroir d'acier, avant de se changer. Réfléchissant encore au problème, il descendit aux cuisines où il demanda qu'on lui serve du pain, du fromage et de la bière. Les templiers ne firent guère attention à lui. Les assassinats, le scandale et le dur combat contre les flammes avaient fortement ébranlé la communauté. Ranulf le rejoignit, son visage sale marbré à présent de traces de sueur.

— De la chance au jeu ? lui demanda Corbett.

Son serviteur esquissa un sourire malicieux.

— Tu ressembles plus que jamais à un diabolotin venu de l'Enfer ! Fais attention, Ranulf, certains pourraient vouloir examiner tes dés.

— Je ne triche jamais !

— C'est cela, et il pleut des andouilles !

Ranulf partit se laver et se changer pendant que Corbett finissait de se restaurer et s'installait sur un banc de pierre, à l'entrée du manoir. Tout en goûtant les caresses du soleil, il repensa aux menaces de mort et s'efforça de se souvenir d'un certain détail qui l'avait fait sourciller, mais en vain. Paupières closes, il se laissa envahir par la paix et songea à la dernière lettre de Maeve.

Rentrez, je vous en prie, écrivait-elle. Vous manquez à votre petite Aliénor. Oncle Morgan jure que, dans chaque ville, vous attend une jolie donzelle. Je reste éveillée la nuit en espérant que, le lendemain, j'entendrai les cris de joie de nos serviteurs saluant votre retour.

— Sir Hugh ?

Il rouvrit les yeux en sursautant. Claverley l'observait avec anxiété.

— Roger !

Un grand sourire éclaira le visage laid du shérif adjoint.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Non, je suis monté à vos appartements après avoir laissé mon cheval à l'écurie. Ranulf y était.

Il se rembrunit.

— Il m'a tout raconté.

Il s'assit sur le banc près de Corbett.

— Cet endroit me fait penser à un caveau mortuaire, murmura-t-il. Et quand la nouvelle se répandra...

— Quoi de neuf ? l'interrompit Corbett.

— Eh bien, nous avons déjà reçu nos ordres. Tout templier surpris dans York doit être mis aux arrêts sur-le-champ. Au Guildhall, on chuchote que le roi a envoyé des courriers ordonnant aux capitaines des ports d'arrêter tous les templiers qui veulent débarquer dans le pays et de saisir tous les documents et les lettres portant leur sceau. Finalement, sous peine de mort ou de mutilation, aucun templier n'est autorisé à quitter le royaume.

Corbett se leva.

J'espère seulement, déclara-t-il, que notre bien-aimé souverain sait à quoi il s'expose. Les templiers ne répondent qu'au pape. Toute attaque dirigée contre eux est ressentie comme une attaque contre le Vicaire du Christ, ajouta-t-il laconiquement.

Il passa son bras sous celui de Claverley et ils rejoignirent le corps du logis.

— Le roi se moque comme d'une guigne des templiers, reprit le magistrat. Seulement, lui et ses barons brûlent de mettre la main sur leurs richesses. Cela dit, quelle autre nouvelle m'apportez-vous ?

Claverley lui tendit un rollet.

— C'est de mal en pis. Mes clercs ont dressé la liste de ceux qui avaient accès à des forges, de ceux qui avaient l'autorisation d'importer des marchandises et de ceux qui avaient licence d'entreprendre des travaux de construction.

— Et ?

Corbett fit entrer le shérif adjoint dans la chambre.

— Voyez vous-même !

Corbett déroula le parchemin. Chacune des trois listes était très courte. Corbett reconnut le nom de certains échevins et grands marchands, y comprit Hubert Seagrave, le négociant en vins propriétaire du *Manteau Vert*. Mais le seul nom qui apparaissait dans chacune des trois colonnes était celui des templiers. Ils possédaient forges et ateliers à York. Ils avaient le droit d'importer des denrées et autres marchandises. Ils étaient également propriétaires de logements et de maisons, gérés par le régisseur, feu Sir Guido Reverchien, qui

avait apparemment sollicité, du maire et des échevins, l'autorisation d'en rénover certains et d'en construire d'autres. Corbett jeta le rolet sur le lit en pestant.

— Rien de nouveau !

Claverley lui tendit une pièce d'or.

— Je suis passé voir Dame Jocasta. Elle vous remercie pour votre cadeau, mais vu son passé, elle préfère vous le rendre. Elle vous prie d'examiner minutieusement cette pièce, et surtout la tranche.

Corbett remarqua de faibles marques rouges.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonna-t-il en grattant l'une d'elles qui s'estompa sous son ongle.

— De la cire, d'après elle. Elle ajoute que cet or est très vieux.

Claverley s'assit sur l'escabeau en dégrafant son baudrier.

— Apparemment, les métaux précieux ont ceci de commun avec les tissus qu'ils diffèrent en provenance et en fabrication. Cet or, par exemple, lisse et de bel aloi, est fort rare de nos jours.

— Mais pourquoi les templiers frapperaient-ils leur propre monnaie ?

— Je l'ignore, Sir Hugh. Ils sont peut-être proches de la faillite et ont décidé de fondre leurs lingots, ou ils ont trouvé un trésor et ne souhaitent pas le livrer au roi. Sir Hugh, j'ai galopé à bride abattue et avalé pas mal de poussière...

Corbett lui remplit son gobelet en présentant ses excuses. À peine s'était-il désaltéré que Ranulf faisait irruption dans la pièce en protestant, haut et fort, qu'il avait cherché son maître partout, mais un peu de vin lui fit vite oublier ses jérémiades.

— Je remercie le Ciel que vous soyez là, Roger ! s'écria Ranulf entre deux gorgées. Comme vous l'avez dit, c'est un vrai tombeau, ici, un cimetière !

— Vous êtes-vous renseigné sur les faits et gestes des templiers à York, le matin où le roi a été attaqué ? demanda Corbett.

— Oui, mais sans grand résultat. L'un d'eux avait quitté la ville assez tôt.

— Branquier, sans doute.

— Et une sentinelle, près de Botham Bar, assure avoir vu le grand maître et les autres se retrouver et partir ensemble.

— Et avant ?

— Eh bien, le borgne, Symmes, a passé le plus clair de son temps dans une gargote à lorgner les gueuses, puis il a déambulé dans la ville. On se souvient de lui à plusieurs endroits.

— Et le défunt, Baddlesmere ?

— Des surveillants du marché l'ont remarqué. Il regardait les étals près du Pavement. Ils sont sûrs de l'y avoir aperçu en compagnie d'un jeune sergent lorsque le cadavre de Murston fut exposé au gibet.

— Legrave et Jacques de Molay ?

— Le grand maître s'est bien rendu chez les orfèvres, mais Legrave est resté longtemps dans les rues avoisinantes. C'est le quartier des gantiers ; certains se rappellent qu'il y a fait des achats. Ils ont pensé qu'il surveillait l'entrée des orfèvreries pendant que son supérieur était à l'intérieur.

— Donc, n'importe lequel aurait pu filer à la taverne de Trinity où se cachait Murston ?

— En effet, concéda Claverley. Ah ! un dernier détail !

Il but une gorgée.

— Plus tard, ce même après-midi, les sentinelles de Botham Bar ont vu un sergent templier, le blond aperçu avec Baddlesmere, sortir de la ville à franc étrier en braillant aux gens de lui faire place.

Corbett soupira.

— Scoudas, sans nul doute, mais il est mort, lui aussi. Pour résumer, nous savons que tous les templiers, y compris Baddlesmere, se trouvaient à York lors de la tentative d'assassinat contre la personne du roi. Ils se sont séparés, puis retrouvés à Botham Bar. Ensuite ils ont quitté la ville avant que je ne reçoive ces messages de mort sur le pont de l'Ouse. Ils étaient certainement loin lorsque ce mystérieux archer a tenté de me tuer. Le seul templier encore à York, alors, était Scoudas.

Le clerc s'assit au bord du lit. Se pouvait-il que Baddlesmere et Scoudas eussent tramé ces guets-apens avant de périr ? Était-ce la raison pour laquelle le premier avait quitté la ville en compagnie de Jacques de Molay ? Pour éloigner les soupçons pendant que son ami et amant menait cette attaque à bien ? En ce cas, conclut Corbett en dissimulant la joie qu'il sentait monter en lui, il n'y aurait plus de morts et il ne lui restait plus qu'à en informer le roi. Il regarda ses deux compagnons.

— Laissez-moi seul un instant, murmura-t-il.

Claverley vida son gobelet.

— J'ai autre chose à vous dire.

— Oui ?

— Un lépreux, un chevalier inconnu, se meurt dans une maladrerie tenue par les franciscains. Il affirme être templier et veut vous parler.

— Un templier lépreux ! s'exclama Ranulf. Serait-ce le mystérieux cavalier masqué aperçu dans le bois, près de la route d'York ?

Claverley haussa les épaules.

— Bon ! dit Corbett avec un pâle sourire. Ranulf va s'occuper de vous. Mais n'allez pas trop loin. Il va peut-être falloir partir rapidement.

Ils sortirent et Corbett rassembla ses idées. Tout semblait désigner Baddlesmere comme coupable. Pourtant, il sentait qu'un détail

détonnait, sans pouvoir mettre le doigt dessus, à cause de sa fébrilité. Il irait à la maladrerie d'York. Il prit la liste rapportée par Claverley et extirpa la pièce d'or de sa bourse. Il contempla la cire rouge sur la tranche de la pièce, puis tendit machinalement la main vers son gobelet. Mais soudain il arrêta son geste, se rappelant le tonnelet de bordeaux. Il relut la liste.

— Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! *In vino veritas !*

CHAPITRE XI

Hubert Seagrave, tavernier et négociant en vins du roi, épongea son visage qui avait pris un vilain teint blafard, puis il coula un regard terrifié vers Sir Hugh Corbett qui lui faisait face dans sa salle des comptes. Roger Claverley, shérif adjoint, siégeait à la gauche du magistrat tandis que son serviteur aux yeux de chat se tenait debout derrière lui. Seagrave loucha vers la pièce d'or sur la table.

— Bien sûr, bien sûr, balbutia-t-il, j'en ai vu, de ces pièces. C'est de l'or de bon aloi.

Il jeta un coup d'oeil pitoyable vers le seuil où son épouse blême et ses jeunes fils le fixaient avec épouvante.

— Ferme la porte, Ranulf, murmura Corbett. Bien, Maître Seagrave, je recommence.

Le magistrat s'approcha de la table des comptes et en admira la surface découpée en carrés blancs et noirs.

— Cette pièce et ses semblables ne sont pas l'oeuvre d'un simple faux-monnayeur, mais celle d'un personnage prospère et influent qui a découvert un trésor, qui revient de droit à la Couronne. Or cet homme a décidé de fondre l'or dans sa forge et de frapper monnaie. Il a utilisé les moules dont il se sert pour les sceaux de cire rouge qu'il appose sur ses marchandises. Mais personne, sauf un imbécile, n'irait payer avec ces pièces sur les marchés d'ici. Ce scélérat les écoulait donc auprès de marchands étrangers qui venaient ensuite à York, les poches remplies de cet or, pour faire leurs propres achats. La subtilité de ce stratagème était évidente : la Couronne ne touchait pas un seul denier du trésor, les marchands d'York gardaient les pièces pour amasser plus encore et les quatre ou cinq étrangers les échangeaient contre des marchandises qu'ils exportaient dans leur pays. Qui peut remonter la filière ? Et même, qui se posera des questions ? Les bourgeois d'York ne sont que trop heureux de voir l'or affluer dans leurs coffres, leur mémoire se fait courte.

Corbett s'interrompit pour goûter l'excellent vin que leur avait servi Seagrave, qui s'était mépris sur l'objet de sa visite et avait pensé que le garde du Sceau privé venait par courtoisie.

— Mais, poursuivit Corbett en se frappant la poitrine, je me suis

trompé. J'ai cru les templiers coupables. Ils sollicitent constamment l'autorisation d'embellir leurs logements à York, ils ont licence d'importer, et bien sûr leurs propres forges et forgerons. Mais pourquoi auraient-ils risqué les foudres du roi ?

Corbett se tut. Il éprouvait un peu de peine pour ce gros marchand qui avait succombé à la cupidité.

— Mais ces conditions sont également valables pour vous, Maître Seagrave. Vous avez au moins deux forges au *Manteau Vert*. Vous avez demandé l'autorisation de bâtir sur un terrain voisin. Avant de partir de Framlingham, j'ai passé au crible les comptes du régisseur. Vous avez offert une somme bien au-dessus du prix normal pour ce terrain en friche, situé près de votre taverne.

Seagrave ouvrit la bouche, puis enfouit son visage dans ses mains.

— L'erreur que j'ai commise, reprit impitoyablement le magistrat, ce fut de supposer que les coupables devaient avoir sollicité une licence d'importation. Mais vous, en tant que marchand de la Couronne dans la cité royale d'York, n'avez nul besoin de cette licence. Les bateaux étrangers remontent l'Ouse avec leur charge de vin qu'ils débarquent ici. Vous les payiez avec ces pièces d'or.

Ce terrain, ce n'est pas pour construire que vous le lorgniez, coupa Ranulf, mais parce qu'il pouvait receler d'autres trésors !

— Vous avez commis une seule faute, ajouta Corbett. Vous avez utilisé les mêmes moules pour vos sceaux et pour les pièces. De la cire rouge est encore profondément incrustée dans la tranche de certaines pièces.

— Il y a d'autres marchands, marmonna Seagrave sans lever la tête.

Il glissa ses mains sur la table. Corbett vit les traces de sueur que laissaient ses doigts.

— Maître Seagrave, intervint Claverley, vous êtes un grand marchand qui avez pignon sur rue et une taverne de renom, non seulement à York, mais au-delà. Vous êtes natif d'ici. Vous connaissez les légendes selon lesquelles les Romains auraient bâti ici une belle cité et les Vikings, bien avant le roi Alfred⁽³³⁾, auraient transformé cette ville en une puissante forteresse où ils auraient entassé le fruit de leur pillage. Il n'est pas rare de déterrer un trésor – une coupe, des pièces... Qu'avez-vous découvert, vous ?

— Nous pouvons nous en aller, proposa Corbett, et revenir avec les soldats du roi. Ils mettront votre taverne sens dessus dessous et creuseront chaque pouce de terrain.

Il s'appuya sur la table.

— Regardez-moi, Maître Seagrave.

L'aubergiste leva vers lui des yeux apeurés.

— C'était si facile, marmonna-t-il. Des marchands différents et des

jours différents. Je savais qu'ils se tairaient. Après tout, Sir Hugh, qui refuserait d'être payé en or ? Mais vous avez trouvé de la cire incrustée dans la tranche ?

Corbett confirma d'un signe de tête.

— Dieu seul sait comment cela s'est fait.

Seagrave bondit en repoussant sa chaise et ébaucha un sourire amer en voyant Claverley porter la main à sa dague.

— N'ayez nulle inquiétude, Roger. Je ne vais pas m'enfuir ni faire une sottise. Je veux juste vous montrer ce que j'ai découvert.

Le marchand sortit et revint quelques minutes après en chancelant sous le poids d'un coffret d'environ deux pieds de long sur un pied de haut. Il le déposa sur la table avec fracas et en souleva violemment le couvercle.

— Sainte Mère de Dieu ! s'exclama Ranulf à la vue du tas de pièces d'or.

— Ce n'est pas tout.

Il ressortit et rentra avec un sac en cuir. Il détacha la corde qui le fermait et déversa le contenu sur le meuble : ciboire en or rehaussé de pierres précieuses, corne à boire incrustée de nacre, deux petits gobelets à la coupe d'argent massif, un agnus-dei en jade pur et une croix pectorale avec des améthystes scintillantes sur chaque branche.

— Une vraie fortune, murmura le marchand. Je l'ai trouvée il y a trois mois lorsque les maçons creusaient dans le jardin. Ils s'étaient arrêtés à cause de la neige et du gel. Je suis allé inspecter les travaux. Mes enfants jouaient dans une tranchée. Ils ont enlevé un morceau de dalle, sur un côté de la fosse. Il y avait de drôles de marques dessus. Je suis descendu dans la tranchée et j'ai fouillé.

Il réfléchit un moment, puis reprit :

— J'ignore si c'était une canalisation faite en bois d'orme ou un égout. Toujours est-il que j'ai plongé la main à l'intérieur.

Il hocha la tête.

— J'ai cru rêver. J'ai retiré un sac après l'autre, tous remplis de pièces.

Il s'effondra.

— Mais pour l'amour de Dieu, Sir Hugh, je serais bien incapable de frapper de telles pièces.

— Mais elles ont l'air neuf ! s'exclama Corbett. La croix sur chaque face, la cire rouge sur la tranche.

— J'ai mené mes propres recherches dans les chroniques et archives de la ville, reprit le tavernier. Au temps où York s'appelait Jorvik, les pirates vikings avaient établi leur camp ici.

Il désigna les objets précieux qui luisaient sur la table.

— Un chef de guerre s'est peut-être emparé d'un trésor d'église, a fondu l'or et, par superstition, a fait tracer une croix sur les pièces.

— Des candélabres ! s'exclama Claverley. Sir Hugh, c'était sûrement des candélabres, ce qui expliquerait la cire rouge.

Corbett prit les pièces d'or et les fit glisser entre ses doigts.

— Étrange, dit-il à mi-voix, je pensais stupidement qu'elles étaient neuves.

— Mais elles le sont effectivement, rectifia Seagrave. Celui qui les a frappées, Sir Hugh, ne s'en est jamais servi, mais les a cachées avec le reste du trésor. Elles doivent lui avoir porté malheur, comme à moi. Les canalisations en bois étaient brûlées, ainsi que la terre autour. Je ne savais quoi faire, poursuivit-il. J'étais las des pièces d'argent dévaluées, et si je remettais ce trésor à l'Échiquier, quelle récompense aurais-je eue ? Des questions à n'en plus finir par des clercs qui auraient insinué que je l'avais volé et auraient recherché toutes les subtilités de la loi pour garder cet or ! Combien de pièces seraient parvenues au Trésor royal, Sir Hugh ? Clercs de l'Échiquier ou négociants en vins, tous ont les doigts crochus !

— Vous auriez pu adresser une requête au roi lui-même, objecta Corbett.

— J'y ai pensé le jour où vous êtes venu, reconnut Seagrave. J'ai failli céder et tout avouer, mais...

Il haussa les épaules.

— ... c'était trop tard. J'avais attendu impatiemment l'arrivée de notre souverain. Barons, maison royale, clercs, serviteurs en livrée, tous ces visiteurs... c'était le moment ou jamais d'écouler cet or. Les pourvoyeurs de la Cour achetaient à tour de bras et les marchands d'York décuplaient leurs bénéfices.

Ses traits se décomposèrent, les larmes coulèrent sur ses joues cendreuseuses.

— Et maintenant, j'ai tout perdu, geignit-il.

Tout à coup la porte s'ouvrit à la volée et son épouse entra, deux jeunes enfants accrochés à ses jupes.

— Que va-t-il advenir de nous ? s'écria-t-elle, son beau visage ravagé par l'angoisse et ses yeux sombres reflétant la peur.

— Veuillez patienter dehors, Maîtresse Seagrave, lui ordonna Corbett. C'est le trésor que réclame le roi, pas la tête d'un homme. La façon d'agir de votre époux peut se comprendre.

Il attendit que la porte se refermât. Seagrave avait séché ses pleurs et le dévisageait, plein d'espoir.

— Voici ce que vous devez faire, annonça doucement Corbett : demandez audience auprès de notre souverain, apportez-lui le trésor, ne mentionnez ni ma visite ici, ni même mon nom...

Corbett s'interrompit.

— Non, dites-lui que j'ai dîné ici et que vous m'avez demandé s'il vous serait possible d'obtenir une audience.

— Et ensuite ? s'enquit fébrilement le marchand.

— Faites appel à sa mansuétude et ouvrez les sacs. Croyez-moi, Maître Seagrave, le roi vous traitera comme son propre frère, si vous lui donnez tout.

— Vous voulez dire... balbutia Seagrave.

— Oh, par tous les saints, mon ami ! s'exclama Corbett. Vous avez trouvé de l'or et en avez dépensé une partie. Cela sera retranché de votre part.

— Alors il n'y aura aucune amende, aucun emprisonnement ?

Corbett se leva.

— Maître Seagrave, rétorqua-t-il vertement, si vous jouez bien votre rôle, vous serez probablement anobli.

L'aubergiste tenta de le retenir en proposant de récompenser sa générosité. Corbett resta un moment à finir son vin et à assurer au tavernier tout tremblant que sa famille n'avait rien à craindre de lui.

— Est-ce vraiment juste ? bougonna Claverley en profitant d'un moment où ils étaient seuls dans la pièce.

— Ce n'est pas bien grave ! dit Corbett avec un rire bref. Seagrave n'est victime que de sa propre cupidité. Si nous punissions tout un chacun pour cela, on ne trouverait pas assez de potences dans tout le pays. Et vous, ordonna-t-il avec un geste brusque, pas un mot sur cette affaire.

— Vous avez ma parole.

Ensuite Seagrave les mena aux écuries où les attendaient leurs chevaux. Le marchand, l'air inquiet, tira Corbett par la manche.

— Sir Hugh, j'ai un dernier aveu à faire.

— Le trésor est plus important !

— Non. Le jour où vous êtes venu... je croyais que vous suiviez quelqu'un !

— Expliquez-vous !

— Eh bien, le jour de l'entrée du roi à York, ma taverne, comme toutes celles de la cité, était pleine à craquer. Deux templiers sont entrés. L'un était un officier supérieur. Je l'ai deviné à sa façon de parler. Un chauve à la barbe grisonnante, court sur pattes et trapu.

— Baddlesmere ! s'exclama Corbett.

— Et il était accompagné d'un sergent : un jeune blond avec un accent étranger. J'ai cru qu'ils venaient discuter des deux manges de terrain, aussi les ai-je invités pour évoquer mes projets.

Il s'éclaircit la gorge.

— Bref, à parler franc, ils sont rentrés dans mon jeu. Ils ont voulu une chambre, disant qu'ils avaient à débattre de choses graves, loin des oreilles indiscrètes. Je leur ai donné satisfaction. C'était tôt le matin. Vers l'heure de sexte, le plus âgé est parti, puis ce fut le tour du jeune, juste avant que vous n'arriviez...

La voix de Seagrave s'éteignit.

— Je pense qu'il fallait que je vous le dise.

Corbett le remercia et le rassura. Lorsqu'ils se furent éloignés de l'auberge, Corbett mit pied à terre et mena sa monture par les rênes. Claverley, intrigué par ce comportement, et Ranulf, se demandant ce qui lui arrivait, le suivirent dans les ruelles et les passages encombrés, puis dans le cimetière silencieux d'une petite église. Le magistrat s'assit sur une tombe usée par le temps et regarda son cheval brouter nonchalamment l'herbe haute et fraîche.

— Si j'étais à moitié aussi malin que je le crois, je serais le phénix des clercs.

Il poussa un profond soupir.

— Mais la vérité, c'est que je suis dans le noir, comme un joueur de colin-maillard. Si je découvre quelque chose, c'est dû plus au hasard qu'à la réflexion.

— Vous avez éclairci cette énigme des pièces d'or, pourtant, le réconforta Ranulf.

— Simple question de chance ! Je croyais que la cire désignait Seagrave comme faux-monnayeur, mais il n'en était rien !

— Pourquoi ne pas l'avoir arrêté ? s'étonna le shérif adjoint.

— Je vous l'ai dit. C'est un avare, certes, mais il a femme et enfants. Je ne veux pas avoir son sang sur la conscience. Et puis nous avons Baddlesmere et Scoudas. Ils sont venus au *Manteau Vert* pour un rendez-vous amoureux, prenant comme prétexte l'envie de Seagrave d'acquérir le terrain. Pour éviter le scandale et les rumeurs, Baddlesmere est parti rejoindre le grand maître. Mais l'élément important, c'est que Scoudas n'aurait pas pu m'attaquer, puisqu'il se trouvait à l'auberge. Donc, conclut posément le clerc en laissant son cheval lui souffler dans le cou, ces deux templiers n'avaient pas plus l'intention d'attaquer le roi et moi-même que de se pendre. Ils sont venus à York pour être ensemble et ils n'ont pas quitté l'auberge pendant tout ce temps.

— Mais les menaces de mort ? Le plan trouvé dans les sacoches de Scoudas ? observa Ranulf. C'est tout écrit de la main de Baddlesmere.

— En effet, cela m'intrigue. Le templier nourrissait-il certains soupçons ? A-t-il dessiné ce plan pour mieux réfléchir ?

Il prit les rênes et remonta à cheval.

— Sir Hugh ?

Arraché à ses réflexions, il regarda Claverley.

— Si vous le désirez, lui proposa ce dernier, je vous accompagne à Framlingham ou à la maladrerie.

Corbett déclina l'offre en souriant.

— Comme le dit le proverbe : « A chaque jour suffit sa peine. »

Il lui serra la main.

— Vous avez fait du bon travail, Roger. Je ne manquerai pas d'en informer notre souverain. Je vous suis fort reconnaissant pour votre aide et votre courtoisie.

— On m'avait dit que vous étiez un homme dur, Sir Hugh. Mais Seagrave n'oubliera jamais votre mansuétude, confia Claverley avec un mouvement de tête vers l'auberge.

Corbett haussa les épaules.

— J'ai trop vu de sang et de morts l'année dernière... Eh bien, au revoir, Claverley ! Dieu vous garde !

Il talonna sa monture et quitta le cimetière. Ranulf s'attarda pour saluer le shérif adjoint.

— Il lui tarde de rentrer à Leighton, murmura-t-il en se penchant sur l'encolure de sa bête. Mon vieux « Maître Longue Figure » se languit de son épouse.

— Et toi, Ranulf ? demanda Claverley avec un sourire narquois.

Le jeune clerc arbora une mine des plus dévotes.

— La vertu est sa propre récompense, Messire Roger, énonça-t-il avec solennité.

L'éclat de rire de Claverley lui résonnait encore aux oreilles lorsqu'il éperonna son cheval et rejoignit son vieux « Maître Longue Figure » avant que celui-ci n'ait eu le temps de sombrer dans l'un de ses accès de mélancolie.

Corbett mit pied à terre dans la cour de la maladrerie. Un frère lai s'avança à sa rencontre. Le magistrat lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le frère acquiesça.

— Oui, oui, nous vous attendions. Ne bougez pas d'ici.

Il se précipita à l'infirmerie et revint peu après, accompagné d'un franciscain.

— Voici le père Anselm, notre infirmier.

Ce dernier saisit la main de Corbett dans les siennes.

— Venez, mon frère, le pressa-t-il avant de se retourner vers Ranulf qui allait suivre son maître. Non, pas vous ! dit-il d'un ton désolé. Le chevalier a demandé à voir Sir Hugh seul.

Intrigué, Corbett échangea un regard avec Ranulf et haussa les épaules, puis, à la suite du père Anselm, il franchit une porte et gravit un escalier. Ils traversèrent la longue salle de l'infirmerie entre des rangées de lits, occupés par des malades. Chaque lit était entouré de tentures bleu foncé accrochées à des barres d'acier clouées au mur. La pièce, d'une propreté irréprochable, sentait bon. Draps et oreillers étaient d'une blancheur immaculée.

— Nous faisons de notre mieux, confia le père Anselm à mi-voix. Nous en aidons beaucoup à mourir dans la dignité qui leur fut refusée de leur vivant.

Au fond de l'infirmerie, il fit entrer Corbett dans une cellule

exiguë et dépouillée. Les murs chaulés et le crucifix au-dessus du lit rappelèrent au magistrat sa chambre à Framlingham. L'Inconnu gisait, appuyé sur le traversin, ses cheveux filasse trempés de sueur étalés sur l'oreiller. Corbett maîtrisa à grand-peine sa répulsion devant les horribles plaies et ulcères qui rongeaient la face du lépreux. L'Inconnu ouvrit les yeux et essaya de sourire.

— Ne vous effrayez pas ! murmura-t-il, des petites bulles de salive sur ses lèvres fendillées. Je sais que je ne suis vraiment pas beau à voir. Un siège pour notre visiteur, père Anselm !

Le franciscain apporta un escabeau à Corbett et lui chuchota, quand il s'assit :

— Le temps lui est compté. Il ne passera pas la nuit, je le crains.

Puis il sortit en refermant doucement la porte.

L'Inconnu tourna la tête et, yeux clos, rassembla ses dernières forces en respirant profondément.

— Vous êtes bien Sir Hugh Corbett, garde du Sceau privé ?

— Oui.

— On vous dit intègre.

— Les gens disent beaucoup de choses.

— Bien répondu. La vie m'abandonne, Sir Hugh, aussi serai-je bref. Je me meurs. Qui je suis ou d'où je viens n'a pas d'importance. J'étais templier. J'ai combattu à Saint-Jean-d'Acre. Quand cette cité tomba, je fus fait prisonnier et livré aux Assassins qui me gardèrent captif pendant des années dans leur forteresse du Nid d'Aigle.

Il s'agita, déplaçant ses membres pour soulager sa douleur.

— Le Vieux de la Montagne, murmura-t-il, m'a relâché pour que je sème le chaos dans notre ordre, pour que j'accuse certain templier de lâcheté.

— Lequel ? Pourquoi ?

— Je suis détenteur d'un grand secret, haleta le lépreux. Ces commandeurs de Framlingham combattaient tous à Saint-Jean-d'Acre. Lors de la chute de la ville...

Il s'arrêta, luttant pour retrouver son souffle.

— ... de nombreux templiers périrent. D'autres, comme moi, furent blessés et capturés, d'autres encore battirent en retraite. Mais, poursuivit-il, les doigts agrippant la couverture, selon le Vieux de la Montagne, l'un des templiers anglais était un couard avéré. Il aurait déserté son poste, permettant ainsi aux mamelouks de s'emparer d'un rempart et de nous couper la retraite à moi et à mes compagnons. Lors de ma capture, ils me parlèrent d'un templier qui s'était enfui en laissant tomber son épée et son bouclier pendant que ses camarades mouraient.

— Qui ?

— Je l'ignore. Mais durant des années, enfermé dans ce cachot,

j'ai rêvé de retourner en Angleterre et de questionner les survivants sur leurs faits et gestes pendant cette journée, et sur l'endroit précis où ils se trouvaient. Quand il me relâcha, tout ce que me dit le Vieux de la Montagne, c'est que le pleutre en question était à présent commandeur, dans la province anglaise du Temple.

Il marqua une nouvelle pause.

— Je lui ai demandé comment il connaissait son pays d'origine et non point son nom.

— Et ?

— Il m'a expliqué qu'à Saint-Jean-d'Acre il n'y avait que six templiers anglais : moi, Odo Cressingham, Legrave, Branquier, Baddlesmere et Symmes. Le pleutre avait hurlé en anglais, donc ce devait être l'un d'eux. A présent, ils sont tous commandeurs. Quel avancement pendant que je croupissais dans ma geôle !

Il eut un faible sourire.

— Je me suis caché dans les bois près de Framlingham et les ai vus passer, pleins de superbe, confiants dans leur pouvoir.

— Pourquoi le cheikh vous a-t-il relâché et renvoyé en Angleterre ?

— J'ai souvent réfléchi à cette question, articula péniblement l'Inconnu. Il est de notoriété publique que l'ordre est divisé. Un autre scandale l'affaiblirait encore plus aux yeux des princes de la chrétienté.

— Mais vous êtes à l'agonie ! s'exclama Corbett. Quand vous rôdiez dans les bois près du manoir, pourquoi n'avez-vous pas demandé audience à Jacques de Molay ?

— Parce que...

Le lépreux ferma les yeux.

— Parce que, Sir Hugh, je veux me présenter sans taches devant le Juge suprême. Non, non, enchaîna-t-il en hochant la tête, ce n'est pas là toute la vérité. En traversant l'Europe, j'ai entendu les ragots que l'on colporte sur mon ordre. Je ne voulais pas le salir davantage.

— Pourquoi avoir fait appel à moi ?

— Mon désir de vengeance a disparu, Sir Hugh, mais pas ma soif de justice. Informez Molay de ce que je vous ai raconté. Que ses commandeurs lui rendent compte de leurs faits et gestes à Saint-Jean-d'Acre !

— Rien d'autre ? Aucune précision quant au rempart ou au quartier concerné ?

— Les commandeurs le sauront. Ils poseront leurs questions. Ils s'interrogeront les uns les autres.

Il saisit la main de Corbett.

— Jurez que vous le ferez, Sir Hugh.

Corbett scruta la face si cruellement marquée de l'Inconnu.

— Vous n'avez pas peur qu'un lépreux vous touche, hein ? demanda le mourant d'un ton léger.

— Je sais qu'il faut plus qu'un simple toucher pour être atteint par la contagion, répliqua Corbett. Mais oui, je vous le promets, qui que vous soyez : j'en parlerai à Jacques de Molay quand je le jugerai bon.

Il reposa la main du templier sur la couverture.

— Rien d'autre ?

L'Inconnu fit signe que non.

— J'ai l'esprit en paix, à présent. Partez, maintenant !

Corbett se dirigea vers le seuil.

— Sir Hugh !

Il se retourna.

— Je suis au courant de ce qui s'est passé au manoir : ces incendies terribles... Celui qui les a allumés, c'est le couard, j'en suis sûr !

Dans le couloir, le magistrat resta un moment assis sur un banc. Ce qu'avait révélé l'Inconnu était, certes, important, mais dans quelle mesure et pourquoi ? Il soupira. Il ne dirait rien à Jacques de Molay, ni à personne d'ailleurs, même pas à Ranulf, tant que les autres questions resteraient sans réponse.

Corbett et Ranulf rentrèrent à Framlingham entre chien et loup, après une chevauchée fort silencieuse, car le magistrat avait refusé de satisfaire la curiosité de son serviteur. Ils trouvèrent Maltote affalé sur le lit de Corbett, serrant contre son coeur deux lourds volumes reliés en veau. Le messenger s'éveilla en sursaut, les bras crispés autour des livres, et les fixa de ses yeux de hibou.

— Je suis navré, Messire, mais il a fallu que j'attende.

Il posa les livres sur le lit.

— Le roi Édouard ?

— Il est dans tous ses états. Il s'est enfermé dans ses appartements avec John de Warrenne et ses autres conseillers. Il a ordonné aux shérifs de bloquer les ports. Les templiers sont vraiment tombés en disgrâce.

— Nous savons tout cela, rétorqua Ranulf. Aucun message pour nous ?

— Il va falloir que nous retournions à York. Il veut reprendre l'affaire en main.

— Qu'as-tu découvert sur les phrases que j'avais transcrites ? demanda Corbett en s'asseyant près de Maltote et en ouvrant l'un des livres. Seigneur ! Qu'as-tu apporté là ? s'exclama-t-il. Les *Commentaires* de saint Jérôme sur saint Matthieu ?

— C'est plus loin, balbutia Maltote. J'ai montré les phrases à l'archiviste de la cathédrale, et il m'a donné ces ouvrages.

Corbett feuilleta le livre. Soudain, un titre attira son attention.

— *Liber Ignium*, le « Livre des Feux », murmura-t-il, la même référence que sur les parchemins d'Odo.

Il prit le deuxième volume, un recueil d'écrits philosophiques. Il le parcourut rapidement et sourit tout à coup. Il avait trouvé ce qu'il cherchait : *De secretis operibus artis et naturae* {34}.

— Les écrits du frère Roger Bacon sur les secrets de la nature, expliqua Corbett. Bacon, un franciscain, avait étudié à Oxford. Reclus excentrique, il avait bâti un observatoire sur Folly Bridge et passait le plus clair de son temps à étudier les étoiles.

— Vous le connaissiez ? demanda Ranulf.

— Vaguement. Il donnait parfois des cours à l'université. C'était un petit homme robuste au teint hâlé et à la barbe taillée en carré. Myope comme une taupe, mais doté d'une voix qui portait loin. Certains le considéraient comme un sot, d'autres comme un remarquable penseur.

— Et en quoi ces textes peuvent-ils nous aider ? reprit Ranulf.

— Je l'ignore. Ils ne nous seront peut-être d'aucun secours !

— Il faut en prendre grand soin, intervint Maltote. L'archiviste m'a fait prêter serment et signer un billet. Nous devons les rendre sans tarder à la bibliothèque de la cathédrale.

— Sait-on ici que tu les as ?

— Non. Les templiers n'ont, pour ainsi dire, pas fait attention à moi. L'un des soldats m'a raconté ce qui s'était passé : l'incendie mystérieux, la fin de Baddlesmere et d'un autre. On dit qu'ils étaient amants.

Il se tut en entendant le glas.

— Ils célèbrent la messe des morts, à présent. Ils sont peu nombreux à savoir que je suis ici.

Corbett s'approcha de la fenêtre. Le soleil brillait encore, mais les nuages s'amoncelaient et le ciel virait au gris plombé.

— L'orage va éclater. Prudence ! leur recommanda-t-il par-dessus l'épaule. Ne vous promenez pas seuls sur le domaine.

— Messire, déclara Ranulf en le rejoignant, j'ai réfléchi à quelque chose. Vous rappelez-vous les joutes ? Molay a fait remarquer l'adresse avec laquelle Legrave maniait la lance de la main gauche.

— En effet.

— Et Branquier écrit de la main gauche.

— Quel rapport ?

— Eh bien, l'assassin dans la bibliothèque. Vous me l'avez décrit portant casque et cape...

Corbett se retourna soudain et lui donna une grande claque sur l'épaule.

— Bravo, ô toi, le plus perspicace des clercs. Maltote, apporte-moi

ces livres. Ranulf, ton arbalète ! Venez, retournons à la bibliothèque.

Il sortit en hâte de la chambre. Ranulf s'attarda un peu pour mettre Maltote au courant des derniers événements – l'entrevue avec Seagrave et la visite à la maladrerie – en lui ordonnant le secret le plus absolu.

— Si tu ne tiens pas ta langue, le menaça-t-il d'un ton lugubre, Sir Hugh te ravalera au rang de gâte-sauce dans les cuisines du roi.

Il se tut brusquement : Corbett était revenu dans la pièce.

— Je vous attends ! fulminait-il. Maltote, les livres ! Ranulf, ton arbalète !

La nuit tombait. Ils entendirent, au loin, les premiers grondements assourdis du tonnerre tandis que la faible lueur des éclairs illuminait le ciel noir violacé au-dessus des forêts, au nord du manoir. Ils longèrent la chapelle où les templiers étaient encore rassemblés, les accents atténués de l'office résonnant étrangement à travers les vitraux. L'obscurité régnait dans la bibliothèque ouverte. Corbett alluma des bougies en s'assurant que les éteignoirs étaient bien à leur place, puis il gagna l'endroit où il était assis lorsque le tueur l'avait assailli. Il enjoignit à ses serviteurs de rester sur le seuil, puis ordonna à Ranulf de mimer l'attaque.

— Je suis droitier, comme la plupart des gens ! s'écria Ranulf. Donc, je saisis l'arbrier de la main droite et je tire le cric de la gauche.

Corbett l'observait attentivement.

— Si j'étais gaucher, je ferais le contraire, comme cela.

Il prit l'arbrier de l'autre main et le maintint plus maladroitement en actionnant le cric.

Corbett ferma les paupières en s'efforçant de se souvenir de cet après-midi fatidique. Mais il les rouvrit, déçu.

— Recommence, Ranulf ! Avance lentement !

Le jeune homme obéit. Maltote, les ouvrages serrés contre sa poitrine, ne quittait pas le seuil.

— Eh bien, Messire ? demanda Ranulf, séparé de Corbett d'à peine quelques pieds. Vous rappelez-vous ?

— Il tenait l'arbrier de la main droite, affirma Corbett. Oui, j'en suis sûr, de la main droite.

— Donc, votre assaillant pourrait être également Symmes ou Jacques de Molay ? Legrave et Branquier sont gauchers. Baddlesmere est un cadavre carbonisé, ainsi que Scoudas. En outre, nous savons ou croyons savoir que ni Baddlesmere ni Scoudas n'ont trempé dans cette affaire.

Corbett se contenta d'acquiescer et moucha les bougies. Ils sortirent et retraversèrent la cour. Les templiers quittaient la chapelle à présent. Molay, entouré des commandeurs, fit signe à Corbett

d'approcher.

— Sir Hugh, lui dit-il avec un sourire forcé, nous nous demandions ce que vous deveniez. Nous pensions que vous nous aviez oubliés.

— Une mission à York, répliqua Corbett.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : Dieu merci ! Maltote avait eu la présence d'esprit de cacher les livres sous sa cape.

— Nous avons enterré nos morts, poursuivit Molay d'un ton égal en contemplant le ciel qui se couvrait. Et on dirait que le mauvais temps va saluer leur départ. Sir Hugh, nous devons prendre certaines décisions. Vous joindrez-vous à nous pour le souper de ce soir ?

— N'observez-vous pas de deuil ? s'étonna Corbett.

— Pas pour Baddlesmere ! rétorqua vertement Branquier en s'avançant. L'affaire est close.

— Et Baddlesmere est l'assassin ?

— Tout semble le démontrer, renchérit le grand maître : ses liens coupables avec Scoudas, sa rancune, le plan d'York montrant l'itinéraire du roi, les menaces de mort à la façon des Assassins. Avons-nous besoin d'autres preuves ? Ordres du roi ou non, cela fait trop longtemps que nous sommes retenus prisonniers ici. Dans trois jours, j'ai l'intention d'aller à York solliciter une audience auprès d'Édouard. Mes compagnons ont aussi des affaires à régler à York. Nous ne pouvons attendre. La cause est entendue : Baddlesmere est coupable.

— Ce n'est pas mon avis, protesta Corbett.

L'attitude des commandeurs, déjà hostile, devint franchement menaçante. Ils cernèrent le magistrat en écartant leurs manteaux blancs de cérémonie et en portant la main à l'épée ou la dague, passées à la ceinture. Corbett ne recula pas.

— Ne me menacez pas, Monseigneur !

— Je n'en ai aucunement l'intention ! se récria Jacques de Molay. J'en ai plus qu'assez des intrigues, du mystère, des incendies, et de l'assassinat de frères d'armes. Ce sont des tragédies, certes, mais moi, je suis sujet du roi de France et grand maître de l'ordre des Templiers. Je proteste contre le fait d'être prisonnier dans l'un de mes propres manoirs.

— Alors, partez si vous le désirez, Monseigneur. Mais je vous avertis que vous serez tous arrêtés pour haute trahison. Et ne me parlez pas de Baddlesmere. C'était peut-être un sodomite, un homme qui nourrissait certaines rancœurs, mais il est totalement innocent de ces crimes. Le jour où le roi fut attaqué, son amant et lui s'étaient enfermés dans une chambre du *Manteau Vert*. Il en était parti avant que l'on me remette les menaces de mort. Même chose pour Scoudas qui n'a pas pu me faire parvenir ce message ni tenter de me tuer.

Le regard de Molay se troubla.

— Mais le plan d'York ? objecta-t-il. Les menaces de mort ? Le billet de Murston ?

— J'y ai réfléchi.

Corbett lorgna vers Symmes qui avait à demi dégainé sa dague.

— Ne touchez pas à votre arme ! l'avertit-il. Surveillez plutôt votre belette.

Son oeil valide flamboyant de colère, le borgne interrogea Molay du regard. Celui-ci acquiesça d'un signe de tête imperceptible.

— Vous nous parliez de Baddlesmere, reprit le grand maître.

— Oui, il pensait que l'assassin appartenait au Temple, expliqua Corbett. Et il menait sa propre enquête. Il a dessiné ce plan dans un but que je ne comprends pas pour l'instant. Il a aussi transcrit les menaces de mort pour les étudier plus à son aise. Bref, Monseigneur, l'homme que je recherche est bien vivant. Ce pauvre Baddlesmere est mort en bouc émissaire, ni plus ni moins.

Ils se retournèrent soudain : un sergent accourait et, jouant des coudes, s'approchait de Molay pour lui parler à l'oreille.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Corbett.

— Quelque chose qui peut être important ou non. L'un de nos écuyers, Joscelyn, a disparu. Il a probablement déserté.

Le grand maître regarda Ranulf, par-dessus l'épaule de Corbett.

— Dites à votre serviteur d'abaisser son arbalète.

Il claqua des doigts.

— Suivez-moi, tous. Sir Hugh, ajouta-t-il avec un sourire d'excuse, vous êtes encore notre invité pour le souper de ce soir.

Corbett ne bougea pas. Les templiers s'éloignaient majestueusement dans un envol de manteaux en faisant crisser le gravier sous leurs bottes. Maltote s'accroupit en geignant.

— Messire, ces livres pèsent autant qu'un sac de pierres !

Ranulf remit le carreau d'arbalète dans sa trousse. Corbett se retourna péniblement, les jambes lourdes. Il dodelina de la tête pour soulager sa nuque raide.

Ranulf prit la parole.

— Ainsi, d'après vous, Baddlesmere aurait été tué parce qu'il en savait trop ?

— Probablement. Mais je ne saisis pas encore la logique derrière ces assassinats. Le grand maître a raison : nous n'avons pas le droit de le retenir ici plus longtemps.

— Notre souverain le ferait-il arrêter ?

— J'en doute. Jacques de Molay appartient à la noblesse et est sujet de Philippe de France. Notre souverain pourrait pousser de hauts cris, le retarder dans quelque port et menacer de confisquer les biens de l'ordre, mais Molay finirait par s'en aller et en appellerait au pape.

— Et le tueur s'en sortirait sans dommages.

— C'est fort possible dans l'état actuel des choses. Mais ne décevons pas nos hôtes. Allons nous laver et nous changer.

De retour à l'hostellerie, Corbett se replongea dans l'étude des recueils apportés par Maltote. Il lut les premiers chapitres de l'ouvrage de Bacon, mais n'y découvrit rien qui pût l'aider. Le livre dans les mains, il repensa à l'agonie de l'Inconnu. Quelle valeur avaient ses révélations, cette accusation de lâcheté à Saint-Jean-d'Acre des années auparavant ? Le pleutre se trouvait-il à Framlingham ? Tout à coup l'orage éclata. La pluie fouetta la fenêtre, le tonnerre gronda au-dessus du manoir tandis que les éclairs illuminaient le domaine et les bois d'une lumière aveuglante et soudaine.

— Quelque chose d'intéressant dans ces ouvrages ? s'enquit Ranulf en s'approchant.

— Non, répondit Corbett en se grattant la tête. Rien.

Puis il se leva.

Tout cela attendra.

Il ôta son surcot.

— Je suis curieux de voir la suite des événements.

Ranulf le regarda sans comprendre.

— Je me demande si l'assassin pensait que je me contenterais de Baddlesmere comme coupable !

— Nous sommes encore en danger ?

— Peut-être, Ranulf. Allez...

Il écouta la cloche dont le tintement lugubre était presque couvert par les coups de tonnerre.

— Ne faisons pas attendre nos hôtes.

Ils se préparèrent en hâte, s'enveloppèrent de leurs capes et gagnèrent le corps de logis, en courant sous la pluie battante. Jacques de Molay et les commandeurs les reçurent dans la grand-salle. Corbett se força au calme, malgré le frisson qui lui parcourut l'échine. Un éclair jaillit derrière la fenêtre et le tonnerre claqua. On avait allumé toutes les torches et une rangée de candélabres sur la table projetaient des ombres démesurées qui dansaient et s'agitaient sur les murs. L'accueil réservé à Corbett et à ses serviteurs fut glacial. Le grand maître leur indiqua leurs places : Corbett à sa gauche, Ranulf et Maltote au bas bout de la table. Après avoir récité le bénédicité, on apporta les plats des cuisines. Corbett eut du mal à avaler, examinant son gobelet et ne buvant qu'après avoir vu boire au même pichet.

— Vous n'avez guère confiance en nous, murmura Molay, en prenant une bouchée de pain.

— J'ai assisté à des banquets plus joyeux, répliqua Corbett.

Le repas se poursuivit. Legrave essaya d'entamer une conversation, mais le grand maître était plongé dans ses pensées

tandis que Symmes et Branquier gardaient les yeux obstinément fixés sur la table, bien décidés à traiter par l'indifférence le magistrat et ses serviteurs. Le souper se terminait lorsqu'on frappa violemment à la porte. Corbett se retourna sur son siège. Un sergent fit irruption dans la salle.

— Monseigneur, s'écria-t-il, le souffle court, les soldats du roi !

Jacques de Molay se leva à demi. Sa surprise fut de courte durée, car la porte fut repoussée avec fracas par un capitaine de la garde royale qui, dégoulinant de pluie, s'avança à grandes enjambées vers les convives. Derrière lui, deux de ses hommes poussaient une silhouette enchaînée et ligotée, revêtue d'une cape trempée.

— Monseigneur, proclama le capitaine, veuillez excuser notre intrusion brutale, mais nous pensons que cet individu est l'un de vos hommes.

Il empoigna le prisonnier et le tira en avant. Il abaissa son capuchon.

Corbett n'en crut pas ses yeux : devant lui se tenait Sir Bartholomew Baddlesmere, mal rasé, le visage humide de pluie.

CHAPITRE XII

Ce fut un beau tollé : les commandeurs se levèrent d'un bond, dague au poing ; des sièges furent renversés. D'autres soldats firent irruption dans la salle, épées au clair, arbalètes armées. Le capitaine scanda ses ordres : ses hommes, dos au prisonnier, firent cercle autour de lui, prêts à combattre. Revenu de sa surprise, Corbett réclama le silence d'une voix forte, tout en observant rapidement les templiers. Tous, y compris Molay, semblaient avoir vu un fantôme.

— Silence ! répéta-t-il d'une voix de stentor.

Il prit dans son aumônière le Sceau privé du roi qu'il portait toujours sur lui.

— Que chacun jette ses armes ! Je suis le représentant d'Édouard I^{er}.

Il s'égosilla.

— Je suis mandataire des ordres de notre souverain. S'opposer à moi constitue un acte de haute trahison.

Ses menaces brisèrent la tension qui régnait dans la salle : les soldats rengainèrent leurs épées, Jacques de Molay lança des ordres, les sergents templiers se retirèrent, les gardes royaux se calmèrent. Corbett s'approcha du capitaine. Celui-ci ôta son lourd casque conique et, le tenant sous le bras, essuya son visage couvert de sueur et de pluie. Le prisonnier chancelait, indifférent à ce qui se passait autour de lui.

— Sir Hugh, dit le capitaine en tendant la main à Corbett, je m'appelle Ebulo Montibus, et suis banneret du roi. Je vous transmets les salutations de notre souverain.

Corbett le salua chaleureusement.

— Je ne croyais pas recevoir un tel accueil. Après tout, cet homme n'a rien fait de mal !

— C'est une longue histoire, capitaine.

Tout d'un coup, Symmes s'avança et rattrapa Baddlesmere au moment où celui-ci s'effondrait. Il l'aida à s'asseoir.

— S'il n'a rien fait de mal, pourquoi l'enchaîner ? s'insurgea Branquier en versant du vin au malheureux.

— C'est fort simple, riposta Montibus. La proclamation royale

était sans ambiguïté : interdiction aux templiers de quitter le manoir de Framlingham.

— Où l'avez-vous capturé ? demanda Corbett.

— Il essayait de franchir Micklegate Bar en douce. Il ne portait pas son habit de templier, mais ses fontes contenaient assez de preuves quant à son identité. Les baillis l'ont mis en état d'arrestation, puis il a été détenu au château. Et le roi a ordonné qu'on le ramène ici.

Le capitaine regarda la table avec un claquement de lèvres.

— C'est une nuit à ne pas mettre un chien dehors, remarqua-t-il. Mes hommes sont transis de froid et crèvent de faim.

— Alors acceptez notre hospitalité, suggéra Jacques de Molay aimablement. Legrave, emmenez-les aux cuisines. On peut lui enlever ses chaînes, n'est-ce pas ?

Montibus n'y voyait aucun inconvénient. Les fers enserrant les chevilles et les poignets de Baddlesmere tombèrent en tas par terre. Mais le templier restait prostré, comme assommé par un coup de massue. Il clignait parfois des yeux ou buvait avidement une gorgée de vin. Son escorte disparut dans les cuisines, à l'exception de Montibus. Corbett se rassit. Maltote, bouche bée, ouvrait des yeux grands comme des salières.

Ravi par ce coup de théâtre, Ranulf souriait aux anges. Soudain il susurra à l'oreille de son maître :

— Les apparences sont trompeuses, hein, Messire ?

— A-t-il commis un délit quelconque ? demanda Molay.

— Pas à notre connaissance, répondit Montibus. À part ce non-respect du décret royal.

— C'est la première fois de ma vie, observa sarcastiquement Ranulf en reprenant sa place, que je suis assis à la même table qu'un homme mort, enterré et béni par une messe de requiem.

— Assez ! tonna Branquier, blême de rage.

Ranulf se contenta de lui sourire. Baddlesmere reposa bruyamment son gobelet en poussant un profond soupir, puis il s'affaissa en avant, épaules voûtées, et laissa libre cours à ses larmes. Montibus, tout occupé à empiler poulet et porc sur son tranchoir, ne lui prêta aucune attention. Ce n'est qu'à l'instant où il commençait à engloutir son repas qu'il leva les yeux, intrigué par la réflexion de Ranulf et le lourd silence qui s'était ensuivi :

— Qu'est-ce à dire ?

Il regarda l'assistance et sa physionomie se fit plus grave.

— Que voulez-vous dire par « un homme mort et enterré » ?

— Capitaine, intervint Corbett, finissez de boire et de manger. Vous et vos hommes pouvez rester ici cette nuit. Je suis sûr que le grand maître ne vous refusera pas l'hospitalité. Sir Bartholomew, je

dois vous poser certaines questions, bien que cela ne soit pas l'endroit idéal.

— En effet, renchérit Molay en se levant. Branquier, Sir Hugh, emmenez Baddlesmere à ma chambre.

Corbett murmura à Ranulf de s'occuper des soldats royaux, puis à la suite de Baddlesmere qui marchait difficilement, même soutenu par Branquier, il sortit de la grand-salle et gagna les quartiers du grand maître, au bout du couloir. Baddlesmere resta un moment à marmonner, en se frottant les lèvres et en parcourant la pièce d'un regard vide.

— Il a perdu l'esprit, commenta l'argentier.

— Sir Bartholomew, gronda Molay, veuillez me dire ce qui s'est passé ! Votre cellule a brûlé. On a retrouvé sur votre lit deux corps carbonisés, impossibles à identifier. Nous avons cru que vous étiez l'un d'entre eux !

Le commandeur leva la tête.

— Je ne suis qu'un ver de terre, indigne du nom d'homme, psalmodia-t-il. Mes péchés, mes péchés me poursuivent sans cesse.

— Quels péchés ? demanda calmement Corbett, en déplaçant son tabouret pour lui faire face. Quels péchés, Sir Bartholomew ? répéta-t-il.

— Celui de sodomie, avoua Bartholomew d'une voix rauque, qui attire sur lui la colère divine.

— Pourtant, rétorqua Corbett, le Seigneur a dit : « Tes péchés seraient-ils écarlates, je les rendrai aussi blancs que neige. » Vous aimiez Scoudas, n'est-ce pas ?

Baddlesmere tira sur un fil lâche de ses chausses trempées par la pluie.

— Je suis entré jeune dans l'ordre des Templiers, raconta-t-il sans hâte. Je rêvais d'être un preux donnant son sang pour la Croix. Et même avant cela. Quand j'étais enfant, je dormais dans la chambre de ma mère. Elle ramenait des hommes à la maison. J'entendais ses ébats et ses gémissements. J'étais gamin, alors. Dès l'âge de quatorze ans, je sus que je ne prendrais jamais femme. Je voulais être pur, froid comme la glace et blanc comme neige, un chrétien sans tache devant le Seigneur.

Il eut un sourire sans joie.

— Et c'est ce que je devins. Je fus templier, moine-chevalier, homme de Dieu. Je fus tenté par le péché de chair, mais je résistai à la tentation jusqu'à ce que je rencontre Scoudas. D'abord, je l'ai aimé comme le fils que je n'ai jamais eu, mais avais toujours désiré. Il avait une peau blanche, douce et satinée...

— Et le jour où vous êtes allé à York, l'interrompit Corbett, vous avez vu Murston exposé au gibet, puis vous êtes entré au *Manteau*

Vert.

Baddlesmere hochait la tête.

— Scoudas vous accompagnait ?

— Oui, nous avons partagé une chambre. Mais il avait changé. Il s'est mis à me menacer et à sous-entendre qu'il allait se plaindre.

Baddlesmere hésita.

— Il n'aurait pas dû. Il m'a raillé et traité de vieillard. Il m'a révélé qu'il s'était lié d'amitié avec quelqu'un d'autre, un nommé Joscelyn, écuyer de Branquier. Je suis parti fou de colère, pour rejoindre Molay et revenir à Framlingham.

— Et la nuit de l'incendie ?

— Scoudas est venu dans ma chambre. J'ai cru qu'il venait faire la paix. Joscelyn l'accompagnait. Ils ont commencé à me défier et à menacer de me dénoncer. Je n'ai pas supporté leurs moqueries. Je suis sorti en claquant la porte, poursuivi par leurs ricanements. Tout était silencieux dans le manoir. Comme j'avais laissé mon gobelet dans ma chambre, j'ai pris un pichet dans les cuisines et décidé d'aller me promener dans les jardins. Je me suis dissimulé. Je ne voulais parler à personne, ni rencontrer qui que ce soit. J'ai contourné le labyrinthe et atteint le bois. C'était une belle nuit tiède. Je me suis endormi. J'étais recru de fatigue et j'avais un peu trop bu. Lorsque je me suis réveillé, il faisait encore noir, mais le jour allait poindre. J'étais plein de courbatures. J'allais rentrer au manoir lorsque j'ai entendu des hurlements et aperçu les flammes. Même de l'endroit où je me tenais, je voyais d'énormes colonnes de fumée.

Il se tut en se grattant le menton.

— Et vous avez fui ? questionna Branquier.

La porte s'ouvrit. Symmes et Legrave se glissèrent dans la pièce.

— Les soldats se remplissent la panse ! aboya Symmes. Quand ils auront fini leurs auges, je les enverrai à leurs bauges.

Corbett ne releva pas ces propos insultants.

— Pourquoi avez-vous fui ? reprit-il.

— J'ai été pris de panique. Il était évident que quelqu'un avait péri dans ma chambre. On m'en rendrait responsable. Quoi que je fasse, je serais maudit. Mon vice serait révélé au grand jour. Pire : on m'accuserait peut-être d'avoir mis le feu, commis les autres meurtres. Ce fut facile. J'avais emporté mes sacoches, aussi ai-je tout simplement franchi le mur. Je suis resté quelque temps dans la campagne autour de York, mais il me fallait un cheval et d'autres vêtements. Vous connaissez la suite, conclut-il en gesticulant.

— Vous aviez deviné que quelqu'un se trouvait dans votre chambre ?

— Je me suis approché le plus près possible du corps de logis, et je l'ai déduit par les appels et les ordres lancés. Je me suis demandé si

l'assassin n'en voulait pas à ma vie. Même si je prouvais mon innocence, on m'accuserait encore d'être responsable de la mort de Scoudas.

Il enfouit son visage dans ses mains et sanglota sans bruit.

— Joscelyn est mort, lui aussi, ajouta Corbett.

— Mais pourquoi ? Ils étaient jeunes, pleins de vigueur. Ils auraient pu aisément s'échapper.

— Vous aviez laissé un pichet de vin ? insista Corbett.

Baddlesmere cligna lentement des yeux.

— Le vin ? répéta le magistrat. Quelle quantité y avait-il ?

— Un pichet, cinq ou six gobelets.

La mâchoire du templier s'affaissa.

— On y avait versé quelque chose ? Du poison ? Ou une drogue ? C'est cela que vous voulez dire ?

— C'est la seule explication.

— Mais je ne lui aurais jamais fait de mal ! se récria Baddlesmere. Jamais je n'aurais fait de mal à Scoudas !

— Quand avez-vous apporté le vin dans votre chambre ?

— Au début de l'après-midi. Un bon cru du Rhin. Je l'ai placé dans un seau d'eau froide pour le tenir au frais.

— En avez-vous bu ?

— Oui, oui, un demi-gobelet. Juste au moment où ils sont entrés. J'étais si mortifié par leurs railleries que je l'ai jeté par terre avant de partir.

— Sir Bartholomew, reprit Corbett, tous vos biens ont été détruits dans l'incendie, mais dans les fontes de Scoudas, nous avons trouvé un plan d'York et les menaces de mort, rédigées de votre main, ainsi qu'un reçu signé par Murston pour une certaine somme d'argent.

Baddlesmere prit aussitôt un air matois et mystérieux. La transformation fut si rapide que Corbett se demanda si le templier jouissait bien de toutes ses facultés, ou même s'il n'était pas Sagittarius en personne.

— Revenons aux parchemins ! reprit-il sans aménité. Pourquoi Scoudas les détenait-il ?

Baddlesmere toussa et s'humecta les lèvres.

— Je voudrais boire un peu, Sir Hugh.

Branquier remplit un gobelet sur le dressoir et le lui fourra dans la main.

— Répondez à ma question ! s'impatienta Corbett.

— Vous n'avez aucune autorité ici ! intervint Branquier.

— Si ! corrigea Jacques de Molay. Sir Bartholomew, obéissez !

— Bon ! je vous répondrai donc, dit le templier en se redressant, malgré mon peu d'estime pour les fouineurs. J'ai certes beaucoup péché, mais suis templier avant tout. Je n'apprécie guère votre

présence, Corbett, et ne vous aime pas. Le Temple a sa règle et ses rituels.

— Les parchemins ! répéta Corbett d'une voix dure.

— Je menais ma propre enquête, lui rétorqua vertement Baddlesmere. J'ai tracé ce plan et ces messages afin d'y voir plus clair. J'en ai donné copie à Scoudas et l'ai prié d'ouvrir grands les yeux et les oreilles. Si ma chambre n'avait pas été réduite en cendres, vous auriez trouvé d'autres copies.

Il haussa les épaules.

— Quant au reçu de Murston, je ne vois pas ce que c'est.

— Pourquoi votre chambre a-t-elle pris feu ?

— Je l'ignore.

— Contenait-elle quoi que ce soit qui aurait pu être à l'origine du brasier ?

— Rien. Seulement des vêtements, des parchemins, des livres.

— Une lampe à huile ?

— J'ai dit « rien ».

Baddlesmere détourna les yeux. Corbett comprit que le templier déshonoré nourrissait ses propres soupçons.

— Que va-t-il advenir de moi ? murmura ce dernier en lançant un regard suppliant vers Molay.

— Vous serez consigné dans votre cellule au pain et à l'eau, répliqua le grand maître. Quand cette affaire sera éclaircie et que le clerc du roi nous aura quittés, vous serez jugé par vos pairs. La Couronne, si elle le désire, peut aussi vous châtier pour avoir transgressé ses lois.

Baddlesmere eut un geste de résignation.

— Je serai dégradé, n'est-ce pas ? dit-il *sotto voce*. On brisera mes éperons et je serai déchu de la noblesse. Sir Bartholomew Baddlesmere, commandeur des templiers, réduit à être aide-cuisinier dans un manoir perdu !

Le poing crispé, il jeta à Corbett un regard si furibond que le magistrat porta la main à son poignard, conscient, en outre, de la haine des autres templiers à son égard, et ce malgré la disgrâce du commandeur. Comme toute communauté repliée sur elle-même, les chevaliers du Temple abhorraient toute forme d'intrusion.

Corbett se leva.

— J'en ai terminé, Monseigneur. Que l'on garde Sir Bartholomew sous bonne escorte, surtout !

Il se dirigea vers la porte.

— Corbett ! s'écria Baddlesmere en le fixant d'étrange façon. La vérité sort de la rive.

— Que voulez-vous dire ?

Le templier éclata de rire en secouant la tête et en lui faisant

signe de partir. Corbett s'inclina devant Jacques de Molay et rejoignit sa chambre. Ranulf et Maltote l'assaillirent tout de suite de questions.

— Je suis incapable de savoir si Baddlesmere dit la vérité, s'il a perdu l'esprit ou s'il est l'assassin. Maltote, où se trouvent ces ouvrages ?

Le messenger les extirpa de sous le lit.

— Nous dormirons tous les trois dans cette chambre, décida Corbett. Mais pour l'heure je vais m'efforcer de découvrir quels secrets peuvent bien renfermer ces textes.

Il s'installa confortablement sur le lit et ouvrit un livre.

Il consacra la nuit à lire et à relire certains passages tandis que ses serviteurs, profondément endormis, ronflaient comme des sonneurs. Ses paupières se fermaient parfois. Il s'assoupissait un instant, mais se réveillait en sursaut et allait s'asperger le visage ou remplir les lampes à huile lorsque s'affaiblissait la flamme. À la fin, il s'arrêta, épuisé. Les derniers chapitres de Bacon restaient énigmatiques, mais il se sentait heureux : il connaissait, à présent, l'origine de ces incendies mystérieux. Juste avant l'aube il sombra dans un cauchemar ravivé par les flammes impitoyables du feu de Satan.

Ranulf le réveilla d'une secousse.

— Messire, il est dix heures.

Corbett s'assit en grognant, protégeant ses yeux contre la lumière qui se déversait entre les volets ouverts.

— Cela fait belle lurette que nous sommes debout, Maltote et moi. Nous avons déjeuné dans le réfectoire en nous empiffrant comme quatre pendant que les autres nous lançaient des regards noirs. Montibus est parti.

Corbett gémit.

— Oh non !

Il bondit à bas du lit et se frictionna le visage en repoussant les livres.

— J'aurais voulu qu'il restât pour nous protéger, le cas échéant.

Ranulf reprit son sérieux.

— Les templiers ne se risqueraient quand même pas à nous attaquer, nous, les émissaires du roi ?

— Attaquer, non, mais toi ou moi, mon garçon, pourrions être victimes d'un terrible accident.

— Montre-lui ce que nous avons trouvé ! s'écria Maltote, occupé sur un escabeau à recoudre le cuir d'un étrier.

— Voici !

Ranulf remit à Corbett un chiffon noué.

— Défaites-le soigneusement, Messire.

Corbett suivit le conseil et contempla des bouts de cuir brûlé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il toucha un morceau qui s'effrita. Un autre fragment, par contre, était ferme et lisse.

— Du cuir. Des restes de cuir que nous avons trouvés dans le bois là où le sol s'était calciné, de petits bouts dispersés par la brise.

Corbett plaça minutieusement le chiffon sur le lit et soumit chaque fragment à un examen attentif, avant de le reposer. Puis il se leva en s'étirant et ôta surcot et cotte afin de faire ses ablutions, après avoir ordonné à Maltote d'aller chercher de l'eau chaude aux cuisines car il voulait également se raser.

— Eh bien ? s'enquit fébrilement Ranulf. Votre avis ?

— C'est bien du cuir brûlé, répondit Corbett en se frottant les mains avec le petit savon acheté à un marchand de Beverley. Peut-être les restes d'un sac qu'on aurait utilisé pour transporter ce que les Anciens appelaient le « feu du Diable ».

Ranulf l'accabla de questions, mais Corbett refusa d'en dire plus. Quand Maltote revint, le magistrat ne pensait qu'à se raser et il pria Ranulf de bien tenir le miroir.

— Quand j'aurai fini, dit-il en souriant à Ranulf, tu iras me chercher à manger, mais regarde bien qui te sert ! Pendant le repas, je vous raconterai une histoire.

Tandis qu'il se séchait, Ranulf se précipitait aux cuisines et en revenait avec un pichet de bière et des pains mollets dans un linge.

— Bien !

Corbett s'assit à table en se frottant le menton.

— Maintenant que je me suis lavé, je vais vous résumer la teneur de ces ouvrages. D'abord, le feu n'est pas d'origine démoniaque, mais humaine.

Il mordit dans du pain. Ranulf racla des pieds d'impatience.

— Au début, j'ai pensé qu'on avait allumé ce feu avec une sorte d'huile, mais cela n'aurait pas été sans danger. L'huile brûle parfois difficilement, surtout quand il gèle. C'est ce qu'avait compris frère Odo – que son âme repose en paix ! Il a dû relire sa chronique et se rappeler les boulets enflammés que projetaient les mamelouks sur Saint-Jean-d'Acre. Oh, rien d'extraordinaire ! des chiffons imbibés de goudron et de poix, que l'on enflammait dans un trébuchet et expédiait sur les assiégés. J'ai vu la même chose lors de certains sièges : de la paille ou des chiffons imprégnés de soufre, qu'on brûlait.

« Mais ce feu-là était différent. Odo s'en est rendu compte. Passionné par l'art militaire, il se souvint de deux ouvrages : un traité des Anciens, *Liber Ignium*, le « Livre des Feux », et l'essai, bien plus intéressant, de frère Bacon : *De secretis operibus artis et naturae*. Ces deux traités décrivent une substance fort dangereuse, un mélange d'éléments qui, exposé à une flamme nue, crée du feu qu'il est très difficile d'éteindre, même avec de l'eau.

— Et c'est ce qui provoqua ces assassinats, d'après vous ? demanda Ranulf.

— Peut-être. Le *Liber* le décrit comme étant un mélange de soufre, de tartre et de ce qu'il appelle *Salcoctum*, ou « sel cuit ». Frère Bacon est plus précis : il dit que ce produit est du salpêtre, mais il dissimule sa découverte sous des devinettes et des anagrammes, pourtant, à l'en croire, ce salpêtre mélangé à du soufre et du tartre prendrait feu instantanément.

— Mais vous avez bien déclaré, observa Ranulf, que beaucoup considéraient Bacon comme un fou.

— Certes, mais je doute qu'il l'ait été. Il avait acquis son savoir auprès des Arabes. Selon eux, cette substance était bien connue des anciens Grecs ainsi que des armées de Byzance qui l'avaient utilisée pour détruire une flotte sarrasine. D'où le nom de « feu grégeois » ou « feu marin ».

— Et bien sûr, ajouta Ranulf, comme les commandeurs ont servi en Terre sainte, il y a fort à parier qu'ils connaissaient ce secret.

Corbett porta un morceau de pain à sa bouche.

— Et surtout les templiers ont les plus belles bibliothèques du monde, notamment celles de Londres et de Paris. Cela dit, même si Jacques de Molay et ses compagnons connaissent la nature de ce feu mystérieux, ils sont trop absorbés par ce qui arrive à leur ordre. Tout ce qu'ils voient, ce sont ces morts affreuses et les scandales qui en découlent.

Il sirota sa bière.

— Frère Odo était différent : plus serein, plus détaché, un véritable érudit. L'assassinat de Reverchien a dû réveiller ses souvenirs. Il s'est mis en quête de ce que j'ai trouvé.

— Pouvez-vous le prouver ? demanda Ranulf.

— Si c'est nécessaire, oui, mais...

La porte s'ouvrit à toute volée et Molay entra en coup de vent.

— Sir Hugh, venez immédiatement. C'est Baddlesmere...

Il ressortit à grands pas en ne laissant pas le choix à Corbett. Celui-ci le suivit, Ranulf et Maltote sur ses talons. Le grand maître marchait à longues enjambées sans regarder derrière lui. Il contourna le logis pour gagner le quartier des serviteurs, monta quelques marches et longea un étroit couloir. Des sentinelles lui ouvrirent une porte. Il entra, imité par Corbett.

— Oh, Seigneur !

Corbett détourna la tête. Vêtu d'une simple chemise et de ses chausses, Baddlesmere s'était pendu à une poutre en y accrochant un drap. Vision sinistre et, en même temps, pitoyable. Sa face était violacée, ses yeux exorbités, ses lèvres à demi ouvertes sur la langue mordue. Son corps se tordait comme une grotesque poupée de son,

bercée par la brise qui passait par l'archère. Corbett saisit sa dague et, aidé de Ranulf, détacha le pendu et le déposa sur le lit de camp. Jacques de Molay resta sur le seuil, le visage blanc comme marbre, les yeux soulignés de cernes profonds. Il ouvrit la bouche pour parler, mais se ravisa et hocha la tête.

— Que disiez-vous, Monseigneur ?

Les lèvres de Molay bougèrent, mais aucun son n'en sortit. Au lieu de cela, il crispa la main sur son estomac, repoussa Corbett et se rua vers les latrines, dans un recoin du couloir, où il vomit douloureusement.

— Suicide ? murmura Ranulf.

Corbett examina le pendu, en étudiant particulièrement ses ongles et la position du noeud derrière l'oreille gauche. Il souleva la chemise pour regarder le torse avant de fendre le noeud avec son poignard. Il essaya d'arranger la dépouille aussi dignement que possible et la recouvrit du manteau de Baddlesmere.

— Oui, il s'est bien suicidé, marmonna-t-il.

Il désigna les poutres et le lit :

— C'est si simple de passer de vie à trépas. Baddlesmere est monté sur le lit, s'est passé un noeud coulant autour du cou puis a repoussé le lit.

— Et ça ?

Ranulf se pencha au-dessus du lit et montra un gribouillis gravé sur le mur.

Corbett l'examina minutieusement, puis, fouillant les biens de Baddlesmere, comprit que l'homme s'était servi de sa boucle de ceinture, dont un coin était usé.

— Qu'est-ce qui est écrit ?

Corbett déchiffra les mots.

— *Veritas exit e ripa*, « la vérité sort de la rive », murmura-t-il. Que diable voulait-il dire ? L'expression usuelle est *Veritas exit e puteo*, « la vérité sort du puits ».

— Je l'ai trouvé pendu !

Corbett fit volte-face : Molay se dressait sur le seuil.

— Je l'ai vu ici, hier soir, devant un pichet d'eau et du pain. Deux hommes montaient la garde.

— Ils n'ont rien entendu ?

Le grand maître fit signe que non.

— Seulement tôt ce matin, il arpentait la pièce en chantant le *Dies Irae*. Vous connaissez ce passage de la messe des morts, n'est-ce pas, Corbett ? « O jour de colère ! Ô jour de deuil ! Terre et ciel réduits en cendre... »

— « Vois quelle peur habite le coeur de l'homme, poursuivit Corbett, lorsque des Cieux descend le Juge dont tous redoutent la

sentence ! »

Jacques de Molay s'agenouilla près du lit et se signa.

À l'entrée de Branquier, Legrave et Symmes, Corbett redescendit l'escalier et retrouva l'air vif de la cour. Molay et Legrave l'y rejoignirent.

— Je m'empresse de vous confirmer, Monseigneur, que Sir Bartholomew s'est donné la mort.

Corbett eut un geste de lassitude.

— Accablé de remords, redoutant les conséquences de ses actes, il a été incapable de supporter le déshonneur.

— J'étais venu le saluer en frère, confia Jacques de Molay, avant de jeter un coup d'oeil à Legrave. Il ne peut être inhumé en terre consacrée.

— Mais, grand maître, se récria Legrave, c'était mon frère aussi. Je le connaissais bien. Nous avons défendu Saint-Jean-d'Acre ensemble.

Molay consulta Corbett du regard.

— La charité est la base de toute loi, déclara ce dernier. Je ne crois pas que le Christ miséricordieux le jugera aussi durement que vous.

— Étrange ! murmura Jacques de Molay. Tous ces morts par le feu. Quand j'étais enfant, je jouais dans les champs sous les remparts de Carcassonne. Un jour, je me suis moqué d'une vieille sorcière qui vivait dans une mesure, bâtie contre la muraille, près des fossés. Avec toute l'ignorance et la bêtise de la jeunesse, je lui ai crié qu'on devrait la brûler. Elle s'est approchée de moi, les yeux étincelants. « Non, Jacques de Molay, a-t-elle hurlé, c'est toi qui mourras dans les flammes et la fumée ! »

Le grand maître se frotta les paupières.

— Je me suis souvent interrogé sur la signification de ses paroles. Je le sais, à présent. Il y a toutes sortes de feu comme il y a toutes sortes de trépas.

Sans attendre de commentaires, il tourna les talons et s'éloigna, suivi de Legrave. Corbett les regarda partir avant de faire signe à ses serviteurs d'approcher.

— Préparez les chevaux ! leur ordonna-t-il. Allez à York et voyez Claverley.

Il fouilla dans son escarcelle et leur tendit un rollet.

— Cherchez dans toute la ville et achetez ces produits en les tenant bien séparés les uns des autres. Claverley vous aidera.

— Quelles échoppes ?

— Chez les vendeurs de charbon de bois. Cela vous prendra sans doute du temps, mais souvenez-vous : ne mélangez surtout pas ces produits et rapportez-les-moi aussi vite que possible.

Ranulf et Maltote partirent sur l'heure tandis que Corbett décidait de demeurer dans sa chambre qu'il passa au crible avant de fermer hermétiquement les volets et de trouver, dans la cour, un long piquet de tremble qu'il plaça en travers de la porte. Ce faisant, il remarqua l'espace entre le bas de la porte et le sol. Il contempla longtemps la grande tenture de cuir accrochée à la porte pour lutter contre les courants d'air. Il esquissa un sourire.

— C'est à voir ! souffla-t-il.

Il commençait à avoir une vague idée de la façon dont avaient péri les victimes, mais pas du motif ou de l'identité de l'assassin. Il posa sa plume et son écritoire sur la table et parcourut ses notes en s'efforçant de se remémorer conversations, incidents, gestes et mimiques. Il ne pouvait chasser de son esprit les circonstances de la mort de Baddlesmere, son corps qui se balançait légèrement à la poutre et ce gribouillis énigmatique sur le mur.

— La vérité ne sort pas de la rive, mais du puits ! chuchota-t-il. Qu'entendait-il donc par là ?

Il sommeilla un peu, puis descendit aux cuisines chercher de quoi se restaurer. Un serviteur maussade, au regard dur, lui jeta quasiment la nourriture à la figure. Plus tard, dans l'après-midi, on frappa à la porte. Jacques de Molay s'enquit de sa santé. Corbett le rassura et revint à ses notes. Il entreprit de concentrer ses efforts sur les premières preuves, à savoir les menaces de mort. Il fut à nouveau intrigué par l'existence de deux versions différentes.

— Pourquoi ? Mais pourquoi donc ? maugréait-il. Pourquoi cette différence ?

Le message cloué à St Paul, la version de Baddlesmere, les paroles entendues dans la bibliothèque différaient du parchemin apporté par Claverley et de celui qu'on lui avait remis sur le pont de l'Ouse. Toutes les histoires, réfléchit-il, proviennent d'une même source – un poème d'amour, un message... Elles se déforment en voyageant. Baddlesmere avait entendu parler de ces menaces lors de l'entretien du roi avec les templiers, au prieuré St Léonard. Mais alors pourquoi le message reçu sur le pont de l'Ouse était-il le même que celui trouvé par Claverley ? Corbett porta soudain la main à son front.

— Oh, Seigneur, murmura-t-il, à quoi te sert ta belle logique, Corbett !

Il reprit ses notes codées en s'orientant dans une autre direction et en se concentrant sur l'attaque perpétrée contre lui ainsi que sur les dates de remise des menaces de mort. Il leva les yeux.

— Certes, les templiers se trouvaient – peut-être – à York quand ce gamin m'a donné le message, mais certainement pas au moment du guet-apens.

Il saisit brusquement sa plume.

Ergo, écrivit-il, l'attaque avait été menée par quelqu'un d'autre.

Il mordilla le bout de sa plume. D'abord il avait soupçonné Baddlesmere et Scoudas, mais ces deux-là étaient innocents et pensaient surtout à leur liaison coupable. Corbett traça deux cercles sur le parchemin, puis un trait les reliant. Il alla ouvrir les volets et contempla le crépuscule. Une partie de l'énigme – le comment et le pourquoi – était résolue. Restait le « qui ». Sur qui portaient les soupçons de Baddlesmere ? Que signifiait son gribouillis sur le mur ? Était-ce un avertissement à l'assassin, un doigt pointé vers la vérité, ou les deux ? *Veritas exit* pouvait se traduire par « la vérité sort », mais *e ripa* ? Il revint à la table et manipula l'ordre des mots, mais en vain. Il prit le parchemin remis par l'enfant sur le pont, puis vérifia ses notes. Au fait, se demanda-t-il, avait-il fourni cette précision à qui que ce soit ? Quel templier l'avait mentionnée ? Malgré tous ses efforts, il ne s'en souvint pas. Ses paupières s'alourdirent. Après s'être assuré que la porte était bien fermée, il s'enroula dans sa cape et se coucha.

CHAPITRE XIII

Ranulf et Maltote revinrent le lendemain matin, mal rasés et presque larmoyants, jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient trouvé ce que, cherchait Corbett qu'après avoir remué ciel et terre. À la nuit tombée, le couvre-feu avait été proclamé et les portes de la ville fermées, ce qui les avait obligés à louer une chambre dans une auberge près de Botham Bar.

— Je vois, et vous en avez profité pour goûter à la bière du coin, conclut Corbett avec irritation.

Ranulf nia d'un geste, les yeux écarquillés, jouant les innocents.

— Juste une goutte, Messire, juste une goutte.

— Montrez-moi ce que vous avez rapporté, ordonna sèchement le magistrat.

Ranulf déboucla sa sacoche et en sortit trois gros sachets, contenant chacun une poudre. Corbett les ouvrit, renifla et toucha les différentes substances. L'odeur était âcre, mais pas piquante.

— Allons en plein air, suggéra-t-il, cela ne soulèvera ni soupçons ni inquiétude.

Ils quittèrent discrètement l'hostellerie et gagnèrent le labyrinthe après avoir contourné le corps de logis. Corbett prit sa cuillère en corne dans son aumônière et mélangea les poudres en suivant scrupuleusement les instructions de Bacon. Il les remua avec les doigts jusqu'à ce qu'elles fussent bien unies et en fit un petit tas. Puis, saisissant une chandelle allumée que lui tendait Ranulf, il la plaça près du mélange, en ordonnant à ses serviteurs de s'écarter. La chandelle coula et s'éteignit. Corbett la ralluma avec quelque difficulté. Cette fois-ci, la flamme, plus vigoureuse, fit fondre la cire et s'approcha du petit tas de poudre. Corbett sentait déjà le désespoir l'envahir lorsque la langue de feu atteignit la poudre sombre. Il y eut un crépitement et de hautes flammes jaillirent avec violence, brûlant le sol. Il nota leur teinte bleuâtre tandis que Ranulf et Maltote en restaient cloués de stupéfaction.

— Je n'ai jamais vu d'huile brûler aussi vite, ni aussi fort, marmonna Ranulf.

— Moi si, déclara Corbett. J'ai vu quelque chose d'approchant

quand les paysans brûlent le chaume en automne. Parfois le feu court plus vite qu'un homme.

Il piétina les flammes de peur qu'elles ne donnent l'alerte.

Quittant le labyrinthe, ils s'avancèrent jusqu'à la lisière de la forêt. Corbett ramassa une brindille sèche. Il remélangea les poudres et badigeonna le bois, à l'exclusion d'une extrémité qu'il enflamma avec le silex de Ranulf. Cette fois, l'effet fut encore plus impressionnant. Aussitôt qu'elle lécha la substance, la flamme brûla avec une telle intensité que Corbett dut l'éteindre d'un coup de talon.

— Vous auriez dû mettre des gants, observa Ranulf en voyant son maître s'essuyer les paumes sur son habit. Des gants de cuir épais.

Corbett regarda ses mains, puis dévisagea Ranulf.

— Des gants ? répéta-t-il à mi-voix. Tu te souviens des fragments de cuir que vous avez trouvés ? Des gants ! s'exclama-t-il. Le seul indice qu'a laissé l'assassin.

— Comment cela ?

— Les fragments de cuir, expliqua Maltote, que nous avons découverts près du sol calciné. L'assassin a dû brûler les gants qu'il portait.

Corbett s'enfonça sous les arbres. Il savait le nom de l'assassin, à présent, mais comment le prouver ? Quelles preuves tangibles apporter ? Il ordonna à Ranulf de cacher les sachets de poudre et ils retournèrent à l'hostellerie. Corbett envoya ses serviteurs chercher de quoi se restaurer. Lui se remit à l'étude du plan de Baddlesmere.

— Cela ne représente pas toute la ville, mais seulement le quartier de Trinity, constata-t-il à voix basse.

Il se consacra ensuite au gribouillis gravé sur le mur par Baddlesmere. La veille, il avait pensé à une anagramme, un rébus ou une devinette. Il le traduisit en anglais en changeant l'ordre des lettres, mais n'aboutit à rien. Puis il le traduisit en français. La surprise lui fit frapper dans ses mains. Baddlesmere avait, lui aussi, deviné l'identité du coupable. Mais, pendant ses dernières minutes avant de plonger dans la mort, il n'avait pu se résoudre à dénoncer un frère templier. Et il avait apaisé sa conscience en choisissant le compromis que constituait ce gribouillage énigmatique.

Ranulf et Maltote revinrent de la cuisine avec une collation. Un seul coup d'oeil à l'expression de Corbett suffit au premier pour savoir que son vieux « Maître Longue Figure » allait refermer le piège.

— Il rédige un acte d'accusation, chuchota-t-il à Maltote. Comme un juge impitoyable.

« Vous avez résolu l'affaire, hein ? lança-t-il à Corbett.

Celui-ci reposa sa plume et se tourna vers lui.

— Oui, je connais l'assassin et possède les preuves nécessaires.

— Ah ! pure logique, comme toujours !

Corbett désapprouva d'un signe de tête.

— En fait, la logique m'a induit en erreur. Vois-tu, Ranulf, on part de prémisses avec l'espoir que tout va logiquement en découler.

Il se leva en s'étirant.

— C'est cette logique et mon orgueil qui m'ont fait commettre une faute dramatique. Ce pauvre Baddlesmere était bien plus près de la vérité que moi.

— Des prémisses ? Qu'est-ce que cela ? voulut savoir Maltote, mâchant pain et fromage.

— Ce sont des points de départ. Par exemple : « Tous les hommes boivent de la bière. Maltote est un homme. Donc Maltote boit de la bière. » Mais la première prémisse, la majeure, est fausse. Tous les hommes ne boivent pas de la bière, ce n'est pas un fait avéré. Donc, toutes les conclusions qu'on tire sont fausses.

Corbett approcha son escabeau de ses compagnons qui, adossés au mur, se partageaient le pain et le fromage, présentés sur un plat d'étain.

— J'ai cru à l'existence d'un groupe rebelle au sein du Temple, bien décidé à exercer sa vengeance contre les Couronnes anglaise et française. J'en ai donc déduit que les assassinats perpétrés ici, à Framlingham, et ailleurs étaient l'oeuvre de ces conjurés. J'avais tort.

— Alors que s'est-il passé, en réalité ? demanda Ranulf.

Corbett se contenta de hocher la tête.

— Avalez votre déjeuner.

Il s'interrompit en entendant du bruit dans la galerie, puis dit d'un ton pressant :

— Partons d'ici aussi vite que possible ! Ranulf, fais nos bagages ; Maltote, descends seller les chevaux. Nous devons être loin d'ici dans moins d'une heure.

Maltote détala en s'emparant d'un bout de fromage. Ranulf remarqua les traits tirés de son maître et rassembla leurs affaires en hâte. Corbett rangea méticuleusement écritoire et plumes avant de s'assurer qu'ils n'oubliaient rien dans la chambre.

— Cache les livres apportés par Maltote, ordonna-t-il d'une voix sifflante. Les trois sachets de poudre ?

— Ils sont bien séparés, lui certifia Ranulf.

Ils se rendirent aux écuries. Maltote avait déjà sorti les chevaux et s'employait à harnacher – non sans mal – le poney de bât qui, malgré sa petite taille, lui donnait du fil à retordre. Corbett s'attacha à vérifier harnais et sous-ventrières, un peu surpris de ce que le manoir fut si silencieux. Soudain il entendit un tintement de métal derrière lui et les jurons étouffés de Ranulf. Il fit volte-face : encadrés par leurs sergents et officiers, des soldats du Temple, armés et casqués, bloquaient toutes les issues de la cour, arbalète au poing.

— À cheval ! commanda Corbett. Forcez le passage !

Il éperonna sa monture. Un ordre claqua. L'un des arbalétriers leva son arme et un carreau vrombit au-dessus de sa tête. Il ne ralentit pas l'allure, mais s'efforça de maîtriser sa panique et de contrôler sa bête. Un autre ordre retentit. Cette fois-ci, le carreau lui siffla aux oreilles et un autre s'écrasa sur les pavés devant son cheval qui broncha en hennissant.

— Moi, je m'arrête ! marmonna Maltote.

Corbett tira sur les rênes. Jacques de Molay sortit des communs et traversa les rangs. Il avait revêtu son haubert, comme les commandeurs, et gardait la main sur le pommeau de son épée. Il s'approcha de Corbett et empoigna la bride de sa monture.

— Nous quitteriez-vous sans prendre congé, Sir Hugh ?

— Vous n'avez pas le droit de me retenir, rétorqua Corbett. J'ai la ferme intention de passer et c'est vous qui en subirez les conséquences.

— Je vous en prie !

Molay lui lança un regard suppliant sous ses paupières rougies.

— Corbett, murmura-t-il, vous connaissez le nom de l'assassin, n'est-ce pas ? Je le lis sur votre visage.

— C'est au roi d'en décider.

— Non, Sir Hugh. Nous sommes sur un domaine templier. J'en suis le grand maître. C'est moi qui dois diriger et décider de tout ce qui s'y passe. La justice des templiers est aussi exigeante et consciencieuse que celle du roi.

Corbett se détendit.

— Et vous, Monseigneur, vous savez aussi qui est le criminel, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui. Mais le prouver est une autre affaire.

— Si je reste, proposa Corbett, ai-je votre parole que justice sera faite et que vous me laisserez partir ?

Jacques de Molay leva la main.

— Je le jure sur la Croix !

Corbett mit pied à terre.

— Alors envoyez quatre hommes à York. Ne vous inquiétez pas : je leur fournirai mandats et laissez-passer. Qu'ils aillent voir Messire Amaury de Craon, l'émissaire de Philippe IV, au palais épiscopal.

Corbett prit garde de ne pas élever la voix.

— Qu'ils lui racontent ce que vous voulez, mais qu'il vienne ici en tant qu'invité. Dites que vous désirez lui révéler certains secrets touchant la Couronne de France. Rédigez votre lettre dans les termes les plus amicaux.

Le magistrat jeta un bref coup d'oeil au ciel bleu pâle.

— Nous approchons de l'heure de sexte, il devrait être ici à la

tombée du jour.

— Moi aussi, j'ai réfléchi à ce qu'avait gravé Baddlesmere sur le mur, reprit Jacques de Molay. Cela correspond à d'autres détails, remarques et faits.

— Vous auriez dû m'en parler.

— Nous saurons tout lorsque viendra la nuit, murmura le grand maître.

Corbett ordonna à ses serviteurs de descendre de cheval, de ramener les bêtes aux écuries et de rapporter les fontes à l'hostellerie. Les templiers s'écartèrent et Corbett regagna sa chambre. Les sentinelles arrivèrent peu après pour prendre position dans la galerie.

— Nous n'aurions pas dû nous arrêter ! éclata Ranulf, rouge de colère, en jetant les sacoches à terre. Ils n'auraient rien osé faire !

— Il n'y avait qu'un seul moyen d'en être sûr, et je n'étais pas disposé à le risquer, riposta sèchement Corbett.

Il rédigea une courte lettre au roi et des laissez-passer permettant aux messagers templiers d'entrer dans York. Il y apposa son sceau en hâte et Ranulf les remit à l'un des gardes. Corbett prit ensuite son mal en patience en restant sourd aux questions incessantes de Ranulf et aux commentaires à voix basse de Maltote sur le nombre élevé de sentinelles.

Dans l'après-midi, ils allèrent se promener, suivis des gardes. Ranulf en compta au moins une douzaine. Corbett fut tenté de demander audience à Jacques de Molay, mais il se ravisa. Il avait encore des doutes : mieux valait attendre l'arrivée d'Amaury de Craon. Il renvoya Maltote et Ranulf à la chambre et entra dans l'église. Il resta un moment dans la chapelle Notre-Dame, en admiration devant la belle statue de la Vierge à l'Enfant en acajou sombre. Un petit vitrail, au-dessus, représentait des scènes de la vie du Christ. Il pria devant la statue et le vitrail qui lui rappelaient l'humble église paroissiale près du domaine paternel.

« Je devrais m'y rendre, songea-t-il, et m'assurer que la tombe de mes parents est bien entretenue. »

Il regarda le vitrail. Peut-être achèterait-il du verre coloré pour éclairer le sombre transept où ses parents gisaient sous les dalles froides et humides. Il sourit : cela aurait plu à sa mère. Elle l'emmenait souvent à l'église, l'après-midi, pendant que ses aînés et leur père vaquaient sur le domaine. Elle commentait les fresques sur les murs ou les scènes gravées sur le jubé. C'est ainsi que le père Adelbert avait fait sa connaissance et accepté plus tard de l'instruire.

— Il faut être persévérant à l'étude, Hugh, lui avait répété sa mère. Rappelle-toi : les petits ruisseaux font les grandes rivières.

— Vous me manquez, mère ! chuchota-t-il.

Qu'aurait-elle pensé de lui, à présent, qui se trouvait si loin de son

enfant et de sa seconde épouse, lui qui s'apprêtait à confondre un assassin et à rendre la justice ? Cela, c'était ce que son père lui avait légué. Vétéran de la guerre civile⁽³⁵⁾, il avait sans cesse prôné la nécessité, pour un royaume, d'avoir un prince fort, des magistrats intègres et des lois justes.

Corbett soupira en se levant du prie-Dieu et regagna le seuil où l'attendaient ses gardes. Il n'était pas encore certain de ce qu'il allait faire. Comment attirer le meurtrier dans la nasse ? Des présomptions aux preuves formelles, il y avait loin. Il contempla une dernière fois les scènes du vitrail. Une idée se formait dans son esprit.

— Je veux voir Jacques de Molay, déclara-t-il à un garde. Maintenant.

Le sergent responsable haussa les épaules en guise d'acceptation et le conduisit à la cellule du grand maître, de l'autre côté du corps de logis. Molay n'avait pas perdu de temps : ses valets s'affairaient à remplir coffres et caisses, le lit était défait et le bureau débarrassé des parchemins et des encriers en corne.

— Vous partez, Monseigneur ?

Jacques de Molay signifia d'un geste à ses serviteurs de les laisser seuls.

— Vous êtes mon prisonnier, Sir Hugh, observa-t-il, acerbe. Mais quel que soit le cours des événements ce soir, c'est moi qui serai votre prisonnier quand je vous accompagnerai à York afin de rencontrer le roi Édouard.

Il inclina la tête.

— Mais ce n'est pas le motif de votre visite, n'est-ce pas ?

— Non. Je suis venu solliciter une faveur. J'aimerais que Branquier, Symmes, Legrave et vous rédigiez un compte rendu détaillé de ce qui s'est passé depuis votre arrivée en Angleterre.

— Pourquoi ?

— Parce que telle est ma volonté.

— Qu'est-ce que cela prouvera ?

— Rien... ou plutôt si, beaucoup, mentit Corbett. Mais dites à vos compagnons qu'après mon entretien avec Messire de Craon, ils vont peut-être souhaiter déposer une plainte contre moi. Ce récit pourra donc s'avérer fort utile.

Il se dirigea vers le seuil.

— Ils ont quelques heures devant eux, lança-t-il. En fait, plus de temps qu'il n'en faut avant le crépuscule.

Il revint à l'hostellerie pour une courte sieste. On lui apporta un repas des cuisines. L'après-midi tirait à sa fin lorsqu'un écuyer de Jacques de Molay lui annonça l'arrivée d'Amaury de Craon. Sir Hugh voudrait-il se préparer à le recevoir ? Une heure plus tard, Corbett, escorté de ses serviteurs, pénétra dans le réfectoire. Les templiers

s'étaient déjà réunis autour de la grande table. Craon se leva à l'entrée du garde du Sceau privé, un sourire radieux illuminant ses traits burinés.

— Sir Hugh, le grand maître m'apprend que vous vous apprêtez à partir, alors qu'il y a des sujets de discussion que nous n'avons pas encore abordés.

Corbett serra sans enthousiasme aucun la main du Français et refréna l'envie de souffleter ce visage anguleux et retors.

— C'est un être à double face, avait-il un jour confié à Maeve. D'une part, c'est un envoyé du roi de France, et d'autre part, on décèle, dans ses yeux, la présence du mal et de la perversité.

Les commandeurs assistaient à l'entrevue, ainsi qu'un des clercs de Craon : un jeune homme pâle, aux yeux de fouine et aux cheveux châains coupés court, qui, tout vêtu de noir, était là en qualité de témoin pour le compte de son maître.

Dès qu'ils eurent pris place, Amaury de Craon se leva.

— Monseigneur, je salue cordialement Sir Hugh Corbett, mais on m'a donné à entendre que vous désiriez me parler et je ne comprends pas très bien la raison de sa présence.

Le clerc de Craon écrivait déjà, fort occupé à transcrire les protestations de son maître. Molay sourit. Il sembla rajeunir, comme si défier l'envoyé de Philippe l'amusait énormément. Quelles relations entretenait-il avec le roi de France ? se demanda Corbett. Quant à Craon, il se rassit, complètement désarmé par le silence souriant du grand maître.

— Sir Hugh est ici, déclara enfin Jacques de Molay en se frottant lentement les mains, parce que c'est un chasseur d'âmes et un briseur de secrets.

Il regarda Corbett.

— Le temps passe, murmura-t-il. Le soir tombe.

Corbett s'avança jusqu'au haut bout de la table pour que tous puissent le voir et que lui puisse les surveiller. Selon ses instructions, Ranulf montait la garde sur le seuil en compagnie de Maltote, leurs arbalètes armées appuyées contre le mur.

— Il y a longtemps, commença Corbett, vivait en France un roi pieux et vaillant – le roi Saint Louis – qui voulut planter l'étendard de la Croix sur les remparts de Jérusalem. Il échoua, périt à Tunis et fut récompensé par la couronne de martyr.

Amaury de Craon, sa colère oubliée, le dévisageait avec curiosité.

— À cette époque, poursuivit Corbett, ce saint monarque reçut l'aide des templiers, ce grand ordre de moines-chevaliers dont la règle fut rédigée par saint Bernard lui-même. Ils étaient habités par une vision : la prise et la défense des Lieux saints en Palestine. Les années passèrent, la roue de la fortune tourna... et le rêve du roi actuel,

Philippe le Bel, descendant de Saint Louis, est plutôt de voir flotter ses bannières sur les tours de Londres et d'Anvers.

— C'est intolérable ! s'écria Craon en bondissant.

— Rasseyez-vous ! commanda Molay d'un ton tranchant, et veillez à ne plus nous interrompre, Messire.

— Mais ce rêve s'écroula, reprit Corbett d'une voix égale. Aussi le roi de France tissa-t-il une autre toile. Ce qu'il ne pouvait acquérir par force, il l'acquerrait par ruse. Sa fille doit épouser le fils unique de notre roi et il sait qu'un jour son petit-fils montera sur le trône anglais. Mais il lui faut, pour cela, payer le prix fort, rassembler une énorme dot. Et ses coffres, comme ceux du roi Édouard, sont vides. Aussi examine-t-il l'état de son royaume et voit-il les manoirs, fermes, troupeaux et richesses des templiers. Il surveille l'ordre de très près, car celui-ci a perdu beaucoup de ses idéaux. Des rumeurs courent : sodomie, ivrognerie...

Corbett parcourut l'assistance du regard et remarqua une légère rougeur sur le visage couturé de cicatrices de Symmes.

— Ils ont leurs rituels, on parle de groupes secrets, de sabbats... et un stratagème naît dans l'âme perfide du roi Philippe...

Craon fit mine de se lever, mais Molay l'en dissuada d'une main ferme.

— Il y a, certes, beaucoup de choses qui laissent à désirer dans le Temple, poursuivit Corbett, des défauts graves, mais il est protégé par le Saint-Père en Avignon. Toute attaque contre les templiers équivaut à une attaque contre la papauté, et le roi Philippe ne peut se le permettre. Il patiente, choisit soigneusement son heure : un templier qui trahira son ordre comme Judas trahit le Christ en l'embrassant.

Les templiers s'agitèrent. Le magistrat se demanda furtivement combien, parmi eux, avaient envisagé la voie qu'avait empruntée le traître. Seul Jacques de Molay resta impassible, les poings crispés sur ses lèvres, les yeux rivés sur Corbett, tel un chat guettant sa proie.

— Et voilà que l'ordre élit un nouveau maître, continua Corbett en s'appuyant sur la table, et que celui-ci convoque un chapitre général à Paris. Il veut rénover le Temple et proclame son intention de parcourir toutes les provinces, à commencer par l'Angleterre. Il quitte Paris, débarque à Douvres et arrive à Londres, mais, avant son départ de France, un scandale éclate. Un benêt de sergent qui n'a plus toute sa tête est arrêté pour tentative d'assassinat sur la personne du roi. C'est un dévoyé, un adepte de la magie et on le remet à l'Inquisition. Je suppose, poursuivit Corbett avec un sourire caustique, que si j'étais enchaîné dans un cachot du Louvre et laissé à la merci de l'Inquisition, on me ferait vite dire que noir est blanc. Que Dieu me pardonne, je renierais même ma foi, ma famille, tout en me traitant intérieurement de lâche. Ce fut plus simple pour ce sergent. Il nourrissait tant de

rancoeur et de griefs qu'il répondit complaisamment à ses bourreaux, condamnant l'ordre autant que lui-même.

Branquier intervint.

— Prétendez-vous que ce sergent n'était pas l'assassin ?

— Exactement, mais un simple bouc émissaire. Le roi Philippe ne fut pas attaqué dans le bois de Boulogne ni sur le Grand Pont. Les accusations visaient à faire croire à un sinistre complot. Sagittarius n'existe pas. Pas plus que des groupes secrets ou des sabbats chez les templiers, seulement beaucoup de récriminations qu'un vil Judas ne fut que trop heureux d'exploiter.

Du coin de l'oeil, il vit l'envoyé français arracher la plume des doigts de son clerc.

— C'est en Angleterre que le complot prit forme, poursuivit-il. Le roi Édouard avait combattu en Terre sainte autrefois. Les Assassins avaient tenté de le tuer. Ce genre de souvenirs ne s'efface pas aisément, aussi, lorsque les menaces de mort furent clouées à la porte de St Paul, notre souverain y fut-il fort sensible. Le message lui glaça le sang. Il convoqua à York un grand conseil. Il rencontra le seigneur de Craon pour discuter des termes du prochain mariage princier. Son trésor étant vide, il chercha à obtenir un prêt des templiers.

— Mais ces menaces de mort ? s'écria Branquier.

— Clouées à St Paul par l'un d'entre vous, le Judas devenu l'agent du roi Philippe.

— Absurde ! protesta Amaury de Craon. Hypothèses sans fondement !

— Attendez un peu ! rétorqua Corbett. Une fois à Londres, le traître ne se contenta pas de clouer le message, il acheta également quantité de salpêtre, soufre et autres substances chez certains marchands. Ce templier avait servi en Terre sainte autrefois et connaissait donc ce feu mystérieux qui brûle avec une telle violence que même l'eau ne peut en venir à bout. Lorsqu'on mélange ces substances et qu'on les enflamme, on croit voir jaillir toutes les flammes de l'Enfer.

— J'en ai entendu parler, dit Symmes, avant de mettre sa belette sur la table et de lui caresser les oreilles en lui offrant un bout de viande séchée.

Son oeil valide étincela.

— Nous tous en avons entendu parler ! Les Byzantins l'ont utilisé pour se défaire d'une flotte sarrasine.

— Ce n'est pas un secret, renchérit Jacques de Molay. Certains ouvrages le décrivent en détail et votre savant franciscain, Bacon, n'a-t-il pas analysé cette bizarrerie ?

— L'assassin, lui, ne s'est pas privé de le faire, répondit Corbett. Cela ne présentait guère de difficultés. Les bibliothèques de Paris et de

Londres reçoivent la visite d'érudits du monde entier. Le feu, en lui-même, est assez facile à confectionner, une fois que l'on sait ce qu'il faut se procurer et comment l'utiliser.

Corbett ne quittait pas le grand maître des yeux.

— L'assassin arrive à York. Il mélange les différentes poudres et essaie le produit obtenu dans les bois de Framlingham, loin des regards indiscrets. Malgré tout, les langues se délient : certains ont cru voir le feu de Satan. Aussi une nuit quitte-t-il le manoir pour s'en aller sur la route déserte menant à York. Il entrave son cheval et procède de nouveau à des expériences avec ce feu étrange en peaufinant ses manipulations. Il en profite, en même temps, pour s'entraîner à l'arbalète – c'est un maître archer – en tirant des flèches enflammées sur les arbres. Même dans la pénombre, ses traits font mouche.

« Tout aurait dû se passer sans problème. Mais un soir, un vendeur de reliques, Wulfstan de Beverley, à moitié ivre probablement, quitte York pour aller proposer sa marchandise dans les villages alentour. Dévoré de curiosité, avide d'anecdotes, il aperçoit les feux et pousse sa rosse à pénétrer sous la futaie. Le tueur doit l'empêcher de s'enfuir, car il se rappellerait son visage et son cheval. L'assassin prend son épée à double tranchant et frappe avec une telle puissance qu'il tranche le malheureux par le milieu.

— De cette façon-là ? fit Branquier d'un ton sec.

— Oui, de cette façon-là ! répondit Corbett en écho. La rosse de Wulfstan s'enfuit dans l'obscurité, mais l'assassin se rend compte qu'il a de la chair humaine sur laquelle expérimenter le feu. En outre, les flammes vont détruire l'identité de sa victime. Il met le feu au torse, mais il entend soudain les cris de deux moniales et de leur guide, aussi s'enfonce-t-il entre les halliers et attend-il leur départ. Enfin, il quitte les lieux après avoir récupéré ses flèches. Il ne laisse derrière lui qu'un sol calciné, des encoches sur quelques arbres et un amas de chair brûlée.

— Qui ? cria Amaury de Craon. Qui est l'assassin ?

— Tout à l'heure, riposta Corbett d'un air de défi. Ce traître est à présent fin prêt : il peut tendre ses rêts. Le sergent Murston n'est pas très différent du templier piégé à Paris. La veille de l'entrée du roi à York, on lui ordonne d'aller dans une auberge de Trinity, artère que doit emprunter notre souverain. Il doit louer une chambre et attendre.

— Murston a tué, l'interrompt Molay. C'est un assassin.

— Non, seulement un sot exécutant les ordres d'un supérieur. Il reste là toute la nuit en bon soldat discipliné. Le roi entre à York et vous aussi, Monseigneur, avec vos commandeurs. L'un d'entre eux se rend subrepticement à l'auberge. Il monte à la chambre de Murston, lui tranche la gorge et s'empare de l'arbalète qu'a apportée le sergent. Lorsque le roi passe dans Trinity, il tire deux traits et le manque de

peu.

Corbett fit signe à Maltote d'approcher une chaise, placée dans un coin. Il s'y assit, soulageant les courbatures qui lui sciaient le dos.

— Murston est mort avant les tirs d'arbalète. L'assassin arrose son corps de feu grégeois. Après avoir tiré le second carreau, il enflamme la poudre et s'enfuit par l'escalier, en dissimulant son visage et sa personne sous une cape en haillons achetée à un mendiant. J'arrivai le premier dans cette soupente, mais il était déjà loin, et je restai là à me demander comment un homme comme Murston avait pu tirer deux traits d'arbalète et se laisser consumer par ces flammes jaunes et bleuâtres.

— L'assassin avait-il vraiment l'intention de tuer le roi ? demanda Jacques de Molay.

— Non, ce n'était que le début. Ce qu'il voulait en vérité – ce que voulait le roi de France –, c'était provoquer un grand scandale qui rejaillirait sur l'ordre.

— Mais pourquoi ? s'écria Branquier.

— Pour que la Couronne anglaise s'attaque aux templiers et que l'Échiquier saisisse leurs biens et s'approprie leur trésor. Et ce que commencerait Édouard en Angleterre, Philippe l'achèverait en France. Et si le Saint-Père élevait des protestations...

Corbett haussa les épaules.

— ... le roi de France montrerait notre souverain du doigt en disant qu'il ne faisait qu'imiter son noble frère. Il dissoudrait l'ordre, confisquerait ses terres et ses richesses, remplirait ses coffres et en même temps se débarrasserait des gens qui lui rappelaient constamment l'héroïsme de son aïeul, Saint-Louis, partant en croisade. Et le pape considérerait Édouard comme le principal coupable. Or l'assassin se doutait que je serais chargé de l'enquête, aussi me fit-il parvenir des menaces de mort et tenta-t-il de me tuer près des Shambles.

— Mais nous étions tous partis d'York à ce moment-là, objecta Molay. Aucun templier ne se trouvait en ville lorsque vous avez été attaqué.

Le grand maître eut un geste conciliant.

— Il est vrai que l'un d'entre nous aurait pu vous envoyer ce message, mais...

— Ce n'est pas le cas, coupa Corbett. Mon attaquant n'était pas un templier, n'est-ce pas, Messire de Craon ?

Le Français ne cilla pas.

— Vous seul, enchaîna Corbett en pointant un doigt accusateur vers le diplomate, vous seul saviez quand je m'étais mis en route pour le palais épiscopal. Vous m'avez fait suivre. Vous ou l'un de vos sbires avez organisé ce guet-apens, et ainsi embrouillé encore plus cette

affaire.

— Et Reverchien ? objecta Legrave d'une voix rauque, sans bouger la tête. Aucun d'entre nous n'était au manoir lorsqu'il a rendu son âme à Dieu.

— Exact, concéda Corbett. Mais vous y étiez la veille de sa mort, jour où l'assassin s'est rendu au centre du labyrinthe en emportant le mélange dangereux. Sur le piédestal devant la croix se trouvent trois cierges sur une herse. L'assassin a répandu les poudres sur ces cierges, le piédestal et les marches où Reverchien avait coutume de s'agenouiller.

— Je vois, souffla Branquier. Le vieux croisé a allumé les cierges en récitant ses prières et en ne pensant qu'à Dieu.

— Exactement.

Corbett adressa un signe à Ranulf qui attendait dans un coin de la salle. Celui-ci s'approcha, un petit bol à la main. Corbett plaça le récipient sur la table avec un sourire d'excuse à Molay.

— Je l'ai emprunté aux cuisines.

Il alla prendre l'une des nombreuses bougies qui brûlaient à des chandeliers sur le rebord de la fenêtre.

— Dans ce bol, j'ai mis une très petite quantité de cette poudre qui provoque le feu grégeois.

Il leva les yeux, car les templiers repoussaient leurs sièges.

— Non, il n'y a aucun danger.

Il extirpa de son aumônière un long morceau de vélin sec qu'il enfonça dans le bol. Il en enflamma l'autre bout. Le feu s'en empara prestement et atteignit le mélange. Même Ranulf sursauta de frayeur lorsque jaillit une courte flamme vive.

— C'est ce que fit Reverchien, conclut Corbett en prenant le bol et en observant, avec défiance, le contenu noirci. Reverchien alluma les trois cierges en récitant ses prières, sans voir la poudre mortelle, dans cette semi-obscurité qui précède l'aube. Aussitôt, la poudre sur la marche s'enflamma et Reverchien fut transformé en torche vivante. Quel crime subtil que celui qui consiste à se débarrasser de sa victime en étant loin d'elle ! Et l'intensité du brasier est telle, expliqua-t-il en glissant le bol sur la table, que non seulement il est très difficile de l'éteindre avec de l'eau, mais qu'il supprime toute trace permettant d'en déterminer l'origine.

Corbett revint à sa place.

— Les circonstances des autres décès furent peu ou prou identiques. Peterkin, le marmiton, met un tablier et se protège les mains avec des chiffons, sans se rendre compte qu'ils ont été badigeonnés de cette même poudre. En ratissant le four, il devine instinctivement ce qui est arrivé. Et il meurt. Rappelez-vous : ses compagnons, dans la cuisine, discutent de la mort de Reverchien,

entre autres faits étranges. Peterkin lance une plaisanterie sur le manoir qui sentirait le soufre. Il n'est pas loin de la vérité ; le soufre imprègne ses vêtements. Vous connaissez la suite, poursuit Corbett en fixant l'assassin droit dans les yeux. De la cendre encore chaude ou de la braise touche les chiffons protégeant ses mains. Il essaie de les éteindre en frappant son tablier. Bien sûr, cela ne fait qu'empirer et le malheureux rend son âme à Dieu.

— Mais pourquoi, demanda Symmes, pourquoi s'en prendre à un pauvre cuisinier ?

— Pour que la terreur croisse, que la rumeur se répande et que les ténèbres s'épaississent ! « Voyez comme les templiers sont maudits ! Non seulement ils abritent un régicide potentiel dans leur sein et se tuent les uns les autres, mais ils en appellent au feu de Satan qui consume sans pitié ni obstacle les plus innocents d'entre eux. »

Corbett fit tourner sa bague de la chancellerie.

— De façon pratique, la mort de Peterkin provoqua la fuite de tous les serviteurs. Or ceux-ci font souvent montre d'une curiosité déplacée et sont à l'affût du moindre détail louche. La disparition de Peterkin mit un terme à tout cela et protégea ainsi l'assassin.

— Et qui est-ce ? gronda Legrave.

— Mais vous, bien sûr ! répondit calmement Corbett.

CHAPITRE XIV

Il fallut longtemps à Jacques de Molay pour apaiser le tollé qui s'ensuivit. Legrave s'élança vers Corbett, mais Symmes, assis entre eux, repoussa sa chaise. Amaury de Craon se leva d'un bond et, d'un claquement de doigts, appela son clerc vêtu de noir, comme s'il avait décidé de partir. Corbett connaissait assez son vieil adversaire pour deviner le simulacre. Le Français ne s'en irait que lorsque cela serait à son avantage. Le magistrat se félicita de ce que les templiers n'aient pas volé au secours de Legrave. Il y eut des cris de désapprobation, des regards anxieux, mais le visage sévère du grand maître et l'air embarrassé de Branquier le confortèrent dans son hypothèse.

« Ils savent quelque chose, pensa-t-il. Mes révélations touchent à certains de leurs secrets. »

Enfin on força Legrave, rouge de colère, à se rasseoir.

— Vous n'avez pas de preuves ! cracha-t-il.

— J'aborderai ce problème le moment venu, après avoir évoqué les autres crimes, rétorqua Corbett. Pauvre frère Odo ! Vous l'avez attaqué par surprise, alors qu'il allait pêcher, n'est-ce pas ? Vous l'avez guetté entre les arbres, près de l'entrée du débarcadère. Je n'ai décelé aucune trace de sang là-bas, je suppose donc que vous l'avez assommé, et lui avez probablement brisé le crâne. Puis, vous l'avez installé dans sa barque, en l'attachant bien droit avant de répandre la poudre inflammable sur l'avant et l'arrière de l'embarcation. Vous lui avez lié les mains aux rames que vous avez fixées aux tolets, et vous avez glissé la canne à pêche entre ses doigts avant de pousser *Le Fantôme de la Tour* vers le mitan du lac. Ainsi, le vieil Odo, revêtu de son habituelle esclavine, se penchait sur sa canne à pêche, dans sa barque ballottée par les eaux : une scène familière à tout habitant de Framlingham. Quant à vous, caché à la lisière, vous avez tiré une flèche enflammée dans l'embarcation. La peur croît au manoir. Si un être comme Odo, paladin du Temple, est dévoré par les flammes de l'Enfer, qui y échappera ? De quel mal souffre donc le manoir ? De quel mal souffre donc l'ordre des Templiers ? Et le poison du soupçon se répand encore plus.

— Pourquoi Odo ? demanda Molay. Un vieillard d'une si grande

bonté ?

— Parce que c'était un érudit.

— Et Baddlesmere ?

— Une source de scandale. Legrave connaît ses secrets inavoués, son penchant pour les jeunes gens, son goût pour le vin blanc frais qu'il déguste dans sa chambre. Il verse une drogue narcotique dans le pichet, répand la poudre fatale sous la jonchée et sur la tenture de cuir destinée à protéger des courants d'air. Seulement, voilà : Baddlesmere n'est pas là, suite à une querelle d'amoureux. C'est Scoudas et Joscelyn qui boivent le vin. La nuit tombe. Baddlesmere ronge son frein dans le bois.

Corbett scruta les traits gris de Legrave.

— Et vous revenez à la chambre avec, sans doute, du charbon de bois enflammé que vous glissez sous la porte. La jonchée est sèche, la poudre prend feu, le brasier fait rage et les deux jeunes gens, endormis par la potion, glissent dans les ténèbres de la mort.

— Monseigneur !

Legrave s'écarta de la table, mais Symmes lui saisit le bras après avoir déposé sur le sol la belette qui détalait dans l'ombre.

— Ne partez pas, mon frère, dit Symmes d'un ton mesuré. Ce qu'avance Corbett tient debout.

— Naturellement, reprit celui-ci, la mort d'Odo est liée à celle de Baddlesmere. L'archiviste devenait trop curieux, il commençait à se souvenir des écrits concernant ce feu mystérieux, originaire d'Orient. Legrave le surveillait. Peut-être Odo lui a-t-il parlé et révélé ce qu'il faisait. C'est pour cette raison, Legrave, que vous êtes entré dans la bibliothèque lorsque j'y étais. Si cette porte dérobée ne s'était pas ouverte, jeta Corbett d'un ton cassant, vous m'auriez assassiné, moi aussi !

Legrave, mâchoires serrées, braqua sur lui des yeux éteints. Il avalait difficilement sa salive et lança un bref coup d'oeil à Craon qui évita son regard.

Corbett poussa un soupir de soulagement : ce coup d'oeil confirmait ses soupçons.

— Malgré tous ses défauts, poursuivit-il, Baddlesmere approchait de la vérité. Il s'interrogeait sur le meurtrier de Murston. Il se rappelait pertinemment où il se trouvait et où le grand maître s'était rendu, le matin de l'attentat contre notre souverain. Il découvrit, également, comme je le fis, que deux de ses compagnons, Symmes et Branquier, avaient eu affaire à l'autre bout d'York, près de Botham Bar, loin de Trinity.

— C'est vrai, corrobora Branquier. Il nous questionnait sans cesse : où étions-nous allés, quelles rues avions-nous empruntées...

— Et même quelles tavernes avions-nous fréquentées, ajouta

sèchement Symmes.

— Mais moi, j'accompagnais le grand maître ! se récria Legrave en regardant Molay qui le fixa sans un mot.

— Le grand maître passa au moins deux heures chez les orfèvres, reprit Corbett. Vous étiez censé surveiller la rue.

— C'est ce que j'ai fait.

— Si l'on regarde le plan d'York tracé par Baddlesmere, on s'aperçoit que quelques minutes suffisent pour se rendre de Stonegate à l'auberge de Trinity où se trouvait Murston.

Jacques de Molay écarta ses mains de ses lèvres.

— Sir Hugh dit vrai, affirma-t-il. Nous avons rendu visite à deux orfèvres dans cette rue. À un moment donné, je suis sorti et ne vous ai pas trouvé.

— Je me promenais parmi les étals.

— Ah oui ! s'exclama Corbett. Qu'avez-vous donc acheté ?

Legrave s'humecta les lèvres.

— Des gants, répondit Branquier, ou plutôt des gantelets. C'est ce que vous nous avez dit.

— Où sont-ils ? demanda le clerc. Vous en avez acheté plus d'une paire. Nous avons le témoignage de plusieurs artisans. Pourquoi avoir besoin de plus d'une ou de deux paires de gants ? Vous êtes un templier, Legrave, pas un jeune godelureau de cour !

— Où sont-ils ? insista Jacques de Molay.

— Envolés ! lança Corbett. Vous comprenez, le mélange qu'il a utilisé s'avère fort dangereux et laisse des marques, les grains s'incrustent dans le tissu. Ces gants doivent donc être détruits. C'est ce que Legrave a fait. Il les a brûlés dans des coins reculés du domaine. Mes serviteurs en ont trouvé des fragments.

— menteur ! menteur ! hurla Legrave en abattant ses poings sur la table.

— Nous pouvons exiger que vous nous les montriez, menaça Corbett, ou fouiller votre chambre. Qui sait ce que nous y trouverions ? Des traces des substances utilisées ? Elles tachent vêtements et bottes. Des traces de sang sur un couteau ou une épée ?

— Ralph !

Branquier scruta son compagnon au bas bout de la table.

— À vous de réfuter ces accusations !

Legrave garda les yeux baissés.

— Baddlesmere étudia aussi les menaces des Assassins, reprit Corbett. Rappelez-vous. Celles clouées à la porte de St Paul disaient :

SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER.

Corbett ferma les yeux.

SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

« Ce sont celles que j'ai lues au prieuré, en présence du roi. Cependant, celles qui me furent remises sur le pont de l'Ouse suivaient un ordre différent :

SACHE QUE CE QUE TU POSSÈDES T'ÉCHAPPERA ET NOUS REVIENDRA. SACHE QUE NOUS ALLONS ET VENONS COMME LE VENT ET QUE TU NE PEUX NOUS ARRÊTER. SACHE QUE NOUS TE TENONS ET NE TE LÂCHERONS PAS AVANT D'AVOIR RÉGLÉ NOS COMPTES.

« Message analogue à celui que Messire Claverley arracha à la potence de Murston.

Corbett haussa les épaules.

— Cela m'a mis la puce à l'oreille. Y avait-il deux groupes qui jouaient à ce jeu macabre, Legrave en Angleterre et Craon en France ? Ce fut Legrave qui cloua le message à St Paul lors du passage des templiers à Londres et Craon qui me fit remettre l'autre version sur le pont de l'Ouse et qui ordonna à l'un de ses clercs d'en poser un sur la potence de Murston pour brouiller les pistes.

Corbett adressa un sourire amer au Français.

— Il vous faudra avouer au roi Philippe que vous avez commis une grave erreur : celle de recopier ces menaces dans le mauvais ordre.

L'envoyé ne broncha pas, mais continua à regarder le plafond en caressant sa barbe rousse clairsemée.

— Mais quel lien y a-t-il entre Legrave et Craon ? demanda Symmes. Comment avez-vous pu établir qu'ils conspiraient ensemble ?

Corbett lui fit face.

— Parce que, lors de mon arrivée ici – peut-être ne vous en souvenez-vous pas –, je vous ai dit que j'avais reçu des menaces de mort analogues, mais sans préciser où. Plus tard, lors d'une conversation générale, Legrave revint sur cet incident en mentionnant le pont de l'Ouse. Comment l'aurait-il su s'il n'avait pas été de connivence avec Craon ?

Corbett fit un geste vers Symmes.

— Avez-vous rédigé le compte rendu de ces tragiques événements, comme vous l'a ordonné le grand maître ?

Le borgne opina du chef.

— Et vous, Branquier ?

— Bien sûr.

— Et vous, Legrave ?

— J'ai été trop occupé par ailleurs.

— Moi, de toute façon, rugit Symmes, j'ignorais que c'était sur le pont de l'Ouse que vous aviez reçu ce message !

Il désigna Legrave.

— Mais c'est vrai. Je vous revois le mentionner et Branquier a transcrit cette conversation.

— Pourtant, ce manoir a été isolé du reste du monde, remarqua Jacques de Molay. Aucun de nous n'a pu aller à York et Messire de Craon n'est jamais venu ici.

— Si vous vouliez correspondre avec une personne se trouvant au-delà des limites de ce manoir, serait-ce si ardu ? demanda Corbett. Baddlesmere n'a rencontré aucune difficulté pour en franchir les murs. Je suis persuadé que le seigneur de Craon ne manque ni de clercs ni de courriers pour faire passer ses messages. C'est ainsi que chacun tenait l'autre au courant des événements.

Corbett se tut et regarda par la fenêtre. L'orage avait cessé, mais de grosses gouttes s'écrasaient encore sur les vitres.

— Je dois avouer, murmura-t-il en observant l'assistance, que j'ai commis une terrible erreur. J'ai cru, malheureusement, que la corruption avait gangrené tout l'ordre, mais en fait, comme dans toute communauté, il y a des brebis galeuses et des gens honnêtes. Monseigneur, veuillez me pardonner pour mes soupçons envers vous et envers vos frères.

Corbett se frotta le visage.

— Je suis fatigué à présent et aspire à être ailleurs. *Veritas exit e ripa*, cita-t-il à mi-voix. « La vérité sort de la rive. »

Il scruta Legrave.

— C'est ce que Baddlesmere a gribouillé sur le mur de sa cellule avant de se pendre. Lui aussi avait deviné qui était l'assassin. Aura-t-il vu quelque chose ? Se sera-t-il aperçu que Legrave se trouvait à proximité de Trinity lors de l'attentat contre le roi, ou souvenu que son camarade, soldat-né, était excellent arbalétrier et que, ambidextre, il était capable de faire aisément passer une lance d'une main à l'autre ? Quand je me suis remémoré l'attaque à la bibliothèque et ai demandé à mon serviteur de jouer le rôle de l'assassin, la scène resta confuse jusqu'à ce que je me souvienne que mon assaillant ne cessait de passer son arbalète d'une main à l'autre.

Corbett regarda le grand maître.

— Vous avez compris la signification de l'inscription, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ! *Ripa* signifie « rive », mais en français on dit « la grève »{36}.

Corbett repoussa sa chaise.

— Baddlesmere le savait. Mais il se refusa à trahir un vieil ami, un frère d'armes. Et puis, il manquait de preuves tangibles, aussi

laissa-t-il ce message énigmatique pour faire taire ses remords.

Corbett se leva.

— J'en ai terminé, Monseigneur. Il n'existe ni groupes rebelles ni conspirateurs parmi les templiers. Nous nous trouvons simplement en présence d'une tentative de discrédit à leur encontre, visant à ce que le roi Édouard dissolve l'ordre et aplanisse ainsi le chemin pour Philippe le Bel. Legrave était l'instrument du complot dont les racines plongent dans l'âme diabolique des conseillers du roi de France.

— Moi aussi, j'en ai fini.

Amaury de Craon se leva si brusquement que son siège se renversa avec fracas.

— Monseigneur, je refuse de rester ici une minute de plus pour entendre des sornettes et des insultes envers mon souverain et moi-même. Nous ne manquerons pas d'élever de solennelles protestations auprès du roi Édouard et auprès du Temple de Paris.

— Libre à vous de quitter ces lieux quand vous le désirez, dit sèchement Jacques de Molay. Comme vous l'avez souligné, vous êtes un envoyé accrédité auprès de la Couronne. Je n'ai aucune autorité sur vous.

Le Français ouvrit la bouche pour répliquer, mais il se ravisa et, suivi de son clerc vêtu de noir, se dirigea dignement vers le seuil, en regardant droit devant lui. Ce ne fut qu'en passant devant Corbett qu'il se départit de cette attitude. Il le fixa avec tant de haine que celui-ci en frémit. Le clerc attendit que la porte se referme violemment et que décroissent les appels de Craon réclamant ses chevaux et ordonnant à ses serviteurs de le rejoindre, pour déclarer :

— Il va retourner à York et protester énergiquement auprès de notre souverain. Demain, à cette heure-ci, il sera en route pour le port le plus proche afin d'embarquer pour la France. Moi aussi, je dois prendre congé, à présent.

Il observa Legrave. Les mains entrelacées, le templier contemplait les ténèbres, remuant les lèvres sans bruit. Corbett espérait pouvoir lui épargner l'ultime humiliation.

— Vous ne pouvez pas partir, déclara Jacques de Molay.

— Mais vous m'avez donné votre parole !

— Lorsque toute cette affaire sera finie. Ce qui n'est pas le cas.

Il se tourna vers Legrave.

— Sir Ralph Legrave, commandeur de cet ordre, qu'avez-vous à répondre à ces accusations ?

Symmes, assis près du traître, lui empoigna le bras et le secoua. Legrave se dégagea, comme s'il voyait quelque chose dans les ombres au fond de la salle.

— Votre réponse ? insista Molay, implacable.

— J'appartiens à l'ordre des Templiers.

— Vous êtes accusé de crimes abominables, répliqua Branquier.
Votre cellule et vos biens vont être passés au peigne fin.

Legrave sortit de son hébétude.

— Ce n'est pas la peine.

Il effleura sa bouche.

— Vous trouverez les preuves dans ma chambre.

Il jeta un bref coup d'oeil à Corbett en se mordillant la lèvre.

— Eux ne trouveront peut-être pas, mais vous, si. Craon m'avait prévenu à votre sujet. J'aurais dû vous abattre tout de suite. Nous avons mérité de mourir.

Il haussa la voix.

— Nous sommes des templiers, des hommes qui ont juré de combattre l'Infidèle. Mais maintenant, regardez ce que nous sommes devenus : des banquiers, des marchands, des fermiers. Des hommes comme frère Odo, revivant les gloires passées, ou comme Reverchien et son stupide pèlerinage quotidien, ou Baddlesmere avec son penchant pour les jeunes gardes, ou Symmes et son faible pour la boisson ou encore Branquier et ses livres de comptes... Quel espoir pour nous ? Je me suis fait templier, poussé par une vision, aussi noble et sacrée que la quête du Graal.

Du geste, il menaça Jacques de Molay.

— Le roi de France a raison. C'est la fin de notre ordre. Pourquoi garder nos richesses ? L'ordre devrait être dissous, rattaché à d'autres et chargé d'une autre mission.

— Mais vous, que vous a-t-on offert ? demanda Corbett, curieux de savoir ce que Philippe le Bel avait proposé à ce Judas.

— D'être chevalier banneret à la cour de France, de recevoir manoirs et domaines, d'être relevé de mes vœux. De pouvoir rattraper le temps perdu, de me marier et d'avoir un héritier. Au moins, cela, c'est un but. Tôt ou tard, la tempête va s'abattre et la maison des Templiers, bâtie sur le sable, va trembler et s'effondrer, et cette chute lui sera fatale.

Corbett s'approcha de lui.

— Vous êtes un menteur ! lança-t-il. Et un pleutre. Vous avez déjà trahi vos frères à Saint-Jean-d'Acre, autrefois.

Legrave esquissa un mouvement de recul en entendant le sifflement de colère émis par les autres templiers.

— Quoi ? Que voulez-vous dire ? bégaya-t-il.

— J'ai rencontré un chevalier, un templier, à la maladrerie d'York. Un homme retenu prisonnier pendant des années par les Assassins. Il ne m'a pas dit son nom. Il se faisait appeler l'Inconnu, mais il m'a parlé d'un templier anglais qui avait déserté son poste à Saint-Jean-d'Acre et causé, ainsi, la perte de ses frères d'armes.

— J'en ai entendu parler, intervint Branquier.

— Vous avez fui, n'est-ce pas ? insista Corbett. Et les Français l'ont su. Non seulement ils vous ont offert de l'argent, mais ils vous ont menacé de révéler votre lâcheté.

Legrave acquiesça et, agité de sanglots silencieux, enfouit son visage dans ses mains.

— Vous reconnaissez-vous coupable ? murmura Branquier.

— Il doit être jugé ! tonna Symmes.

— Il a été jugé ! répliqua Jacques de Molay, se dressant. Et déclaré coupable.

Le grand maître dégaina son épée du fourreau accroché au dossier de sa chaise. Il fit le tour de la table et s'arrêta en foudroyant Legrave du regard. Il leva l'épée en la tenant par la garde, comme un prêtre brandit une croix.

— Moi, Jacques de Molay, grand maître de l'ordre des Templiers, vous déclare – vous, Sir Ralph Legrave, chevalier du même ordre – coupable d'assassinat et de haute trahison. Qu'avez-vous à dire ?

L'accusé leva la tête sans un mot.

— Le jugement a été rendu, proclama Molay. L'exécution aura lieu demain, à l'aube.

— Vous n'avez pas le droit ! s'exclama Corbett.

— Retournez à votre chancellerie ! rétorqua Jacques de Molay. Vérifiez actes et statuts, chartes et autorisations royales. J'ai droit de haute et basse justice.

Il scruta le visage du condamné.

— Je vous le demande encore une fois : avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Rien, sinon que...

Legrave parcourut la salle du regard pour la dernière fois.

— ... tout cela va disparaître, murmura-t-il, car notre cause n'existe déjà plus. Nos jours sont comptés. Notre maison va s'écrouler.

Molay alla sur le seuil et en revint avec des sergents. Symmes aida Legrave à se relever et le grand maître lui ôta son baudrier, symbole de son rang de chevalier.

— Qu'on appelle un prêtre ! ordonna Jacques de Molay d'une voix rauque. Qu'il reçoive l'absolution.

Le prisonnier fit demi-tour et, sans un regard en arrière, quitta la salle sous bonne escorte.

Corbett s'avança vers le grand maître, mains tendues.

— Monseigneur, je vous dis adieu.

Molay lui saisit le poignet avec une telle force que Corbett prit peur et que Ranulf s'approcha en jurant.

— Vous êtes notre invité, déclara le templier. Il est trop tard pour que vous repartiez. Vous êtes les envoyés du roi. Rendez-lui témoignage de notre justice.

Le coeur de Corbett fit un bond dans sa poitrine. Molay avait raison. Il lui faudrait assister à l'exécution de Legrave. Le roi l'exigerait.

— Des objections ? demanda le grand maître avec curiosité, sans relâcher son étreinte.

— Je n'aime guère voir mourir mon prochain, répliqua Corbett. Surtout sur le billot.

Jacques de Molay le libéra.

— Ce sera rapide, affirma-t-il à mi-voix. Veuillez ordonner à vos serviteurs de se retirer. Branquier et moi avons à vous parler.

— Messire, protesta Ranulf, ce n'est pas...

— Sir Hugh n'a rien à redouter de notre part, le rassura Molay. Nul ne lui nuira. Vous avez ma parole.

Sur un geste de leur maître, Maltote et Ranulf se dirigèrent de mauvaise grâce vers le seuil.

— Attendez-le à l'hostellerie ! leur lança le templier. Cela mettra peut-être un certain temps. Vous n'avez rien à craindre.

Une fois la porte refermée, Jacques de Molay invita Corbett à s'asseoir entre Branquier et lui.

— Vous aviez deviné, dit Corbett.

— J'avais compris l'inscription gravée par Baddlesmere, mais je ne voyais pas comment elle pouvait être vraie.

— Et le rôle du roi Philippe ?

— L'idée m'en a traversé l'esprit. Legrave était souvent absent du chapitre général, à Paris. Je me suis demandé s'il ne rencontrait pas des agents du roi de France. Celui-ci nous a toujours considérés comme une épine dans le pied. Nous lui rappelons constamment comment son saint aïeul se porta au secours des Lieux saints en Palestine. Et puis cela : il y a dix-huit mois à peu près, le roi Philippe, qui est veuf, a demandé à faire partie de notre ordre.

— Pourquoi ? s'exclama le magistrat.

— Pour la gloire. Pour notre trésor, peut-être. Ou pour percer à jour notre grand secret.

— Quel grand secret ?

Jacques de Molay échangea un regard avec Branquier et affirma avec calme :

— Il est digne de le connaître.

L'argentier poussa un bruyant soupir.

— J'en ai décidé ainsi, annonça Molay.

Délaçant le col de sa chemise, il sortit un petit reliquaire en or, au côté recouvert de verre épais, et le plaça sur la table. Il approcha la bougie.

— Qu'est-ce ? s'enquit Corbett.

— Un morceau de la vraie croix, révéla Jacques de Molay. Sauvé

avant que nous perdions celle-ci à la bataille de Hattin. Posez-y la main.

Corbett s'exécuta.

— Jurez de ne jamais parler à âme qui vive de ce que vous allez voir ce soir, ni d'y faire la moindre allusion.

— Je le jure !

Corbett savait qu'ils allaient lui révéler leur grand secret, source de leurs rites mystérieux et explication des cérémonies célébrées au beau milieu de la nuit.

— Je le jure, par la Croix de Notre-Sauveur ! répéta-t-il.

Jacques de Molay remit le reliquaire autour de son cou et, sans ajouter une parole, Branquier et lui quittèrent la salle, suivis de Corbett. Ils gravirent l'escalier jusqu'à la galerie qui menait à la chambre secrète, bien gardée par une compagnie de soldats. Le grand maître ouvrit la porte à clef, mais ne fit pas entrer Corbett. Il ressortit, les bras chargés de la tapisserie qu'avait remarquée Corbett lors de sa précédente visite. Les soldats, immobiles comme des statues, baissèrent la tête sur leur passage, avant qu'ils ne montent un autre escalier et pénétrant dans une chapelle secrète. La tapisserie fut suspendue à un petit crochet encastré dans le bord de l'autel surélevé. Les torches murales et les bougies illuminèrent soudain la pièce obscure. Trois coussins furent placés par terre. Branquier fit signe à Corbett de s'agenouiller et l'imita. Jacques de Molay manipula le cadre en bois de la tapisserie. Il l'ôta pour découvrir un morceau de lin pâle. Corbett vit que le tissu, très vieux, était jauni par le temps et devina un vague contour dessus. Molay posa deux bougies de chaque côté du linge, mettant en relief l'image qu'il représentait. Il vint s'agenouiller près de Corbett.

— Contemplez, Sir Hugh ! Contemplez et adorez !

Corbett se concentra. Tout d'un coup, il oublia jusqu'à l'existence de ses compagnons et de la pièce. Ses yeux s'habituerent au contraste entre le clair et le sombre. Son coeur battit à tout rompre et il eut des sueurs froides. Comme peinte avec une substance couleur rouille, l'image représentait une face couronnée d'épines. Les paupières étaient fermées, les cheveux emmêlés et sanglants encadraient un visage allongé. Le nez, pincé dans la mort, surmontait des lèvres charnues, entrouvertes, et les hautes pommettes portaient encore la marque des coups, des ecchymoses et des plaies. Molay et Branquier se prosternèrent en chantant le cantique : « Nous T'adorons, ô Seigneur, nous Te louons Toi qui as apporté Ta rédemption au monde par Ta sainte Croix. »

Corbett ne pouvait détacher son regard de l'image. On aurait dit qu'elle était vivante. S'il tendait la main et la touchait, la tête bougerait certainement, le visage s'animerait, les yeux s'ouvriraient.

— Est-ce... ? murmura-t-il.

Il se souvint alors des récits et des légendes sur le linge sacré qui avait couvert la face du Crucifié. D'aucuns le disaient à Lucques, en Italie. D'autres à Rome, Cologne ou Jérusalem, Molay se releva. Il laissa Corbett à sa contemplation avant d'éteindre les bougies et de cacher, derrière la tapisserie, le visage inoubliable. Il s'assit sur la petite estrade, en face de Corbett.

— Vous ne rêvez pas, déclara-t-il à mi-voix. C'est le Mandylion, le linge dont Joseph d'Arimathie et Nicodème recouvrirent le visage du Christ dans son tombeau, le linge qui a gardé l'empreinte de la Sainte Face. On le dissimula pendant des siècles, mais lors du Sac de Constantinople en 1204, il fut remis à notre ordre.

Ses mains soulignèrent son propos.

— Voici ce que nous vénérons, la nuit. Voici la source de ces ragots qui nous accusent d'adorer des têtes coupées ou d'accomplir des rites innommables. Voici notre grand secret, dont le roi Philippe voudrait bien s'emparer.

Corbett s'assit sur ses talons et approuva ; n'importe quel monarque donnerait une fortune pour ce qu'il venait de contempler. Si Philippe le Bel mettait la main dessus, il l'utiliserait pour renforcer le caractère sacré de sa royauté et, si les circonstances l'exigeaient, le vendrait au plus offrant contre une somme phénoménale. Toute la chrétienté se battrait pour le posséder.

Molay aida Corbett à se relever.

— Seuls quelques élus de notre ordre ont le droit de voir ce que vous avez vu, Sir Hugh. Partez, maintenant, mais ne révélez jamais, jamais rien à quiconque.

Corbett quitta l'humble chapelle qui renfermait un si grand secret et revint à l'hostellerie. Maltote dormait déjà, mais Ranulf se hâta de le féliciter et de le presser de questions. Corbett se borna à secouer la tête avant d'ôter ses bottes et de se coucher en s'enroulant dans sa cape. Ranulf poussa des cris d'orfraie.

— Mais, Messire, vous pouvez me le raconter, tout de même !

Corbett se souleva sur un coude.

— Je vais te dire une chose, Ranulf, et ne me pose pas de questions. Je suis un homme privilégié : en l'espace d'une nuit, j'ai plongé mon regard dans le tréfonds du mal et dans la source de toute lumière. J'ai vu le Ciel et l'Enfer.

Malgré les bougonnements indignés de Ranulf, il se recoucha en priant pour que le jour vienne vite et que cette affaire se termine enfin.

Le lendemain, flanqué de Ranulf et Maltote, il se tenait devant la porte du logis. Le soleil n'avait pas encore percé la brume tenace qui,

poussée par un vent coupant, enveloppait les arbres de pans épais et conférait aux jardins un aspect fantomatique. Jacques de Molay avait insisté pour que fussent présents tous les templiers. Ils formaient un carré autour d'une plateforme en bois installée à la hâte, sur laquelle se dressait un billot avec, d'un côté, une grande hache d'armes, et de l'autre, un panier d'osier rempli de son et de sciure. Sur la plate-forme, le grand maître entonna le *De Profundis*, la prière des morts. Puis il s'écarta devant un soldat qui, vêtu de noir de la tête aux pieds, la face dissimulée sous un masque rouge, montait sur le gibet rudimentaire. Un tambour commença à battre tandis que Legrave, portant une chemise de lin blanc, des chausses et des bottes, apparaissait sur le seuil du logis, escorté par ses gardes. Il était pâle, mais ne trahissait aucune peur. Il monta sur la plate-forme et s'agenouilla devant le billot.

Jacques de Molay s'approcha et lui parla à l'oreille. Le condamné refusa d'un geste avec un faible sourire et ne voulut plus rien écouter. Molay s'éloigna. Le bourreau ligota les mains du traître derrière son dos, et lui posa la tête sur le billot. Legrave resta immobile quelques secondes, le cou tendu, les yeux clos. Puis il releva brusquement la tête. Le bourreau allait l'obliger à reposer sa tête lorsque le grand maître l'en empêcha d'un geste. Legrave regarda d'abord le ciel, puis les nombreux témoins de son supplice.

— La journée promet d'être belle ! dit-il d'une voix claire. Le soleil va se lever et chasser la brume. Mes frères...

Sa voix trembla un peu.

— Mes frères, souvenez-vous de moi.

Il posa sa tête sur le billot, le bourreau rabaissa un peu le col de sa chemise et recula. Le tambour battit à nouveau. La grande hache s'éleva, fendit l'air en étincelant et trancha le cou. Corbett ferma les yeux, murmura une prière et s'en alla en se frayant un chemin parmi l'assistance.

Dans la salle de réception du palais épiscopal, à York, le roi Édouard et John de Warrenne, comte de Surrey, installés sur des coussièges, observaient la scène qui se déroulait dans la cour, en contrebas. Corbett et ses serviteurs harnachaient des chevaux et deux poneys de bât, choisis dans les écuries du roi, en vue de leur voyage de retour dans le sud. Corbett était déjà en selle, le regard rivé sur l'entrée de la cour, perdu dans ses pensées, comme s'il calculait le temps nécessaire pour regagner son manoir de Leighton. Refrénant son irritation, le monarque ouvrit la main et contempla le Sceau privé.

— Sire, je m'en vais, lui avait déclaré Corbett. J'aimerais partir avant la mi-journée. J'ai respecté ma parole, veuillez respecter la vôtre.

Le roi avait fulminé, boudé, tempêté et supplié, mais Corbett était resté de marbre.

— Votre souverain a besoin de vous ! avait hurlé Édouard au comble de l'exaspération.

— Mon épouse et ma famille aussi, avait rétorqué le clerc avant d'ôter sa bague de chancellerie, de sortir le Sceau privé de son aumônière et de remettre le tout au monarque. Sire, avait remarqué le magistrat, tout travail mérite récompense.

— Mais pourquoi maintenant ?

Le roi Édouard avait saisi Corbett par le devant de son surcot.

— Je...

Corbett avait détourné la tête en avouant d'une voix enrouée :

— ... Je suis las. Las du sang, de la violence. Je vous remets ma démission. J'aspire à rester dans mon manoir et à m'occuper de mes troupeaux de moutons. Je veux m'allonger auprès de mon épouse et cesser de dormir avec une dague sous l'oreiller pendant que Maltote et Ranulf montent la garde devant la porte.

Corbett avait refermé les doigts du roi autour du Sceau et de la bague avant de quitter les appartements royaux à grands pas, en ordonnant à ses serviteurs de préparer le départ. John de Warrenne suivit le regard du monarque.

— Je peux l'arrêter. Donnez-moi dix bons archers.

Je m'empare de lui aux portes de la ville et vous le ramène.

— Oh, pour l'amour de Dieu, ne soyez donc pas si sot ! grogna Édouard.

Il pinça la joue de son connétable.

— Vous êtes un brave homme, John. Si je vous demandais de monter votre destrier et d'aller décrocher la lune, vous le feriez !

Il jeta la bague et le Sceau dans la jonchée, en notant bien l'endroit où ils tombaient.

— C'est moi qui ai fait de Corbett ce qu'il est, ajouta-t-il d'une voix âpre. Ce que j'ai façonné une fois, je peux le façonner une autre fois.

Mais avant même que ses paroles ne tombent de ses lèvres, il savait que c'était faux. Il ressentirait durement l'absence de ce clerc sombre et taciturne dont l'humour caustique cachait un réel amour de la justice, Corbett, son maître de l'ombre, son ange gardien, comme il l'avait appelé un jour.

— Il a fort bien rempli sa mission, concéda à regret le comte. Croyez-vous ce que raconte Maître Hubert Seagrave ?

Édouard sourit.

— Absolument pas. Certes, la vérité peut prendre de nombreuses formes, mais un riche négociant en vins qui vient confesser ses erreurs, qui implore mon pardon pour un oubli passager et dont les

coffres regorgent d'or ancien...

Il haussa les épaules et désigna la cour.

— ... Corbett a peut-être une cervelle en or, mais il a un coeur de donzelle. Je suppose qu'il n'est pas étranger à cette histoire. L'important, c'est que mon Trésor soit plein, que les clercs de l'Échiquier dansent de joie devant ces richesses, sans parler des prix très raisonnables que demandera Seagrave pour chaque tonnelet de vin livré à la maison royale.

— Et Craon ?

— Il pousse de hauts cris. Il bout d'indignation et de rage. Ce maudit menteur proteste un peu trop fort. Il va retourner auprès de mon cher frère, le roi de France, et je recevrai des lettres, beaucoup de lettres, ô Seigneur. Des récriminations furieuses, des dénonciations féroces... et puis Philippe rentrera dans sa toile d'araignée et recommencera à tisser ses fils. Il s'est juré de venir à bout des templiers et il y parviendra, mais pas tant que j'occuperai le trône de Westminster.

Le monarque s'approcha de la table.

— Legrave est mort, poursuivit-il. Jacques de Molay va rentrer en France et accepter les protestations d'innocence de Philippe. Il lui offrira même de lui prêter de l'argent.

Il s'assit et commença à feuilleter les ouvrages qu'avait empruntés Corbett à la bibliothèque de l'archevêque.

— Mais ce feu...

— Vous en aviez entendu parler, Sire ?

— Bien sûr, mentit le roi, en appelant le comte près de lui d'un claquement de doigts.

Coudes sur la table, visage dans les mains, il dit d'une voix rêveuse :

— Cet été, je vais franchir la frontière écossaise et donner à Wallace et à ses rebelles une leçon qu'ils n'oublieront pas de sitôt.

Il tapota les pages.

— Je veux que les clercs des Fournitures lisent cela. Ce qu'a découvert Corbett, ils peuvent le trouver. Ce finaud de Claverley, que je ne manquerai pas de récompenser, les aidera. Allons, mon cher comte, emportons ce feu en Écosse ! Je vais allumer des brasiers jusque sur la bruyère !

Il entendit du bruit dans la cour. Il repoussa son siège et alla à la fenêtre. Son coeur bondit dans sa poitrine : Corbett était parti.

NOTE DE L'AUTEUR

Les événements décrits dans ce roman s'inspirent de faits historiques. J'ai décrit la cité d'York telle qu'elle est, bien qu'orthographiant le nom de certains lieux différemment, Botham Bar au lieu de Bootham Bar, par exemple.

L'introduction de la poudre à canon dans l'art militaire anglais est très bien décrite par Henry W. Hine dans son ouvrage *Poudre à canon et munitions, origine et développement*, publié chez Longmans (1904). Il se livre à une analyse savante de cette poudre, mentionne le *Liber Ignium* et les énigmes de l'ouvrage de Bacon, cités dans le roman. À l'heure actuelle, les historiens restent intrigués devant les anagrammes complexes et le langage codé employés par Bacon pour dissimuler la formule. Le bon franciscain avait peut-être compris le danger que présentait sa découverte. Le feu grégeois, utilisé par les Byzantins, était un secret jalousement gardé. La remarque d'Édouard I^{er}, à la fin du roman, est fort vraisemblable. *Le Feu de Satan* se passe en 1303. Or, d'après l'ouvrage de Hine (page 50), Édouard marcha sur l'Écosse en 1304 et utilisa le feu grégeois, pour la première fois, lors du siège du château de Stirling. Dès 1319, les Écossais avaient retenu la leçon et appris le secret d'un artificier flamand.

La documentation abonde en ce qui concerne la chute de Saint-Jean-d'Acre et ses conséquences sur l'ordre des Templiers. Philippe le Bel essaya d'entrer dans cet ordre, mais n'y fut point admis. Il tenta de monter le roi Édouard contre les templiers, mais n'y parvint pas. En 1307, cependant, après la mort d'Édouard, le roi de France lança sa fameuse attaque contre les templiers en les accusant de sorcellerie, sodomie et adoration d'une tête coupée. La Couronne anglaise fut l'une des rares voix à s'élever pour défendre les templiers et, pendant un certain temps, Édouard II résista aux demandes de son beau-père qui exigeait la dissolution du Temple en Angleterre.

Le roi Philippe parvint à ses fins, néanmoins : l'ordre fut dissous, et, en 1313, Jacques de Molay fut brûlé vif devant Notre-Dame de Paris. Avant de périr, il protesta de son innocence. Il convoqua le roi Philippe devant le Tribunal de Dieu avant qu'une année ne fût écoulée et il maudit la monarchie française jusqu'à la treizième génération. Ses

prédictions se réalisèrent. Philippe IV le Bel mourut peu après. Ses trois fils moururent sans héritiers. Son petit-fils, Édouard III d'Angleterre, réclama le trône de France et plongea les deux royaumes dans la guerre de Cent Ans. Louis XVI, la treizième génération, mourut guillotiné, après que sa famille eut été emprisonnée à la prison du Temple.

Il ne fait aucun doute que les templiers aient eu, en leur possession, le Mandylion, le linge qui couvrit la face du Christ. Ce fait est avéré par certaines représentations artistiques, comme par exemple à Templecombe, dans le Dorset, où ont eu lieu des fouilles récentes, et donna naissance aux rumeurs qui voulaient qu'ils adorent une tête coupée.

Paul C. DOHERTY,
14 septembre 1994.

{1} Nom donné en français aux fidèles d'Hassan ibn al-Sabbah, le premier « Vieux de la Montagne », d'après l'arabe *hashashin*, « fumeurs (ou mangeurs) de haschisch ». (**N.d.T.**)

{2} Edouard Ier (1239-1307) régna de 1272 à 1307. (**N.d.T.**)

{3} Philippe IV le Bel (1268-1314) régna de 1285 à 1314. (**N.d.T.**)

{4} En 1270, le futur Édouard Ier fut victime d'un attentat en Palestine alors qu'il se trouvait en croisade. Il abattit son assaillant. (N.d.T.)

{5} Aliénor de Castille (7-1290). Épouse bien-aimée d'Édouard Ier, fille de Ferdinand III. Elle avait accompagné son époux à la croisade, malgré les dangers encourus, disant : « Le chemin du ciel n'est pas plus loin de la Palestine que de l'Angleterre. » (N.d.T.)

{6} Bouclier rond. (**N.d.T.**)

{7} Chaise à haut dossier. (**N.d.T.**)

{8} Henri III (1207-1272). Il régna de 1216 à 1272. (**N.d.T.**)

{9} William Wallace (1272-1305) : gentilhomme écossais qui prit la tête du soulèvement contre Édouard Ier. Il fut vaincu, capturé et décapité à Londres. (**N.d.T.**)

{10} Édouard II (1284-1327) régna de 1307 à 1327. (**N.d.T.**)

{11} Isabelle de France, « sabelle la Louve » (1295-1358), épousera Édouard II en 1309. (**N.d.T.**)

{12} Banc de pierre, accoté à la fenêtre et couvert de coussins. (**N.d.T.**)

{13} Templier chargé de garder les fermes de l'ordre. (**N.d.T.**)

{14} Mesure de terre jugée nécessaire pour faire vivre un homme et sa famille. (**N.d.T.**)

{15} Riche tissu de soie, lamé d'or ou d'argent. (**N.d.T.**)

{16} Soie fine surtout employée pour les rubans et les doublures. (**N.d.T.**)

{17} Membre du guet, veillant à l'exécution des décisions du pouvoir municipal, chassant les vagabonds ou organisant la ronde de nuit. (**N.d.T.**)

{18} Dalmatique des hérauts d'armes ou manteau court, porté sur l'armure. (**N.d.T.**)

{19} Variété de surcot à jupe ample portée par les deux sexes du XIV^e au XVI^e siècle. (**N.d.T.**)

{20} Saint Louis (1214-1270), grand-père de Philippe le Bel. (N.d.T.)

{21} En été, le sol était couvert d'un mélange de joncs et de rameaux, la « jonchée ». En hiver, il était recouvert de paille. (**N.d.T.**)

{22} Long manteau de couleur brun foncé ou noire, doté d'une capuche. (**N.d.T.**)

{23} Carré de pain qui servait d'assiette aux autres aliments et que l'on jetait aux chiens à la fin du repas. (**N.d.T.**)

{24} Bougie cerclée d'anneaux qui indiquaient le temps écoulé. (**N.d.T.**)

{25} Voir *Satan à St Mary-le-Bow*, 10/18. n° 2776.

{26} Jeu se pratiquant avec trois dés. (**N.d.T.**)

{27} Voir *La Complainte de l'Ange Noir*, 10/18, n° 3127.

{28} Administrateur s'occupant des forêts. (**N.d.T.**)

{29} Hocher agressivement la tête, en parlant des chevaux. (N.d.T.)

{30} En français dans le texte.

{31} Engins de guerre médiévaux utilisés pour lancer des pierres. (N.d.T.)

{32} Actuel pont au Change. (**N.d.T.**)

{33} Alfred le Grand (849-899). (**N.d.T.**)

{34} *Des oeuvres secrètes de la nature et de l'art, et de la nullité de la magie. (N.d.T.)*

{35} Elle opposa, de 1258 à 1265, les barons anglais à Henri III. **(N.d.T.)**

{36} En français dans le texte.

Table of Contents

Page titre

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

NOTE DE L'AUTEUR